



ESPIONNAGE

PAUL KENNY

M. Fourdon

ECLAIR EN Z

Éditions
"FLEUVE NOIR"

ECLAIR EN Z

« Tokyo, Agence Reuter,

Le professeur Seishi Kaya, directeur de la faculté des sciences de l'université de Tokyo, a déclaré aujourd'hui qu'une bombe à hydrogène de 50 tonnes pourrait réduire la planète en cendres. La puissance explosive d'une telle bombe, a-t-il dit, peut se comparer à un petit soleil, car on pense que cet astre est un composé d'hydrogène. »

(Communiqué reproduit par les grands quotidiens de la presse mondiale).

Novembre 1952.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

A 9 heures 32, un type de haute taille, vêtu d'un ample manteau de tweed gris, traversa à grandes enjambées le hall de la gare Saint-Lazare, en direction du quai du train de Londres. Derrière lui, un porteur convoyait sur un truck trois grosses valises de cuir. Ce n'était plus le moment de flâner, car le train démarrait à 35.

Au moment où le type se dépêchait le long du train pour chercher son wagon, deux hommes en gabardine beige, le feutre enfoncé sur les yeux, se détournèrent du tableau horaire qu'ils contemplaient depuis plus d'une demi-heure avec une telle attention qu'on aurait pensé qu'ils voulaient l'apprendre par cœur.

- J'ai cru qu'on l'avait manqué, dit l'un des deux hommes avec un soupir.

- Pressons-nous ! Dit l'autre. Je n'ai encore jamais loupé un client, et surtout pas un des dimensions de celui-ci.

Ils filèrent d'un pas souple et rapide le long du convoi. Maintenant qu'ils tenaient leur bonhomme, une légère excitation gonflait leur muscles.

On commençait à claquer les portières. Sur le quai, des gens s'embrassaient en hâte et des retardataires arrivaient, essoufflés, ployant sous le poids de leurs bagages. Et, comme d'habitude, au

lieu de grimper dans le wagon de queue, ils s'offraient encore le luxe de courir jusqu'en tête du train.

Le type en tweed gris, debout sur la plateforme de son wagon, agrippait les valises que lui passait le porteur, fouillait dans sa poche et tendait un billet plié. Le porteur salua et s'en fut en poussant son chariot entre les groupes de gens toujours agglutinés.

Le train s'ébranla tout doucement et les essieux des boggies gémirent. A cet instant, un autre homme de grande taille, également vêtu de gris, sauta sur un des marchepieds, ouvrit la portière et bondit à l'intérieur d'un wagon de seconde.

- La troupe est au complet, constata l'un des deux types en gabardine, deux voitures plus loin, en se retirant à l'intérieur et en relevant la vitre. Son collègue, affalé sur les coussins, alluma une cigarette.

- Lever de rideau d'ici une heure, annonça-t-il. On a le temps de faire une belote.

- Joue tout seul, moi j'aime pas ça. Je vais me balader pour voir si notre client occupe bien la place qu'il a louée...

- A part ça, tu n'es pas nerveux ! railla l'autre. me balader pour voir si notre client occupe bien la place qu'il a louée. Où veux-tu qu'il aille? D'ores et déjà, il est aussi en sécurité que dans une cellule de la Santé.

Pour nous semer maintenant, il faudrait qu'il ait un hélicoptère, ou qu'il se casse la gueule.

- C'est bien ce que je crains. J'ai les foies qu'il lui arrive quelque chose avant qu'on ait pris soin de lui.

- Assieds-toi et ne fais pas de température. Les carottes sont cuites.

L'express « Londres via Dieppe-Newhaven » prenait graduellement de la vitesse. Le rythme des boggies passant sur les jointures de rails s'accélérait. Dans les couloirs; on refermait les portes de compartiments. Tout le monde se mettait à l'aise. Il y en avait qui commençaient déjà à déballer des sandwiches.

L'homme aux trois valises avait enlevé son pardessus et s'était carré confortablement dans son coin, dans le sens de la marche. Il avait extirpé quelques revues de sa poche et se demandait si, au fond, il avait bien envie de lire. Il s'avisa soudain qu'il Était seul dans

le compartiment. Et pourtant toutes les places avaient été louées puisque des étiquettes jaunes pendaient au filet.

- Bizarre, songea-t-il: Un groupe qui aura changé d'avis à la dernière minute, probablement.

A vrai dire. ça l'arrangeait plutôt. D'habitude, il y a toujours au moins un bavard pour vous empêcher de rêver ou une mémère qui entreprend de vous raconter son existence et qui ne vous fait grâce d'aucun détail, jusqu'au dernier tour de roue...

Le paysage défilait de 'plus en plus vite. Une légère buée se déposait sur les vitres. Le voyageur l'effaça d'un revers de main. Le poids qui lui pesait sur la poitrine depuis le matin se dissipait peu à peu.

Quitter la France, quitter l'Europe c'est merveilleux aussi longtemps que ce n'est qu'un projet. Mais quand on, boucle la dernière valise, quand on fait en taxi sa dernière course dans Paris, les choses prennent une autre signification ; à la dernière minute on a envie de tout flanquer en l'air, de renoncer de se faufiler dans sa vie antérieure. Seulement, on ne peut plus faire machine arrière surtout pas AVEC EUX.

Le voyageur alluma une cigarette et exhala un soupir. Maintenant. les jeux étaient faits, il n'y avait plus qu'à se laisser conduire, tranquillement, jusqu'au bout.

N'ayant ni envie de dormir ni de regarder le passage, il se résigna à feuilleter distraitement une revue dont le titre accrochait l'œil: ATOME.

Après avoir tourné quelques pages, il la rejeta en maugréant en lui-même:

- Trop vulgarisé. De la matière diluée pour cent mille lecteurs qui s'occupent d'autre chose !...

Il en prit une autre et la parcourut, la tête penchée sur le côté pour éviter que la fumée de la cigarette fichée dans le coin de sa bouche ne lui entrât dans l'œil.

Deux coups secs d'une clé métallique sur la porte. Le contrôleur S.N.C.F. entra pour pointer le ticket. Après avoir examiné le carton, il fit la remarque:

- Personne d'autre dans ce compartiment ?

Le voyageur ébaucha une grimace évasive et un signe négatif.

- Curieux, conclut l'autre sans s'attarder davantage.

Dix minutes plus tard, les commissaires de la Sûreté. L'homme tendit son passeport. Sa gorge était un peu sèche mais le geste était aisé.

- DELCROIX Paul-Henri, né à Saint-Denis. Le 8 février 1913. Célibataire. Ingénieur. Visa de transit britannique et visa d'entrée en Australie, Service de l'Immigration.

Le commissaire appliqua son tampon de sortie.

- Merci, dit-il en regardant le voyageur droit dans les yeux et en rendant le passeport.

Delcroix se replongea dans sa lecture, détendu.

Il en fut à nouveau tiré cinq minutes après par la douane.

- Rien à déclarer à la sortie ?

- Non, rien. Objets personnels.

Il fit le geste de se lever pour ouvrir ses valises.

- Non, laissez. Pas d'or, pas de devises étrangères ?

- Cinq livres sterling, pas davantage.

- Combien d'argent français ?

- Vingt mille.

- C'est tout ?

- Oui.

- Bien. Veuillez m'accompagner au fourgon de queue. Je vous prie.

- Mais... pourquoi faire ?

- Pour la fouille. Monsieur.

- En laissant tous mes bagages ici ? En voilà un procédé.

L'officier de douane, glacial. Insista:

- Je regrette. Monsieur, mais la douane a le droit de fouiller tous les voyageurs qui sortent des frontières. Suivez-moi.

Furieux, l'ingénieur se leva pour accompagner le fonctionnaire. Ils longèrent les couloirs d'un pas rendu incertain par le mouvement des wagons, Le train roulait à du cent à l'heure au moins.

Des gens regardèrent passer Delcroix avec une secrète jubilation. Un fraudeur qui se fait épingler. c'est toujours marrant pour ceux qui ne sont pas dans le coup. Ces yeux luisants de curiosité, braquée sur lui, irritèrent encore plus l'ingénieur. Bande de corniauds...

Les deux hommes. arrivèrent enfin au fourgon. Le douanier fit jouer sa clé et s'effaça pour laisser entrer le voyageur. A peine ce dernier avait-il mis les pieds sur le plancher de métal nu qu'il se vit encadré par deux types en gabardine beige, le feutre rejeté dans la nuque.

Il eut tout de suite le sentiment qu'il venait de tomber dans un traquenard. La porte s'était refermée derrière lui.

- Adieu veaux, vaches. cochons, Australie ! dit le plus âgé des deux fonctionnaires en exhibant une paire de menottes. Delcroix. vous êtes fait.

L'ingénieur esquissa un mouvement de recul, mais le plus jeune enserra son bras dans une poigne de fer.

- Pas d'histoires ou on devient méchant, prévint-il avec un mauvais sourire.

- Mais... qu'est-ce-qui vous prend ? Je suis en règle !

- Trop. Il n'y a que les crapules de ton espèce pour être à ce point en règle. Tu es inculqué d'intelligence avec une puissance étrangère et tu te trouves en état d'arrestation. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

L'ingénieur se débattit, voulant se soustraire à l'emprise des menottes. Un poing, jailli on ne sait d'où, lui écrasa les lèvres. Mais ce coup le rendit enragé; il frappa à son tour, ne rencontrant que le vide. Une matraque s'abattit sur son crâne et le plancher monta vers lui dans une gerbe d'étincelles.

Le plus jeune des policiers se pencha sur lui. le fouilla prestement, lui rafla ses papiers, ses objets personnels, puis le tâta d'une main experte sur toutes les coutures pour voir si rien n'était dissimulé dans les sous-vêtements ou dans les doublures. L'autre, consciencieux, assujettissait les menottes. Sans relever la tête, il grommela:

- Madame est servie. Achève le boulot.

Le jeune rassembla soigneusement le tout et en fit un paquet, puis il quitta le fourgon et repartit en direction du compartiment qu'avait quitté Delcroix. Le train passait justement à Beauvais et les wagons étaient animés d'un mouvement en zigzag à cause des embranchements. Le policier continua d'avancer en s'appuyant aux cloisons et arriva à l'endroit voulu. Le fait qu'un autre voyageur

occupait exactement la place de Delcroix ne sembla pas émouvoir. Au contraire.

Il ouvrit la porte, entra et, sans mots superflus mais avec un clin d'œil qui lui tordit la moitié de la figure, il tendit à Francis Coplan le paquet qu'il tenait à la main. Francis le prit et remercia le policier d'une grimace.

Coplan avait à s'y méprendre la même silhouette Delcroix: la carrure, la taille, les cheveux châtons, tout y était. La seule différence était dans la figure: mâchoire plus ferme, bouche plus mince, et des yeux qui pouvaient aussi bien vous donner froid dans le dos que vous faire croire que vous aviez affaire à un homme tranquille. La légère patte d'oie. du coin de l'œil servait précisément à mettre les gens en confiance, elle rendait le sourire bienveillant. Mais ceux qui connaissaient Francis pour l'avoir eu comme adversaire avaient une tout autre opinion là-dessus.

Pour l'instant, Coplan se sentait plutôt bien. Se glisser dans la peau d'un autre. prendre ses bagages et ses papiers, grâce au concours bienveillant de la P. J., c'est une chose qui n'arrive pas tous les jours, même à ceux qui ont une carrière bien remplie. Monter dans un train en s'appelant Coplan et en descendre avec le nom de Delcroix, ça vous change un homme. Sauf sur un point, car ingénieur, il l'était, lui aussi.

Francis s'absorba dans l'examen du portefeuille et du passeport. C'est toujours instructif de farfouiller dans la vie privée d'un type. On y découvre des trucs ahurissants qui feraient rougir leur propriétaire, s'il savait que vous les manipulez.

Dans la pochette de cuir, les vieilles photos traditionnelles. la carte pliée en deux d'un photographe de rue qui vous a fusillé alors que vous étiez en balade, et dont vous n'êtes jamais allé chercher l'épreuve, des timbres périmés, des cartes de visite. Deux fois rien, à part le fric.

Quant au passeport et à la carte d'identité, c'était au poil : des copies, mais parfaites, exécutées par des spécialistes du Ministère. Delcroix n'y aurait vu que du feu, même s'il s'était douté qu'on lui

préparait un tour. Pour être en règle. Francis était bien en règle. Il lui restait simplement à apprendre par cœur ses lieux et date de naissance, et à lever la tête quand quelqu'un l'appellerait Paul ou Delcroix.

Le bruit du train ne l'empêchait pas de réentendre,- en lui-même -, l'air de guitare que lui avait joué le Vieux... Les intérêts vitaux de la France...Vous seul pouvez assumer ce rôle..., etc. Bref, toute la gamme. Tout juste s'il n'avait pas des larmes dans la voix, le vieux sacripant. Coplan avait fini par se laisser faire. comme d'habitude...

Et puis, un petit voyage en Australie n'était pas pour lui déplaire. Il valait mieux qu'on cesse de voir sa figure, pour un petit temps, de ce côté-ci du globe terrestre.

N'étant pas de ceux qui abandonnent la moindre chose au hasard, Francis enleva la plus grosse valise du filet et entreprit d'en vérifier méticuleusement le contenu. Il avait largement le temps et il était sûr qu'on le laisserait en paix puisque le 2^e Bureau n'avait pas regardé à la dépense et avait loué tout le compartiment. Pour lui tout seul.

A midi trente, dans son bureau, le Vieux reçut la communication téléphonique qu'il attendait. L'affaire était bien emmanchée. Coplan s'embarquait pour Londres et un panier à salade ramenait Delcroix à Paris.

Se tournant vers Moray, un de ses collaborateurs, il ébaucha un sourire.

- J'ai quand même fini par l'avoir. Cabochard comme il est, je m'attendais à ce qu'il m'envoie promener...

- Évidemment, un an. c'est long... convint l'inspecteur. Mais vous savez lui parler. Il y a des arguments auxquels il ne résiste pas...

- Heureusement que je suis et peu près le seul à les connaître. Tout homme a des faiblesses, et Coplan n'y échappe pas. Mais avec lui, je vous garantis qu'il faut du temps pour les découvrir.

- Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

- Câblez des instructions à CN21, à Adélaïde. Je ne sais pas quand Francis établira le contact, c'est une question d'opportunité

dont il jugera lui-même sur place. Mais occupez-vous de Delcroix dès son arrivée. Collez-le au secret le plus absolu. Dorénavant, pour nous ce type c'est l'Homme au Masque de Fer. Même au centre de détention, tout le monde doit ignorer son identité.

- Faites-moi confiance, patron. Je vais le coller dans un cabanon d'incurables, à la section spéciale. Il pourra aussi bien raconter qu'il est Napoléon ou Jeanne d'Arc, personne ne l'écouterà.

- Au fond, il a bien de la veine, ajouta le Vieux d'un air pensif. Ce gars-là ne se doute pas qu'il nous doit une fière chandelle et que ses chances de faire de vieux os ont considérablement augmenté depuis qu'il s'est fait coffrer.

- En attendant, vous pouvez être tranquille qu'il déborde de reconnaissance. Je crois que trois gardiens ne seront pas de trop pour empêcher qu'il nous saute au cou.

- Si Coplan apprend un jour dans quelle galère je l'ai embarqué... ajouta le Vieux en suivant son idée. Nous l'avons mis dans un beau pastis car, entre nous, je n'avais pas beaucoup de cartes en main pour opérer cette substitution.

- Confidence pour confidence. Francis s'en doutait un peu. Et je ne serais pas particulièrement étonné d'apprendre que c'est précisément le côté périlleux de cette mission qui lui a mis l'eau à la bouche.

Ça n'arrivait pas souvent, mais, pour une fois, le Vieux était surpris.

- Vous croyez? Et dire que j'ai dû me fendre d'une tranche de mélodrame pour essayer de le convaincre...

- Inutile, il était d'accord depuis le début, mais ça l'amuse de vous voir prendre des airs pathétiques.

Le Vieux haussa les sourcils.

- Un drôle de type, laissa-t-il tomber.

CHAPITRE II

A bord du paquebot, Coplan goûtait pleinement les agréments de la traversée et plus d'une passagère battait des cils à son passage

quand il se livrait à des exercices quotidiens de footing sur le pont. Mais il avait autre chose en tête pour l'instant. Il incarnait un homme de science, un de ces types pas très gais qui préfèrent une encyclopédie à une jolie femme.

Le soir, assez tôt, il se réfugiait dans sa cabine et rafraîchissait ses souvenirs d'école. Une heure pour chaque branche : chimie, math, physique nucléaire, structure moléculaire des alliages. Ça le rajeunissait. Heureusement qu'il n'avait pas perdu le contact, car tous ces domaines évoluent tellement vite que les connaissances se démodent en un rien de temps. Mais la maison COPHYSIC l'avait maintenu en forme et sous cet angle, il était prêt à assumer le rôle qui lui était dévolu.

Le côté le plus scabreux de la situation, c'est qu'à présent il agissait à la fois pour le 2^e Bureau et pour le Kremlin.

Évidemment, à force de retourner l'affaire en long et en large, Coplan était contraint d'admettre que les cheveux et les tuiles risquaient de ne pas lui manquer. Les gars de Scotland Yard ne sont pas des idiots non plus. Ils savent mieux que personne que l'annonce d'une explosion atomique est une espèce de ralliement pour les gens un peu curieux.

La seule chose qui chipotait vraiment Francis, c'était de savoir si le gars qui le contacterait là-bas aurait reçu des services soviétiques une photo authentifiée du dénommé Delcroix. Dans l'affirmative, ça n'arrangerait pas les choses. Mais, en principe, il ne faut jamais se casser la tête, sur un problème qui, par définition, est insoluble.

Coplan débarqua sans encombre, un matin de janvier, dans la capitale méridionale de l'Australie, Adélaïde. Les saisons étant inversées dans l'hémisphère sud, c'était donc le plein été et il ne fallait pas regarder un thermomètre pour s'en apercevoir.

Les formalités, habituelles imposées aux immigrants se déroulèrent sans pépin: contrôle des papiers et du contrat d'engagement, visite médicale, inscriptions sur de multiples registres, etc. Les mêmes paperasses que partout ailleurs.

Le faux Delcroix se vit remettre un permis de résidence et un petit manuel expliquant les formalités ultérieures auxquelles devaient se soumettre les étrangers domiciliés en Australie. En plus (l'Administration faisait bien les choses), une espèce de carnet de mariage contenant d'abondants renseignements sur le pays, était destiné à faciliter l'acclimatation des arrivants. Coplan prit le tout avec gratitude.

Le fonctionnaire qui s'était occupé de lui le dévisagea.

- Vous serez vite habitué, vous. Pour un Français, vous parlez l'anglais comme un cockney.

- J'ai fait une partie de mes études en Grande-Bretagne... C'est d'ailleurs ce qui m'a poussé à m'établir en Australie.

- Good luck! jeta l'officier en signe d'adieu.

- Merci, j'en ai besoin, se dit Francis en quittant le bâtiment.

Derrière lui, un porteur trempé de sueur trimbalaient les valises.

Des taxis attendaient le long des Gates. Coplan se fit conduire à l'adresse indiquée dans son contrat: la Gawler Steel Ltd lui avait réservé un appartement.

Il prit possession des lieux avec une certaine satisfaction. Après la cabine étroite de l'*Empress of Britain*, les quatre pièces donnaient une impression d'espace. Mais il ne s'attarda pas à une visite complète. il avait hâte de passer aux choses sérieuses. laissant là ses valises. il redescendit dans le taxi qui l'attendait. Il jeta au chauffeur l'adresse de l'usine et, débarrassé de tous soucis, il se cala sur les coussins pour regarder la ville. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans ce pays, mais, à part la chaleur. on se serait cru en Angleterre.

Bientôt ce fut la banlieue, une banlieue très industrialisée où les cheminées étaient plus nombreuses que les arbres. La voiture amorça un virage. passa une grille et vint s'arrêter devant les bureaux de la Gawler Steel. Francis paya et renvoya le taxi. Après avoir franchi une porte d'entrée majestueuse. il se trouva en présence d'un huissier aux allures de vieil aristocrate.

Sûrement un ancien larbin. Ayant décliné ses noms et qualités, Francis prit place dans un des luxueux fauteuils du hall. Après quelques minutes d'attente, il fut introduit avec cérémonie dans le bureau du Directeur Général, de la puissante société, l'Honorable

Hilary Killway. Ce gentleman avait bien l'air de ce qu'il était : grand, les joues colorées par le jambon et le whisky, il conservait une attitude un peu raide et courtoise à la fois.

« Éduqué à Londres et amateur de Scotch », diagnostiqua Coplan en serrant avec déférence la main qui lui était tendue.

Après s'être mutuellement affirmé qu'ils étaient heureux de se rencontrer et avoir échangé quelques propos d'une écœurante banalité, Sir Killway appela par l'interphone le Directeur de la Section des Laboratoires. Dix secondes s'écoulèrent et une lampe s'alluma sur le bureau. Sir Killway pressa un bouton et la porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme aux traits énergiques, aux yeux pétillants d'intelligence.

- Je vous confie à Dale Kempsey. votre supérieur hiérarchique dans rétablissement, dit l'honorable gentleman en hochant la tête vers Coplan, pour indiquer que l'entrevue était terminée.

Coplan-Delcroix suivit son cicerone dans une pièce aux portes capitonnées et aux murs revêtus d'acajou . Ceci est mon bureau, déclara Kempsey en désignant un siège à Delcroix. Étant donné la nature confidentielle et, je dirais même, secrète des travaux de nos laboratoires, c'est ici que se traiteront toutes les questions relatives aux recherches. Inutile de vous dire qu'une discrétion totale doit entourer vos activités ici, même celles qui vous paraissent les plus anodines, les plus routinières. C'est une règle absolue et je vous saurais gré d'en prendre bonne note.

Coplan s'était assis dans un fauteuil juste en face de la table de Kempsey. Il s'en doutait un peu, que certaines des activités de l'usine étaient secrètes. C'était même pour ça qu'il était venu.

Néanmoins. il inclina la tête avec gravité et fixa son interlocuteur d'un œil attentif.

Kempsey reprit :

- Ceci n'est qu'une simple prise de contact sans plus. Comme vous venez de faire un long voyage. je ne vais pas vous accabler de détails dès aujourd'hui. Au surplus, vous êtes ingénieur et la nature du contrat qui vous lie à nous suffit pour vous édifier sur le département auquel vous serez affecté. Toutefois, je pense qu'il est bon d'attirer votre attention sur les faits suivants, qui sont d'ailleurs de notoriété publique. Notre usine manufacture en ordre principal

des métaux rares tels que molybdène, titane, zirconium, ytterbium, etc. Nous fabriquons ici des alliages très spéciaux et vous comprenez ce que je veux dire.

Tout ce qui touche de près, ou de loin l'énergie atomique intéresse un grand nombre de gens. Dites-vous bien qu'en tant qu'ingénieur attaché à l'usine, vous devenez un objectif de choix. Surveillez donc votre vie privée et, à la moindre chose suspecte, prévenez-moi. J'insiste sur ce point.

- Je vous comprends parfaitement, dit Francis d'un ton pénétré. Comptez sur moi...

- Votre sécurité en dépend... Bon. Ceci dit, j'espère que vous vous habituerez rapidement à nos méthodes et, aussi, à notre psychologie. Vos collègues sont pour la plupart des gens charmants. Vous prendrez votre service la semaine prochaine au laboratoire C-4. Venez, je vais vous y conduire pour les présentations.

Les deux hommes quittèrent le bureau et longèrent bientôt un couloir silencieux et désert, aux murs blancs ripolinés, où de lourdes portes d'acier ne portaient comme inscription qu'un chiffre et une lettre. Le milieu du couloir était barré par une grille. Deux soldats, mitraillette au bras, montaient la garde.

Kempsey expliqua:

- Derrière cette grille se trouvent nos laboratoires top-secret. On ne pénètre dans cette section qu'avec un insigne spécial attaché à la boutonnière.

Delcroix opina d'un bref hochement de tête.

Le C-4 se trouvait juste en-deçà de la grille, bien entendu.

- Nous y sommes, murmura Kempsey en poussant le lourd battant. La pièce était plus grande qu'on ne l'aurait cru de l'extérieur, environ quinze mètres sur quatre. murs et plafonds peints en gris clair, violemment éclairés par des tubes luminescents.

Plusieurs tables de travail, des machines à fraiser, à meuler, à forer, un microscope électronique, du matériel d'analyse. Un laboratoire comme un autre; de quoi en mettre plein la vue à un profane, mais pas à Francis.

Une dizaine d'hommes vêtus de blanc, les yeux protégés par une visière verte, opéraient dans le calme avec des gestes précis et méthodiques. Ils levèrent un regard assez indifférent sur le visiteur.

mais leur visage changea lorsque Kempsey présenta Delcroix, ingénieur français, leur nouveau collègue. Échange de vigoureux shake-hands et Francis vit a leurs sourires qu'ils se disaient:

« Chic. un Français, on va se marrer ! Il va nous sortir des histoires de femmes... ».

Il conserva cependant un air un peu guindé assez propre à décourager la rigolade. Il tira de sa poche une paire de lunettes qu'il installa avec soin sur son nez. puis il promena autour de lui un regard de connaisseur.

- Pas très récent, comme modèle, dit-il en désignant du menton le microscope électronique. A peine un grossissement de 60.000...

- Heu, en effet, dit Kempsey avec un léger embarras. Mais il suffit pour les tâches de cette section.

- Vous connaissez le protonique français ? s'enquit Delcroix comme si la chose allait de soi.

- Pas encore. Je n'ai lu qu'un vague article de revue... Si vous le voulez bien; nous allons laisser ces messieurs à leur travail. j'ai encore une chose à vous montrer avant que vous ne quittiez l'usine.

Kempsey entraîna Francis par le bras après un sobre salut aux techniciens.

- Notre équipement n'est pas mauvais, jugea- t-il bon d'ajouter en guise de commentaire; mais les appareils les plus modernes et les plus coûteux sont évidemment réservés aux travaux les plus délicats. Peut-être aurez-vous un jour l'occasion de les voir.

Ils arrivaient dans la cour et le Directeur marcha en direction du garage.

- Voilà. dit-il en montrant une petite Austin 4 CV, vous pouvez faire usage de cette voiture. Elle est en bon état. Tous nos ingénieurs en ont une. L'huile et l'essence sont à vos frais...

- Bravo ! Vous êtes trop aimable ! Eh bien, je m'en empare tout de suite. Alors à lundi, Mr. Kempsey ?

- A lundi , Mr. Delcroix. Le travail commence à 9 heures. L'horloge de pointage est au vestiaire.

L'appartement que lui avait réservé l'usine se trouvait au quatrième étage d'un immeuble de Koorina Road. dans un des quartiers résidentiel de la zone Nord de la ville.

Les quatre pièces étaient meublées sans grand art, mais d'une façon confortable: petite cuisine avec frigidaire, un living-bureau-bibliothèque; une chambre à coucher et une salle de bains. Un ensemble qu'on aurait payé un prix fou à Paris.

Coplan entreprit de défaire ses valises et de ranger le tout. Ceci fait. il passa dans la salle de bains et prit une douche.. Il changea de linge, de costume... Ce Delcroix avait eu le bon goût d'acheter des complets qui allaient comme un gant à Francis. Ses cravates n'étaient pas désastreuses non plus.

- Au moment où Coplan sortait pour se mettre quête d'un restaurant sérieux, il fut presque renversé par une pétulante jeune femme qui sortait en trombe de l'appartement voisin.

- Oh pardon dit-elle en se heurtant à la puissante carrure de Francis.

- Pas de mal. Et vous ?

- Non, merci. C'est vous le nouveau locataire ?

- Depuis ce matin. Paul Delcroix. Comment allez-vous ?

- Hannah Wallis. Ravie de vous connaître...

On voyait tout de suite qu'elle disait vrai. Et quand une fille comme celle-là dit qu'elle est ravie et que ça a l'air d'être vrai. ça vaut la peine de s'arrêter deux minutes. Mince. Flexible, elle ne paraissait pas plus de vingt ans. et pourtant elle devait bien en avoir quatre ou cinq de plus. Ses cheveux châtain-foncé étaient coiffés en queue de cheval avec un nœud de soie rouge.

Sa bouche parvenait presque et faire oublier les rondeurs de son corsage: un arc légèrement tendu, rouge et humide, tellement appétissant qu'il valait mieux se mettre à penser à autre chose.

Francis n'avait jamais prétendu qu'il détestait les femmes. Surtout pas les jeunes. Et celle-ci était si fraîche qu'il avait bien le droit de jeter un hameçon, d'autant plus qu'elle ne semblait plus tellement pressée de filer.

- Je cherche un restaurant honnête, cuisine française. Vous n'avez pas un tuyau ?

- Cuisine française ? fit-elle. rêveuse. Mais oui, bien sûr. Venez, je vous montrerai le chemin.

Ils descendirent, déjà vaguement unis par une certaine connivence.

- C'est dans West-Street, précisa Hannah lorsqu'ils débouchèrent sur le trottoir. Voulez-vous que je vous y dépose ? J'ai ma voiture...

- C'est loin, à pied ?

- Un petit quart d'heure...

- Allons à pied, proposa Francis. Ce sera l'occasion de lier connaissance... si je n'abuse pas de votre temps, bien entendu.

- Oh. vous savez, moi je suis toujours pressée, mais je n'ai pas grand-chose à faire, en réalité.

Coplan connaissait les usages et l'argent de Delcroix devait servir à quelque chose. A la fin du repas, Hannah et lui étaient dans les meilleurs termes et la preuve c'est qu'elle avait l'air de trouver tout naturel que Francis lui caresse le genou sous la nappe. Ce jeu innocent n'entravait d'ailleurs en rien la conversation. En un sens. il la stimulait. Les deux convives avaient glissé du plan des généralités à celui. des confidences.

- Qu'est-ce qui vous a décidé à venir en Australie ?

- Le lac Cadibarrawirracanna...

- Pardon ?

- Mais oui, le lac... etc. ça s'écrit comme ça se prononce.

- Vous vous fichez de moi ?

- Du tout. C'est un souvenir d'enfance. En contemplant un atlas. J'avais découvert ce nom stupéfiant et je me demandais à quoi pouvait ressembler un lac affublé d'une appellation aussi poétique. J'ai voulu en avoir le cœur net et je suis venu me rendre compte sur place.

Un peu désarçonnée par le sérieux de Delcroix, Hannah alluma une cigarette pour se demander si elle devait se fâcher. Elle opta pour une incrédulité polie.

- Je ne pensais. pas que les ingénieurs pouvaient être romanesques à ce point... Au fait, vous êtes ingénieur en quoi ?

- En Pompes funèbres. Mais ne le répétez pas...

- Paul ! Vous n'êtes pas gentil...

La moue de la jeune Australienne était irrésistible et Francis changea aussitôt ses batteries. La douche écossaise a du bon. mais il faut savoir fermer le robinet à temps. Il arbora son sourire enchanteur, celui qui faisait plisser les pattes d'oie au coin de ses yeux.

- Chérie, vous me connaissez trop peu pour savoir à quel point je peux être gentil. C'est une lacune dans votre éducation, mais je peux y remédier...

Hannah lui lança un regard où se dégelèrent les derniers restes de rancune. Elle avait trop envie de rire pour teindre l'hostilité.

- On m'avait bien dit que les Français allaient vite en besogne, mais j'ai l'impression que vous battez les records, Paul. Seulement, il vaudrait mieux que vous retiriez vos mains. Elles sont éloquentes, et ça fait trois fois que le garçon essaie de regarder sous la table.

- Elles sont toujours comme ça quand je ne les contrôle pas, dit Francis, imperturbable en remettant les coudes sur la nappe. Au fait, pourquoi nous attarder ici ?... A votre âge, il faut se coucher tôt et j'ai encore de l'ordre à mettre dans mes bagages.

De nouveau, Hannah se demanda s'il parlait sérieusement. A le voir, on l'aurait juré. Et pourtant quelque chose lui disait qu'elle était tombée dans une sorte de filet, dans des mailles invisibles auxquelles elle ne pouvait plus échapper. Cette sensation était troublante: il s'y mêlait de l'inquiétude. de la curiosité et de la résignation.

D'une voix légèrement enrouée la jeune femme consentit :

- Eh bien... dans ce cas...partons.

Le retour fut plus rapide que le départ. Lorsqu'ils furent arrivés sur le palier de leurs appartements, Hannah tendit à Francis une main incertaine. Coplan la retint avec une chaude fermeté et attira vers lui le corps ondulant de sa jeune voisine. Il ploya sa taille souple et prit sa bouche avec tranquille autorité.

Hannah eut un léger soubresaut, puis elle s'abandonna et ses mains se crispèrent sur les fortes épaules de Francis tandis que ses yeux chaviraient lentement.

Ce fut Coplan qui la détacha de lui. Sans mot dire, il chercha sa clef. ouvrit la porte de son appartement et entraîna d'une main persuasive sa douce compagne. Mentalement, il envoya un

remerciement au Vieux. L'Australie avait du bon. L'essentiel, quand on voyage, c'est de comprendre le pays où on se trouve: c'est d'ailleurs ce que lui avait dit officier d'immigration...

Hannah essaya de récupérer un peu de sang-froid. Elle devait se ressaisir. Si ce diable de français s'imaginait qu'il allait avoir raison d'elle aussi aisément, Il se faisait des illusions...

- Paul, il faut que je rentre...

- Mais bien sûr, mon petit chou...

Il s'affairait sans avoir l'air de se soucier d'elle et ouvrait un tiroir après l'autre. Désespérée, elle ne savait que faire et attendait qu'il interrompît ses mystérieuses recherches. Quand il se retourna il tenait un flacon de whisky et un verre.

Son sourire était aussi rassurant que possible et il semblait complètement avoir oublié qu'il l'avait embrassée une minute plus tôt.

- Un petit verre, pour achever la soirée. Au fait, Hannah, vous ne m'avez pas encore dit ce que vous fabriquez dans la vie ?

- Je suis journaliste...

- Juste Ciel ! J'aurais du m'en douter... C'est ça qui vous rend irrésistible ! Cette profession me fascine et quand je rencontre une femme qui l'exerce, c'est chaque fois la même chose...

- Paul ! Ne recommencez pas.

Il s'était approché d'elle en la fixant dans le blanc des yeux. Ses bras musclés l'enveloppaient d'une étreinte robuste. De nouveau, leurs lèvres se joignirent et Hannah sentit ses jambes se dérober sous elle. Francis la retint, la souleva et la porta sur le lit de la chambre voisine.

La vie avait pris un cours normal. A l'usine tout allait bien. Avec Hannah aussi. Et un soir, une quinzaine de jours après l'arrivée de Coplan à Adélaïde, l'événement prévu se produisit.

En sortant de la Gawler Steel dans sa petite Austin, Francis s'aperçut qu'une autre voiture le filait. Pour faciliter les choses, il roula à petite allure et s'arrêta au bas de Koorunga Road. Il quitta sa voiture et pénétra dans un pub. C'était bien ça : l'autre bagnole s'était aussi arrêtée.

S'approchant du comptoir, Coplan commanda une stout. Quelques secondes plus tard, entra un type qui vint se poster à côté de lui et qui commanda une pale-ale. Francis alluma une cigarette et attendit la suite.

Au moment de payer, le type laissa tomber quelques pièces de monnaie et se baissa pour les ramasser. Poli. Francis se pencha pour lui donner un coup de main, mais le type devait être très maladroit car il laissa encore tomber deux ou trois journaux.

- Mande pardon, grommela-t-il en tendant l'un d'eux à Francis, comme s'il le restituait à son propriétaire.

- Pas de mal, grogna Francis en empochant la gazette.

Le bonhomme se redressa enfin après avoir récupéré sa monnaie, paya et s'en fut sans regarder personne.

Cinq minutes plus tard, Coplan quittait le pub, regagnait son Austin et rentrait chez lui. Aussitôt arrivé dans son appartement, il déplia le journal et découvrit un petit papier collé au milieu de la troisième page. Le papier portait un message de quelques lignes :

« Lundi soir, 21 heures. coin Central Street et Victoria Avenue. Voiture Ford noire, deux derniers chiffres d'immatriculation 45. Samedi, 20 heures: station de graissage Webster-Service. Suivre porteur du Sydney Morning telegraph. Lundi suivant, 19 heures : guichet des télégrammes, Post Office du Secteur 2. »

Francis eut une grimace où perçaient à la fois le soulagement et la satisfaction. Les choses commençaient à bouger. Probable que les gars n'avaient pas reçu la photo de Delcroix. Probable mais pas certain. Car s'ils l'avaient effectivement reçue, ils pouvaient très bien jouer le jeu pour voir à qui ils avaient affaire.

De toute manière ça s'emmanchait. Le coup des rendez-vous en cascade était dans la plus pure tradition du système soviétique. Si le premier ratait, essayer le second et ainsi de suite...

A la première entrevue, on lui remettrait un roulement définitif de rendez-vous « réguliers », « de rechange » ou « extraordinaires ». Mais avant ça, bien entendu, on allait expertiser sa bobine et vérifier au cours de la conversation si on n'avait pas contacté par erreur un toquard quelconque au lieu de l'agent attendu. Étant donné qu'il n'avait pas tellement de tuyaux sur Delcroix, Francis allait s'exposer

à de gros risques. Mais il n'y avait pas moyen de les éviter. Au reste, ce serait comme ça jusqu'au bout.

Le jeudi suivant, comme convenu. Coplan gara son Austin dans Victoria Avenue. Il pied. il se rendit à l'angle de Central Street. Il avait dû raconter un mensonge à Hannah, qui s'étonnait de le voir filer seul un loir alors qu'ils menaient ensemble une vie presque conjugale. Elle était mignonne, cette petite, mais il ne fallait pas qu'elle lui colle trop au train. L'amour est une chose, le boulot en est une autre. Ne pas confondre.

Une Ford noire sortit de l'avenue, effectua un virage et alla se ranger en bordure du trottoir dans Central Street. Francis s'approcha d'un pas nonchalant. ouvrit la portière et entra dans la voiture. Sans le regarder ni lui adresser la parole, le type au volant passa en première et la voiture démarra. Francis ne broncha pas.

- Je m'appelle Jefferson Ries, dit finalement l'inconnu alors qu'ils roulaient en plein trafic. Où êtes-vous né ?

- Saint-Denis, 8 février 1913, récita Francis. Mais dites donc, vous en avez mis du temps à bouger... Vous n'aviez pas l'air très pressé...

- Je ne suis jamais pressé . A l'usine, ça va ?

- Pas mal. Mais comme vous devez vous en douter, je ne suis affecté qu'à un labo auxiliaire. Rien de passionnant dans le boulot...

- Aucune importance. Tenez-vous peinard, c'est essentiel pour l'instant. Contentez-vous d'ouvrir les oreilles sur tout ce qu'on dit à propos de Woomera ou de Montebello. Le moindre tuyau m'intéresse. Le vrai travail débutera plus tard. Ce qui compte. c'est que vous soyez dans la place.

- D'accord, mais si je savais exactement ce que vous attendez de moi dans l'avenir, je pourrais peut-être orienter déjà mes batteries en conséquence.

- Vous le saurez en temps utile.

Tenant le volant d'une seule main, Ries extirpa une enveloppe légèrement froissée de sa poche.

- Voici des instructions plus détaillées pour les prochains contacts. Réduisez-les au minimum.

En principe, avant le jour J, nous ne nous verrons qu'une fois tous les quinze jours ? C'est toujours pareil: c'est avant que les services de centre-espionnage sont nerveux, après ça ce relâche. Je vous dépose derrière le parc. Bonne nuit.

Quand Francis se retrouva seul dans une des allées, il se dit que si le dénommé Jefferson Ries était aussi avare de son fric que de ses paroles, le frère Delcroix n'aurait pas beaucoup d'argent. Il retrouva l'Austin dans Victoria Avenue et mit le cap sur son domicile. Évidemment, Hannah l'attendait et elle n'était pas contente.

- Je me demande ce que tu peux bien faire dehors à une heure pareille? Je serais bien curieuse de voir ce que tu dirais si...

Francis lui coupa la parole en la gratifiant d'un baiser péremptoire, ce qui mit aussitôt un terme à la discussion. Hannah regagna ses appartements une heure plus tard, croulante de sommeil.

Et pendant les amants donnaient chacun de son côté du sommeil du juste, les équipes de nuit à la Gawler Steel, travaillaient à plein rendement. Même et surtout dans les laboratoires de l'autre côté de la grille.

Au S-12, notamment, ingénieurs et chimiste vaquaient à leurs recherches. Chacun d'entre eux était attelé à une tâche bien précise et s'efforçait de la mener rondement.

Le spécialiste Marcus Falls, par exemple, photographiait avec minutie au travers d'un microscope, des surfaces métalliques éclairées par une lumière rasante. Mais personne autour de lui ne se doutait que ces photos n'étaient pas exigées par l'usine, et encore moins destinées à Dale Kempsey, chef des Laboratoires.

CHAPITRE III

Ce Marcus Falls était un singulier personnage. Âgé de quarante-cinq ans, grand et maigre, avec des cheveux roux taillés courts et le nez chevauché de lunettes, il avait un aspect fort peu attrayant.

Mais comme Falls avait passé de nombreuses années à la tête des laboratoires des usines de Sheffield, on attachait beaucoup plus

d'importance à sa compétence qu'à son aspect physique ou à ses manies. Ses collègues l'avaient catalogués une fois pour toute et ne cherchaient pas plus à entrer dans ses bonnes grâces qu'à l'empoisonner. Il prenait exactement autant de place qu'un meuble et, effectivement, il appartenait tellement au mobilier qu'on ne faisait plus attention à lui.

Falls le savait. Il avait patiemment cultivé, entretenu ce mur d'indifférence. Ça lui permettait d'exécuter avec méthode et sang-froid, en présence de ses collègues, des besognes qui étaient fort appréciées par les connaisseurs. Évidemment, il courait des risques et, certains jours, il avait des accès de sueur froide. Surtout au moment de- sortir, quand il passait la grille gardée. Comme beaucoup de ces savants qui vous fabriquent des bombes à faire sauter la planète tout en élevant des poissons rouges, il avait horreur de la violence.

Ainsi, ce soir. Marcus Falls n'était guère en train. Quand il sortit de l'usine, à sept heures du matin, un frisson le parcourut de l'échine aux talons. bien que la température fût douce. Il prit son Austin. rentra chez lui et essaya vainement de fermer l'œil. Au bout d'une heure, il y renonça.

Passant dans la salle de bains. il fit un brin de toilette puis. vers onze heures, il se rendit à pied au Crazy Bar.

Malgré les trois Cinzano-dry qu'il s'envoya coup sur coup, il se sentait nerveux.

Il épia soigneusement le visage des consommateurs et se décida enfin à partir. Il s'offrit alors une succession de tramways, de taxis et d'autobus : au terme de sa tumultueuse promenade, il avait au moins acquis la certitude de ne pas être suivi.

Vers cinq heures de l'après-midi. il était éreinté mais plus calme. Il se réfugia dans un petit pub à box cloisonnés et prit un Coca-Cola. Il. Étala son journal devant lui et se mit à lire.

Un quart d'heure plus tard. une fille au regard fureteur vint se balader entre les box. Avisant Marcus Falls, elle vint s'installer en face de lui.

- Hello !

Marcus leva sur elle ses yeux un peu myopes et, avec la volubilité qui le caractérisait, répondit:

- Hello !

- Merci pour l'accueil enthousiaste, dit la fille. Arrêtez les frais. Je boirais bien quelque chose.

- C'est faisable, dit Marcus en tapotant le bord de la soucoupe pour appeler le garçon. Un gin pour Mademoiselle, commanda-t-il à ce dernier.

Quand l'autre se fut éloigné, il enchaîna :

- Les dernières photos que j'ai prises de vous sont remarquables. quoique je le dise moi-même, Ann. Elles sont extrêmement révélatrices de votre personnalité.

- J'espère, que vous les avez apportées ? Ne me faites pas languir, Marcus.

Le garçon déposa le gin et s'en alla, indifférent.

- Bien sûr. que je les ai apportées. D'ailleurs, je voulais vous offrir cette série d'épreuves, mais faites-moi la grâce de ne pas les regarder ici. Elles sont... heu... disons un peu légères et...

- Ne vous excusez pas, Marcus. Des photos de danseuse de music-hall sont forcément déshabillées...

Ann s'exprimait à voix normale, avec un accent un peu vulgaire. Falls prit dans sa poche intérieure une enveloppe Kodak comme en délivrent tous les photographes pour les travaux des clients. Ann la saisit et l'enfouit prestement dans son sac, sans commentaire.

- Et l'autre série ? s'enquit-elle. C'est pour quand ?

- Pas avant trois semaines. J'ai beaucoup à faire, ces temps-ci.

- Marcus, vous êtes un ange. Je vous vois toujours avec plaisir... Vous êtes tellement artiste...

- Voulez-vous au même endroit que la fois dernière ?

- D'accord. C'est ravissant. Même heure aussi ?

- Oui...

Ann vida son gin d'un geste qui trahissait une longue pratique, colla un baiser sur le front de Falls et partit sans lui serrer la main. L'ingénieur jeta un regard pensif sur sa croupe tandis qu'elle s'éloignait. Cette fille l'éberluait toujours.

La jeune femme ne pensait déjà plus à lui tandis qu'elle se perdait dans la foule. Au coin de Murray Lane, elle grimpa dans un autobus. Un quart d'heure plus tard. elle gravissait les trois marches de son modeste bungalow. à la limite Ouest de la ville. Elle traversa

le living-room, se laissa tomber sur le cosy et empoigna le téléphone. Puis elle se ravisa. Elle raccrocha le combiné, sortit de son sac l'enveloppe que lui avait confiée Marcus Falls et inséra celle-ci dans l'album de photos qui garnissait la tablette intérieure de la petite table. Ensuite elle retourna sur le cosy., adopta une pose confortable et se remit en devoir de téléphoner. Mais elle avait à peine formé les deux premiers chiffres du numéro qu'un bruit insolite la fit sursauter. Elle plaqua le combine et se leva d'un bond.

Lorsqu'elle ouvrit la porte du living, elle faillit tomber morte de saisissement. Un inconnu se tenait dans l'encadrement et il était plutôt du genre costaud. Le pistolet qu'il serrait dans sa main droite ne contribuait pas à lui donner un air rassurant.

Les lèvres subitement blanches, la gorge nouée et le front glacé, Ann recula d'un pas. L'inconnu au feutre marron bougea. Il avança vers elle, l'obligeant à reculer davantage. De la main gauche. il referma la porte derrière lui sans quitter sa victime des yeux.

Ann voulut ouvrir la bouche pour crier. Une gifle brutale étouffa les sons dans sa gorge. Elle trébucha. mais le type la tint debout aussi facilement que si elle avait été une feuille de carton. D'une poigne solide, il la refoula jusqu'au cosy, l'y assit de force et parla enfin d'une voix incisive, tout en remettant son Colt en poche.

- Refile-moi ces photos...

- Quelles photos ?

- Un bon conseil, petite, ne fais pas la mariolle. Où sont ces photos ?

La danseuse fut soudain envahie par un accès de rage et se précipita toutes grilles dehors vers son adversaire. mais l'allonge de celui-ci était trop grande. Il la saisît par les cheveux et le secoua comme un pantin en dépit des coups de pied qu'elle balançait avec frénésie dans tous les sens.

- Je te le demande poliment une dernière fois où as-tu fourré ces photos ? Dernier avertissement.

Haletante, la tête douloureuse, Ann esquissa une dénégation farouche. Le type respira profondément.

- Une dure, hein ? Tant pis pour toi, tant mieux pour moi.

Avec une vivacité incroyable, l'homme lui réunit les poignets derrière le dos et les tint serrés d'une seule main, comme dans un

étau. De la main droite, il déchira le décolleté et se mit à tâter sa prisonnière tout en se parlant à lui-même.

- D'habitude. c'est la qu'elles fourrent leur correspondance, grommela-t-il entre ses dents.

Ann tentait vainement de se débattre.. l'autre lut malaxait les seins et poursuivait son monologue :

- Celle-ci fait exception. Voyons l'étage en dessous... Hm, si c'est du temps perdu, il n'est pas gâché. Tu n'es pas mal balancée, fillette. Dommage que je n'aie pas le temps... Donc. tu ne les as pas sur toi. Dans ce cas, désolé, mais tu vas faire un somme, le temps d'explorer ta cabane.

Il la relâcha brusquement et, d'un geste qui aurait été élégant s'il n'avait été brutal, il colla son poing sous le menton d'Ann. Les dents claquèrent avec un bruit sec et la fille s'effondra comme une loque. Le type la regarda s'écrouler avec satisfaction: une anesthésie bien faite.

Avant de poursuivre ses recherches, il accorda encore un coup d'œil complaisant à la femme qui gisait là. dans le désordre de ses vêtements lacérés.

- Pas mal roulée, se répéta-t-il d'un ton connaisseur.

Il commença par fouiller le sac. Vide. Meubles, bibliothèque... Zéro.

- Et pourtant, elle n'a pu s'en défaire ! Ragea-t-il.

Obstiné. il fouilla la pièce, mètre carré par mètre carré.

Finalement, son regard s'abaissa sur la petite table. Un sourire de commisération se dessina sur ses traits. Comment ne pas y avoir songé plus tôt.. Évidemment qu'elles étaient là, les photos !...

Il empocha l'enveloppe, rectifia la position de son chapeau et tapota gentiment les joues d'Ann toujours endormie.

- Adieu, beauté ! Et de beaux rêves !...

Il s'en alla aussi silencieusement qu'il était venu.

Quand Ann reprit ses sens, elle commença par se masser lentement le crâne. Encore hébétée, la bouche toute molle et les jambes en flanelle, elle se remit sur son séant en poussant un soupir à fendre l'âme. Et puis ses pensées sautèrent. L'enveloppe ! Instantanément elle réalisa que ça ne valait même pas la peine de vérifier, il suffisait de voir que l'album traînait par terre.

- Merde! Dit-elle au haute voix en se laissant envahir par un profond découragement.

Pendant deux ou trois secondes, elle resta immobile, complètement sonnée, les yeux dans le vague.

- Quelle heure était-il ? Une pendule marquait six heures et demie. Il faisait toujours clair dehors.

Anne contempla sa robe et ses dessous déchirés. Même ses bas étaient fichus... Bah ! Quelle importance à côté de ce qui l'attendait... Quel pétrin! On allait sûrement la décorer, après un coup pareil...

A quoi bon tergiverser, mieux valait y passer tout de suite.

Au prix d'un gros effort, elle parvint à se remettre debout et à marcher vers le téléphone. Elle attendit le signal... Le type n'avait pas coupé les fils.

Elle obtint la communication sans difficulté.

- Pouvez-vous appeler Willie Klug à l'appareil ? Articula-t-elle, la mort dans l'âme.- De la part de qui ?

- Ann Lexter ici.

- Minute, je vais voir s'il est là, maugréa une voix de mégère.

Après un bref instant la voix éraillée de Klug retentit dans l'écouteur.

- Alors ça y est ?

- Oui et non. Arrive dare-dare.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Je t'expliquerai. Viens !

- Dans dix minutes !

Ann raccrocha. La vie lui paraissait dégueulasse.. Elle n'avait même pas envie de se changer. Il allait être content, Klug...

Elle passa quand même dalla salle de bain et se rafraîchit le visage. Elle enfila d'autres bas, une autre robe. Elle se passait un peigne dans les cheveux quand la voiture de Klug stoppa en grinçant devant la porte. Elle alla à sa rencontre en avalant sa salive.

Klug était petit et râblé. A vue de nez, on l'aurait pris pour un bookmaker, Sa face rubiconde, rougeaude, respirait l'astuce et la vulgarité. Ses yeux fouineurs scrutèrent le visage d'Ann.

- Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

- Falls m'a contactée ce soir et m'a remis des négatifs...

- Et en plus il t'a collé des marrons ?...

- Non, pas lui... Willie, on m'a fauché les négatifs...
- Quoi ?

La voix rauque de Klug savait aboyé ce « quoi? » avec une férocité qui fit pâlir encore davantage les joues d'Ann. La jeune femme se lança dans les explications comme un désespéré se jette à la mer et débita, d'une voix précipitée :

- Oui, un type a pénétré ici peu après mon retour. Je voulais te téléphoner mais j'avais d'abord planqué les pellicules, question de ne pas les laisser dans mon sac. Au moment où je saisisais l'appareil j'ai entendu du bruit. J'ai couru vers la porte... Il était là, avec un flingue. Il m'a fichu une danse pour que je lui avoue où j'avais caché la camelote, mais il n'a rien tiré de moi, bien qu'il m'ait tapé dessus sans se gêner. Alors il m'a envoyée dans les pommes et il a fouillé le living... Évidemment. il a fini par trouver ce qu'il cherchait... Quand je me suis réveillée. il était parti...

Klug se racla la gorge. Il aboya de nouveau en essayant pourtant de maîtriser sa fureur :

- Il était comment ce type ?
- Un grand, avec un feutre brun, un costume brun...
- Pas sa garde-robe ! rugit Klug. Le type ! Blond, roux, jeune ou vieux ? Enfin quoi ?

- Je n'en sais rien ! Si tu crois que je pensais à détailler la forme de ses oreilles pendant que je dérouillais... Il était costaud et plutôt jeune, c'est tout ce que je peux te dire.

- Et toi, , tu n'en avais pas de flingue ? Le premier corniaud venu entre dans ta baraque, te file des gifles, empoche ce qui lui plaît et tu le laisses faire ! Comme gourde, tu es championne !

Klug s'était rapproché d'elle et, à son tour, la secouait sans vergogne...

- Tu ne te rends pas compte ? Des tuyaux de Falls... et que le Boss attend en se rongéant les ongles. Et toi, tu te laisses rouler comme une gosse ! Mais tu aurais dû te faire tuer dix fois plutôt que de les lâcher, ces négatifs ! Tu vas voir ce que ça va te coûter !

Reprenant graduellement son sang-froid. Il demanda d'une voix plus réfléchie :

- Où Falls t'a-t-il contactée ?
- Dans le petit pub de Market Street.

- Et en sortant. tu ne t'es pas aperçue que tu étais filée ?

- Non !

- Félicitations. Je me demande ce qu'on vous apprend à l'École Spéciale ? Si elles sont toutes de ton calibre, on peut réclamer la protection de l'O.N.U.

- Mais rien ne prouve qu'on m'ait suivie...

- Non, bien sûr ! Le type est entré par hasard. juste après que tu avais quitté Falls, juste après que tu avais reçu des négatifs...

Ann baissa la tête. Elle en avait marre. Klug médita un petit moment, puis conclut :

- Le plus clair, c'est que tu es grillée, brûlée, rôtie jusqu'à l'os. Tu ne peux plus servir et rien dans ce secteur. Ne bouge plus d'une patte ou tu vas réussir l'exploit de me griller aussi. Je prendrai d'autres dispositions pour le prochain contact avec Falls. Passe-moi ton sac...

Klug parsema la surface de cuir glacé d'une fine poudre destinée à révéler les empreintes digitales.

- Évidemment, maugréa-t-il. J'aurais dû m'en douter. C'est un professionnel, il l'a essuyé... Pas la peine d'en chercher d'autres...

Il rejeta le sac sur le cosy et se mit à réfléchir.

- Ce qui m'énerve. dans cette affaire. C'est que le gars qui t'a fabriquée a si bien calculé son coup. Il nous a laissé mûrir les choses avec Falls et, une fois que l'arbre a porté ses fruits, pfft... il intervient et nous double. D'autre part, il sait que si nous avons obtenu ces renseignements. ça ne nous sera pas difficile de nous en procurer des copies même après qu'on nous a fauché les originaux, puisque nous sommes à la source. Ce type nous a choisis comme vache à lait : il tire tout de nous et nous rien de lui. Conclusion: il récidivera. Faut que j'essaie de le coincer. Je me demande à quel bord il appartient ?

- Mais alors... je ne peux pas servir d'appât ?

- Toi ? Décidément, tu as bonne mine ! Si tu te figures que le gars va marcher après le tour qu'il t'a joué, il sait bien que tu es devenue inutilisable. Et si tu réapparaiss dans le décor, c'est que tu sers d'hameçon. Non, laisse tomber. le me débrouillera seul.

Le soir descendait vite. Dans les Tropiques. Les crépuscules sont courts. Klug alla tirer les rideaux avant d'allumer puis, en guise de

congé, il jeta :

- Attends de mes nouvelles.

Il s'en alla sans plus regarder Ann. De son pas court et rapide, il descendit la petite allée de ciment qui conduisait au trottoir. Au moment où il ouvrait la portière de sa voiture, il entendit un « plop » et une balle ricocha sur la carrosserie à trois centimètres de sa tête. Sans chercher à percer l'obscurité, Klug démarra en trombe.

CHAPITRE IV

Au laboratoire C4, à la *Gawler Steel Ltd*. Paul Delcroix s'acquittait avec conscience du travail qui lui était confié. Il était en train de soumettre un échantillon d'alliage à des essais de température et vérifiait à chaque différence de cent degré, l'état d'oxydation et la résistance mécanique.

La porte d'acier s'ouvrit de Dale Kempsey entra.

- Messieurs, annonça-t-il sans ambages aux ingénieurs, Sir Killway vient de m'annoncer que le programme de recherche en cours doit être intégralement exécuté avant le 15 septembre. Si l'un d'entre vous estime que le délai qui lui reste est insuffisant pour mener sa tâche à bien, qu'il vienne me trouver dans mon bureau, demain matin entre dix et onze heures pour l'équipe de jour, ou entre vingt et vingt et une heures pour l'équipe de nuit.

Les techniciens avaient levé la tête. Ils accueillaient visiblement cette nouvelle avec intérêt.

Pour le 15 septembre...songea Delcroix. Ce qui veut dire que l'événement aura lieu peu après.

S'approchant de Delcroix, Kempsey lut adressa la parole en particulier.

- Satisfait de votre job ? demanda-t-il, courtois.

Delcroix eut un sourire un peu réticent.

- Ça va, assura-t-il, quoique ce travail soit de pure routine et ne laisse pas beaucoup de place à l'initiative personnelle...

- Je sais, dit Kempsey avec empressement et à voix plus basse. Je me rends parfaitement compte que tout ceci est en-dessous de

vos capacités et que pour vous ces essais sont dénués d'intérêt. Mais chaque chose en son temps. Il n'est pas mauvais que vous suivie la filière... Patientez quelques semaines, je pourrai probablement vous atteler plus tard et la recherche pure.

- Oh ! vous savez, je ne suis pas tellement ambitieux..., répondit Delcroix avec une modestie de bon aloi, Mais avoir un objectif, un but à atteindre, est pour moi le meilleur stimulant. Comme, malgré tout. je me sens un peu désorienté dans ce pays si neuf où je n'ai encore ni amis ni relations. mon travail joue un rôle important.

- Bien sûr! Monsieur Delcroix... Je conçois que vous vous sentiez un peu isolé, que votre existence manque un peu de piment. Mais les choses s'amélioreront progressivement, vous verrez...

- Je ne demande qu'à vous croire. dit Delcroix avec un regard indéfinissable.

Ce même matin. au Quartier Général de Scotland Yard, Special Branch, à Melbourne (Une section spéciale des Services Secrets britanniques a été mise sur pied pour assurer la sauvegarde des secrets atomiques. Le direction de cette branche spéciale a été confiée au chef Holmes. ancien haut fonctionnaire de la police londonienne.) l'inspecteur principal Roy Chaps écoutait avec une vive attention l'exposé de son collaborateur, l'inspecteur Vane.

- J'avoue que je ne m'attendais à rien, racontait ce dernier. Comme d'après le roulement prévu, c'était le tour de Marcus Falls, je l'avais pris en filature dès sa sortie de l'usine. Il était sagement rentré chez lui et je croyais dur comme fer qu'il allait roupiller jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi, comme d'habitude. et voilà que vers onze heures, il ressort. Il va prendre un apéritif au Crazy Bar, réapparaît quelques minutes lus tard. Je m'imaginais qu'il allait se balader à l'aise, mais quelque chose dans son allure me parut suspect. C'est alors que la cavalcade a commencé, et il m'a donné du fil à retordre. je vous le garantis. Il sautait d'un tramway dans un bus, du bus dans un taxi... Il m'a fait voir du pays tout l'après-midi et, finalement, il a échoué dans un petit pub de Market Street. Il n'y était pas de cinq minutes qu'Ann Lexter faisait son entrée...

- Elle se tenait tranquille depuis un petit temps, celle-là; intervint Chaps. Je commençais à croire qu'elle s'était rangée des voitures.

- C'est toujours au moment où on commence à croire ça qu'ils deviennent le plus dangereux, continua Vane en tapotant la poussière de son feutre marron. Bref, quand elle est ressortie, j'ai pris mes risques. J'ai laissé tomber Falls pour la filer. Elle, je l'ai tenue à l'œil de très près et j'ai constaté qu'elle n'a approché personne pendant le trajet de retour chez elle. Je ne voulais pas lui laisser le temps de nous entourlouter et je suis quasiment entré sur ses talons. Résultat...

Vane désigna l'enveloppe Kodak qui gisait sur le bureau. Chaps la prit en main et la manipula d'un air rêveur.

- On dira ce qu'on voudra, mais à mon sens, aussitôt qu'un gars met les pieds dans un laboratoire secret, on devait presque lui attacher en permanence un ange gardien.

- D'accord, mais alors il faudrait qu'on décuple nos effectifs...

- ... et le trésor de la Couronne interdit tout accroissement budgétaire pour le moment, récita Chaps en imitant le ton d'un haut fonctionnaire.

Un coup discret frappé à la porte précéda de peu l'entrée du délégué de la Sûreté australienne, Banners.

- Salut !

- Salut, Mr Banners, répondirent en chœur les deux détectives.

- Vous m'avez demandé ? s'enquit l'arrivant.

De loin et de dos on l'aurait pris pour Anthony Eden. De face, les traits étaient beaucoup plus durs que ceux du séduisant ministre.

- Oui, dit Chaps en lui tendant l'enveloppe. Voilà les clichés en question. Faites vérifier par vos services par mesure de précaution mais c'est du tout cuit. Et maintenant à vous de Parler. Qu'est-ce que nous faisons du bonhomme ?

- Marcus Falls ? Ne bougez pas. Il ne se doute pas que ces pellicules ont été récupérées ?

- Pas encore... et je ne crois pas qu'Ann Lexter le mettra au courant: il prendrait une telle frousse qu'il refuserait toute autre livraison.

- C'est bien mon avis. Laissez-le donc travailler en paix. Il rend d'éminents services à la Gawler Steel.

- Comment ? On ne le coffre pas ? S'insurgea Vane en renversant sur sa chaise son torse massif.

- Pourquoi le coffrer ? Il nous sert davantage en restant en place. Sans le savoir, il joue pour nous le rôle d'hameçon car, maintenant qu'Ann Lexter est grillée et quelle le sait, il faudra bien que d'autres agents du F.B.I. sortent de l'ombre pour contacter Falls...

- A propos, intervint Vane, j'ai oublié de vous dire. Je me doutais bien que la fille allait pousser des clameurs à son réveil. Je suis resté dans les parages et, bien entendu, Willie Klug s'est amené sur les lieux. J'ai attendu qu'il sorte et j'ai envoyé une balle dans sa carrosserie, question de lui faire comprendre qu'il était grillé aussi.

- Bon travail, opina Chape. A présent, il doit se demander d'où vient le coup et ses dents doivent grincer.

- Vous voyez, reprit Banners, dans cette histoire, nous gagnons à tous coup. Nous ignorions que Falls jouait double jeu et qu'il était en cheville avec le F.B.I. Ce point est acquis. Bon. D'autres vont venir se jeter tête baissée dans le filet et, quinze jours avant l'événement, nous coffrons toute la bande.

- C'est quand même malheureux ..., gémit Vane. Pendant la guerre, je travaillais la main dans la main avec ces gars-là, dans le Pacifique, et maintenant, je dois les épingle.

- Il n'y a pas de copains en matière de secrets atomiques, dit Chaps. Entre nous soit dit, si le F.B.I. opère sur notre territoire, l'I.S. n'est pas inactif non plus aux États-Unis... Il n'y a qu'en U.R.S.S. que nous nous donnons mutuellement la main, à l'occasion.

Banners laissa filtrer un petit rire silencieux.

- Drôle d'histoire. cette énergie atomique. Elle a introduit des mœurs nouvelles dans le domaine du Renseignement. Prenez ce Falls, par exemple ! Comment voulez-vous prévoir qu'un type de cette valeur, avec un passé sans tâche, et plutôt trouillard, va se transformer du jour au lendemain en un agent secret... Et vous savez mieux que moi que ce n'est pas un cas isolé.

- En effet, acquiesça Chaps. C'est même plutôt une épidémie. Pour moi, ces savants sont un peu dingues : maintenant qu'ils mesurent leur responsabilité dans la fabrication d'armes terrifiantes, ils essaient de se soulager la conscience en partageant

équitablement leurs découvertes entre les deux blocs adverses, car ils s'imaginent que ça évitera la guerre.

- Dans le fond, ils n'ont peut-être pas tort.... admit Vane d'un air sombre.

La sonnerie du téléphone se mit soudain à tinter. L'inspecteur principal étendit paresseusement la main et décrocha.

- Roy Chaps. Je vous écoute.

Bref déclic dans l'appareil, puis :

- Division Sud, Bureau central. Je vous passe l'inspecteur Dufflings...

- Allô ! Inspecteur-chef Chaps ? Je vous signale qu'un ingénieur de la *Gawler Steel* vient d'être assassiné. Chaps se redressa brusquement et son visage changea.

- Qui ?

- Un certain Marcus Falls. Son corps a été retrouvé dans un chantier de construction. Dans la banlieue ouest d'Adélaïde. D'après les constatations, il a dû être tué vers sept heures et demie, ce matin.

- Merci, Dufflings. Ne bougez pas. Je saute dans un avion et je m'occupe de l'enquête.

- O.K. Chef !

Chaps raccrocha. Il respira profondément avant de lâcher le morceau à Banners et à Vane qui l'épiaient avec curiosité.

- Falls a été liquide ce matin. Ça flanque nos projets par terre.

CHAPITRE V

L'après-midi, une grosse Bentley noire de la police pénétra en trombe dans la cour de la *Gawler Steel*. L'inspecteur principal Roy Chaps et son collègue Stanley Vane furent introduits immédiatement chez Sir Hilary Killway, auquel ils apprirent la mort de l'ingénieur Falls.

Le gentleman accueillit la nouvelle avec un sang-froid remarquable.

- Un homme difficile à remplacer.

Ce fut son seul commentaire. Il répondit de bonne grâce aux questions qui lui furent posées, mais son témoignage était sans grande valeur. Un directeur général ignore la vie privée de ses subordonnés : il ne voit en eux qu'un « élément » plus ou moins apte et ne s'occupe que de leur rendement. Pour le reste, il valait mieux descendre quelques échelons dans la hiérarchie.

Dale Kempsey connaissait mieux ses collaborateurs, mais, de tous, Marcus Falls était précisément celui qu'il connaissait le moins. Le défunt était plutôt avare de confidences et se cantonnait strictement dans les questions de service. Peut-être ses collègues en savaient-ils davantage ?

Les deux détectives s'installèrent dans un petit bureau auxiliaire, contigu à celui de Kempsey, et ils interrogèrent à tour de rôle tous les membres du personnel des laboratoires. Paul Delcroix fut appelé comme les autres, mais il était bien le dernier qui aurait pu apporter quelque lumière sur cette affaire. Néanmoins sa qualité d'étranger fit tiquer l'inspecteur Vane.

- Pourquoi avez-vous quitté ce beau pays de France et êtes-vous venu vous installer en Australie, Monsieur Delcroix ?

- Parce que j'ai passé deux guerres dans ce beau pays et que je préfère me trouver ailleurs pour la troisième, inspecteur.

- Vous avez de la famille ici ?

- Non, personne !

- Des amis ? Qui fréquentez-vous ?

- Personne... Heu... sauf peut-être ma voisine de palier, une jeune journaliste.

L'œil de Chaps cligna. Ces Français..., il ne leur faut jamais longtemps pour se débrouiller.

Vane poursuivit :

- En somme, vous menez une vie très calme ?

- Très. J'ai horreur de l'agitation et des mondanités dit froidement Coplan qui s'amusait ferme.

- Eh bien, bonne chance, monsieur Delcroix ! conclut Vane sans insister.

Une demi-heure plus tard, alors qu'il s'asseyait dans la Bentley pour quitter l'usine, Vane demanda à l'Inspecteur principal :

- Ce Delcroix, vous avez vu sa fiche au sommier ?

- Oui, dit Chaps. Je l'ai même épluchée. Rien de spécial. Avant qu'on lui accorde le visa d'immigration, Scotland Yard. s'est informé auprès de la P.J. Française et même, étant donné la nature de son contrat avec la *Gawler Steel*, auprès du 2^e Bureau. Renseignements excellents, des deux côtés.

- Hm, je ne sais pas si c'est une impression, mais ce gars-la ne m'a pas l'air taillé pour une existence de père de famille...

- Vous peignez des diables sur les murs, Vane. Au surplus, ce qu'il nous a dit est exact au sujet de ses relations.

- Comment le savez-vous ? fit Vane, étonné.

- Eh bien, sa voisine de palier, la journaliste, c'est Hannah Wallis. Vous savez bien qu'elle travaille pour nous...

- Mince... Vous lui aviez collé une indicatrice à l'avance ?

- On n'est jamais trop prudent, fit Chaps en allumant sa pipe. Si nous allions un peu examiner la balle qu'on a retirée du corps de notre ami Falls ?

Le médecin-légiste les attendait au Bureau Central de la Division Sud. Il leur remit le rapport d'autopsie.

- Calibre 7.65, murmura Chaps en retournant le projectile dans ses doigts. Prenez cette balle et voyez si elle est sortie d'une arme figurant dans notre répertoire, Vane.

- O.K. ! Inspecteur. Et quel est le pas suivant ?

- Allez interroger les colocataires de Falls... Peut-être pourront-ils vous renseigner sur les visites que celui-ci recevait... J'en doute, mais nous ne pouvons rien négliger. Les seules relations de Falls que nous connaissions sont Ann Lexter et Klug. Or, pour des raisons évidentes, ceux-là ne sont certainement pas dans le coup. Moralité : nous sommes dans le cirage...

Quand arriva le jour où Coplan devait contacter Ries pour la seconde fois, il eut toutes les peines du monde à empêcher Hannah de l'accompagner.

- Tu me caches quelque chose...

- Mais non. mon ange, tu te fais des idées.

- C'est tellement important que tu ne puisses même pas me dire ou tu vas ?

Coplan s'approcha d'elle, plus câlin que jamais. Il promena, d'un geste familier, une main légère sur la hanche de sa jeune amie, un peu comme en flatte une pouliche.

- Si tu y tiens.... dit-il d'un ton résigné. J'ai touché ma première paie et je vais m'acheter deux ou trois bricoles. Dans ces cas-là, j'ai horreur qu'une femme m'accompagne : elles ont la spécialité de s'arrêter toujours ou il ne faut pas, de ne pas trouver ce qu'elle cherche et de revenir les bras chargés de choses inutile. Tu saisi poulette ?

Hannah se mit à rire.

- File gredin, et ne tarde pas trop !

Francis dévala les escaliers, sauta dans la petite Austin et s'amusa pendant un petit quart d'heure avec les signaux de circulation. S'il avait une bagnole au train, son conducteur devait rôler...

- Il abandonna sa voiture à deux cents mètres du rendez-vous, traversa en zigzag un grand magasin encombré d'acheteurs, ressortit de l'autre côté, sauta sur un tramway qui démarrait, descendit deux arrêts plus loin et pris un taxi qui l'amena non loin du bistro du port où l'attendait Jefferson Ries.

L'agent soviétique était plutôt lugubre.

- Sale coup. La mort de Falls, grogna-t-il. Elle va rendre les flics encore plus nerveux.

- Déjà au courant ? demanda Delcroix.

- C'est dans l'édition du soir.

- Qu'est-ce que ça peut nous foutre ? Ça ne nous concerne pas...

- Ah ! vous croyez ? dit Ries en lui jetant un regard sceptique.

Vous m'en direz des nouvelles dans deux ou trois jours... Vous aurez de la veine si vous parvenez à faire deux pas sans avoir un inspecteur sur vos talons, ce qui ne facilitera pas les choses.

- Bah ! fit Delcroix, insouciant, C'est un risque qui n'est pas nouveau, il me prend constamment au nez par le seul fait de mes fonctions.

- D'accord, opina Reis, mais je préfère que les services de surveillance s'enfoncent dans une douce torpeur.

- Pas moi. Je préfère les voir partir à fond de train sur une autre piste, ça les occupe. A moins que...

- Que quoi ?

- Dites-moi, Ries, vous n'êtes pour rien dans cette histoire ?

- Moi ? Vous voulez rire ? Je ne connaissais ce type ni d'Ève ni d'Adam, et vous ne vous figurez pas que j'allais attacher le grelot pour attirer l'attention de Scotland Yard sur vous, non ?

- Ne vous fâchez pas. Une simple supposition de ma part. Je ne suis pas très sentimental mais j'aime savoir pourquoi on a descendu un de mes collègues. Vous comprenez, ça m'intéresse.

Ries hocha la tête, pensif.

- Oui. je vois. Mais je peux vous garantir que nous n'y sommes pour rien.

- Dommage, dit Coplan, j'aurais préféré que ce soit vous. Au moins j'aurais su d'où venait le coup, tandis que maintenant j'ai la preuve qu'il y a quelqu'un d'autre dans la course. C'est plutôt embêtant, vous ne trouvez pas ?

- Mm...

Ries se passait la main sur la joue, comme pour éprouver la dureté de sa barbe. Il avala une gorgée de bière et changea de sujet :

- Aucun tuyau ?

- Si, mais pas important. Les travaux de recherche en cours devront être terminés au 15 septembre.

- Bien ! dit Ries Ce qui veut dire en clair que la première explosion atomique anglaise aura lieu au début d'octobre, vraisemblablement. D'ici là nous serons prêts...

- Vous aurez quelqu'un dans les parages de Montebello ?

- Et aussi à Woomera. Il est à prévoir qu'à l'occasion de l'expérience, les Anglais lanceront aussi, depuis cette base, des engins téléguidés. Tout le haut personnel scientifique de l'Empire sera réuni en Australie : ce sera le moment de montrer les dernières réalisations...

- Un beau feu d'artifice, convint Delcroix. Mais, en attendant, je ne vois vraiment pas le rapport entre la bombe qu'on est en train de fabriquer et le boulot qu'on m'a confié à l'usine. Et si je ne le vois pas, c'est qu'il n'y en a pas...

- Ne vous énervez pas. Je vous l'ai déjà dit : ce n'est pas avant que les travaux nous intéressent; c'est après. Imaginez que l'expérience rate... Dans ce cas, tout ce qui l'a précédée est réduit à néant.

- D'accord... Je vous revois quand ?

- Attendons que les choses se tassent au sujet de la mort de Falls. Entre temps, j'essaierai de savoir ce qui s'est passé, si ça peut vous tranquilliser. Disons... dans trois semaines, sauf si vous avez un tuyau exceptionnel.

- Entendu.

Les deux hommes quittèrent l'établissement à vingt minutes d'intervalle. Coplan entra dans un ou deux magasins, s'acheta des chemises et des chaussettes et se fendit d'un magnifique bouquet de roses.

Quand il revint à Kooringa Road., il ne remit pas sa voiture au garage. Il rentra chez lui alors qu'Hannah commençait à s'impatienter. La vue des fleurs la rasséra instantanément et le baiser prolongé que lui accorda Francis acheva de mettre ses idées en désordre.

- Chérie. nous dînons dehors, ce soir ! Annonça Coplan, très en verve. Que dirais-tu d'un petit apéritif ?

- Bravo ! Je serai prête dans cinq minutes...

Ils partirent une heure après, dans l'Austin. Francis consulta sa montre. Il était près de neuf heures. Une certaine contrariété se peignit sur son visage.

La jeune journaliste s'inquiéta :

- Tu es ennuyé, chéri ?

- Non.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Avant de dîner, j'aimerais faire un saut jusqu'au Centre culturel franco-australien, ça ne te dérange pas de m'attendre quelques minutes ?

- Où ?

- Mais dans la voiture, tout simplement.

Francis embraya, se faufila dans la circulation et remonta Queen Victoria Avenue. Les lumières brillaient avec éclat dans le centre de

la ville ; une population dense et affairée encombrait les trottoirs. On sentait que la plupart des gens avaient le portefeuille bien garni.

Au volant, Francis regardait et ne disait rien. La mort de Falls continuait à lui trotter dans l'esprit. Arrivé devant le Centre culturel, il s'extirpa de la voiture, colla un baiser distrait sur la joue de sa compagne et entra de son pas élastique dans les locaux.

La bibliothèque se trouvait à l'étage. Coplan fut accueilli par une charmante employée, une brune piquante, au nez retroussé, qui ne devait pas avoir trente ans. Une Française, ça se voyait tout de suite rien qu'à sa marche.

- Vous désirez, monsieur ?

Le sourire confirmait la nationalité.

Coplan se fit mondain.

- Mon nom est Paul Delcroix, mademoiselle. Ai-je l'honneur de parler à la bibliothécaire en titre ?

Le sourire disparut en une seconde, puis revint.

- En effet, ce nom me dit quelque chose. Je suis Ginette Michel.

- Ravi de faire votre connaissance.

Une solide poignée de main scella la rencontre de Francis avec l'agent CN-21.

Les quelques personnes qui feuilletaient les bouquins dans la salle n'attachèrent aucun intérêt à cet événement historique.

- J'avais préparé quelques livres à votre attention, dit Ginette Michel à son nouveau client. Vous permettez deux secondes, je vais vous les envelopper...

- Faites donc... dit Francis, la bouche en cœur.

Un peu après, il sortait de la bibliothèque, un assez volumineux paquet sous le bras. Il le tendit à Hannah pour se glisser sur son siège.

La jeune femme fit une grimace.

- Tu emportes des dictionnaires ?

- Non, pourquoi ?

- C'est lourd !

- des œuvres reliées, des classiques. La littérature ça pèse toujours... Tu as déjà pesé Shakespeare ?

- Non...

- En édition originale, ça va chercher dans les vingt-trois kilos...

Hannah laissa tomber le sujet. Francis aussi, Il ne pouvait même pas expliquer à sa charmante amie quelle portait sur ses genoux un pistolet G.P. de 9 millimètres, avec quatorze balles dans le chargeur plus une dans le canon. Ça lui aurait probablement coupé l'appétit.

Au début de mai, Sir Hilary Killway prit une décision qui allait faire plaisir à beaucoup de gens. Il était réuni en conférence avec le directeur Kempsey, l'inspecteur principal Roy Chaps et l'inspecteur Vane.

Kempsey avait la parole.

- Je ne vous cache pas que la mort de Falls m'a mis dans un terrible embarras, d'autant plus que le délai qui m'a été imparti pour la mise au point de l'alliage qui doit constituer le « Tamper » (Le Tamper est l'enveloppe métallique qui entoure la masse fissile, uranium ou plutonium. Si cette enveloppe fond dès le début de la réaction en chaîne, la bombe se disloque et seule une faible partie d'explosif nucléaire se désintègre. Il faut donc, pour un rendement élevé, que le Tamper résiste le plus longtemps possible) est relativement court, et que le temps passe. Toutefois, le remplacement de cet ingénieur est une décision que je ne peux pas prendre tout seul, il me faut votre accord. Avez-vous une objection contre la désignation de Delcroix ?

Roy Chaps tira sur sa pipe et secoua la tête.

- En ce qui nous concerne, aucune. Les rapports sont très favorables. Mais je vois la chose sous un autre angle. Tant que la mort de Falls n'aura pas été élucidée, nous assurons une certaine responsabilité quant à la sécurité de celui qui le remplacera. Ne pouvez-vous plus attendre avant de désigner officiellement le successeur ?

- Désolé, Chaps, coupa Kempsey. A chacun son domaine. J'ai un programme à remplir et il le sera. La sécurité de mes collaborateurs est de votre ressort et non du mien. À vous de prendre les dispositions utiles. Pour ma part, le temps presse et je refuse de retarder encore la nomination du remplaçant de Falls.

- Votre enquête est toujours au point mort ? s'informa Sir Killway. L'inspecteur principal haussa les épaules.

- Non... mais elle a progressé dans un sens négatif, si j'ose dire. L'arme du crime n'est pas répertoriée, ni en Australie, ni à Londres, ni aux États-Unis. L'itinéraire suivi par Falls après sa sortie de l'usine, le matin, a été reconstitué, mais nous ignorons pourquoi et comment il est arrivé dans ce chantier. Nous avons découvert deux ou trois de ses relations, des citoyens australiens, mais cette piste ne nous a menés nulle part. Ces gens avaient des alibis en acier inoxydable...

- Mais enfin; s'insurgea Kempsey, il y a bien une raison à ce meurtre, un mobile ?

- C'est bien le plus étrange, reconnut Chaps. C'est qu'il existait précisément une excellent mobile pour ne pas le tuer et que, par contre, on n'en trouve aucun qui explique l'assassinat...

- Vane écoutait attentivement, comme s'il cherchait un indice dans les paroles de son chef. Dans le silence qui suivit, il ramena les trois Hommes à la réalité.

- Je ne vois qu'une façon d'en sortir, dit-il. Nommez, Delcroix et nous tisserons autour de lui une surveillance telle que rien ne passera au travers...

- La cause me paraît entendue, Messieurs décréta Sir Killway. L'intérêt de l'Empire (il ne se résignait pas à se servir du terme Commonwealth) est en jeu. Je ratifie la proposition de Kempsey et j'approuve la suggestion de Vane.

L'Honorable se leva et serra cordialement la main à ses interlocuteurs, ce qui était sa manière à lui de les mettre à la porte.

Il était très loin de se douter à quel point les mots qu'il venait de prononcer allaient semer la bagarre dans Adélaïde...

CHAPITRE VI

Pendant les mois d'hiver qui suivirent, c'est-à-dire de juin à septembre, Delcroix travailla d'arrache-pied, comme tout le monde, dans les laboratoires de l'autre côté de la grille. A mesure que la date probable de l'événement approchait, une sorte de fièvre s'emparait

de tous ceux qui, de près ou de loin, étaient intéressés par l'expérience.

Kempsey inspectait quotidiennement les labos et bousculait son personnel. Il accordait, notamment, une attention particulière à l'activité de Delcroix.

- Alors, votre opinion ? Demanda-t-il au Français un jour que celui-ci examinait au microscope protonique la structure moléculaire de l'alliage qui allait servir au « Tamper ».

- Il tiendra, affirma Delcroix. Malgré la température stellaire de la fission, il résistera pendant les quelques micro-secondes nécessaires à la désintégration en chaîne.

- En principe, oui... Mais seule l'expérience nous apportera une certitude. Et comme ils nous est impossible de vérifier avant, puisqu'il faudrait faire exploser une masse critique (2) nous en sommes réduits à espérer...

- La seule chose qui importe, dit Delcroix en hochant la tête, c'est que le Département Fabrication respecte à la lettre, ou plutôt au milligramme, les proportions indiquées pour l'alliage. Quant à nous, nous en sommes arrivés au stade ultime. Virtuellement, le programme est achevé.

- Oui, opina Kempsey avec satisfaction qu'atténuait pourtant une certaine inquiétude. Mais je ne dormirai tranquille qu'au lendemain de l'événement, et encore faudra-t-il qu'il réponde à notre attente...

Delcroix s'était révélé le digne successeur de Marcus Falls. Plus encore qu'on ne l'imaginait...

Depuis son entrée au labo S-12 il n'avait plus contacté Ries, sauf une fois. Quand il avait appris la nouvelle de sa promotion à l'agent soviétique, celui-ci avait tressailli malgré tout le contrôle qu'il avait sur lui-même.

- Vous comprenez, avait dit Francis, ce n'est pas le moment de tout faire foirer. Je ne vais pas m'amuser à vous transmettre des renseignements fragmentaires dont personne ne peut connaître la valeur exacte avant l'expérience de Montebello. Ce serait multiplier inutilement les occasions de nous faire ramasser, d'autant plus qu'on

veille très étroitement sur ma «sécurité ». Ils craignent qu'on me fasse la même blague qu'à Falls...

- O.K., avait dit Ries. Mais si vous rassemblez le tout et que vous vous faites épingler avec un dossier complet, toute notre combine est par terre et votre présence ici n'aura servi et rien...

- C'est bien pourquoi je diminue les chances de me faire épingler... Mieux vaut courir un seul risque que plusieurs.

- Soit ! Mais je vous donne un bon conseil : ne ratez pas votre coup... et n'essayez pas de me doubler en dernière minute car, confiance pour confiance, nos services aussi veillent sur votre sécurité. Et le système pourrait fonctionner contre vous à la rigueur. Vu ?

Une lueur inquiétante dansait dans les yeux de Ries et Francis eut une impression désagréable.

- Ça va, Ries. Je suis cardiaque, ménagez-moi, dit-il, amer.

Le ton de Coplan était plutôt sec et Ries n'insista pas.

- Rendez-vous une semaine après l'événement, jour, pour jour, conclut-il d'une voix neutre ; Et le jour décidera de l'endroit, comme d'habitude. En cas de pépin, le roulement joue. Vous y êtes ?

- Entendu.

Ils s'étaient quittés avec une bonne dose supplémentaire de respect mutuel. Et depuis, Delcroix avait rassemblé les éléments de son échiquier. Le seul endroit du monde où les service de contre-espionnage n'iraient jamais fureter, c'était le laboratoire lui-même. Aussi était-ce là, sous un des capots qui habillaient le microscope protonique, que Francis avait dissimulé ses microfilms. Il y en avait deux séries. A usage différent et à ne pas confondre ...

Quand s'acheva la semaine qui précédait le jour J, Roy Chaps et Vane étaient plutôt crevés. Tous deux en avaient plus que marre de s'écarteler entre vingt missions différentes. Ils passaient la moitié de leur vie en avion, volant d'un coin à l'autre de l'Australie. Un soir, par hasard, ils se retrouvèrent tous les deux dans le bureau de l'Inspecteur Principal. Leur Q.G. Avait été transféré de Melbourne à Adélaïde, cette dernière ville étant plus proche de Woomera.

- Qu'ils la fasse sauter, et toute la planète avec si ça leur chante, grogna Vane, mais que ça aille vite. Cette cavalcade commence à me faire suer...

- Ici, on était moins énervés quand les Japs ont débarqués en Nouvelle-Guinée. On dirait que cette bombe les rend tous épileptiques.

- En partie... A Montebello, ils sont en train de construire un port artificiel, ils amènent des grues et des caissons à une allure record.

- Pourquoi faire ?

- Pour le faire sauter... C'est prévu pour ça.

- Non ? dit Vane, les sourcils en accent circonflexe.

- Si. Et qu'est-ce qu'ils peuvent allonger comme câbles, comme tuyaux et comme fils dans les centres d'observation de la côte ! Un vrai Luna-Park. En plus, on dirait que nos effectifs ne suffisent pas, des troupes arrivent tous les jours de Grande-Bretagne.

- J'ai vu arriver une équipe de savants. raconta Vane. Ça valait le coup d'œil. On n'aurait pas pris plus de précautions pour tout l'or de la Banque d'Angleterre. L'avion a atterri en pleine nuit sur un terrain militaire éclairé par une batterie de projecteurs. L'appareil n'était pas encore arrêté qu'il était pris dans les faisceaux, de toutes parts. Un peloton de la R.A.F., mitrailleuse au poing, sûreté dégagée, a illico dressé un double cordon autour du zinc, le premier rang tourné vers l'avion, l'autre tourné vers l'extérieur. Quand les types sont descendus, un peu minables avec leur trench et leurs yeux éblouis par les phares, ils ont été encadrés par un second détachement qui les a conduits presque au pas de course vers un pavillon, à dix minutes de là. A la villa. Même jeu. Des projecteurs braqués dessus, des mitrailleuses à tous les coins et sur le toit, deux cordons de surveillance et des patrouilles en jeep dans un rayon de trente kilomètres tout autour. Une cinquantaine de péquenots se sont fait épingler au cours de la nuit en se demandant ce qui leur arrivait...

Chaps se mit à rire doucement.

- De nombreux endroits ne sont pas recommandés aux touristes, pour l'instant. Je conseille par exemple au propriétaire d'un yacht d'aller faire une balade sur la côte ouest... Il aura l'impression de tomber en plein combat naval. A croire qu'ils ont fait rappliquer la Home Fleet et l'escadre du Pacifique... Vous pourriez difficilement

sortir votre canne à pêche et rester tranquille dix minutes sans attraper au moins une torpille sous les fesses.

- Le budget de la Couronne va en prendre un sacré coup, émit Vane en tirant son paquet de cigarettes, mais vous verrez qu'on pourra se bomber pour les heures supplémentaires...

- Ça, mon vieux. ça fait partie des « grandeurs » de notre tâche. Bon, où en sommes nous ?

- C'est ratissé au maximum. Quelques dizaines de types ont été agrafés. Certains sont en cabane, les autres sont expulsés. Dans l'ensemble, pas de gros gibier, des agents à la manque, plutôt des indicateurs que de véritables espions.

- Dites-vous bien que les vrais, ces sont précisément ceux que nous ne soupçonnons pas, fit Chaps avec philosophie. Et n'espérez pas que ceux-là se mettent à faire le mariolle maintenant pour nous faciliter les choses...

- Je me demande ce que j'attends pour aller me coucher, dit Vane en étouffant un bâillement.

- Et du cote de la *Gawler Steel* ?...

- Tout est calme dans le secteur. Rien de suspect...

- Ne vous y fiez pas.

- Je sais, je sais, bougonna Vane, excédé. Mais je ne peux quand même pas aller offrir mille livres de ma poche à chaque membre du personnel pour voir s'il est sensible aux valeurs morales...

- Évidemment... Eh bien. allez donc dormir, Vane. Nous en reparlerons.

Au jour J, quelques minutes avant l'heure H, Paul Delcroix était installé devant un écran de télévision grand format. Il n'était d'ailleurs pas seul, car Sir Killway, le directeur Kempsey et d'autres membres de l'état-major scientifique de l'usine bénéficiaient de la même faveur. Tous étaient vaguement oppressés. Dans les instants qui allaient suivre, on allait savoir si la Grande-Bretagne passerait au rang de puissance atomique ou si l'époque de sa splendeur était irrévocablement révolue. Si les choses se déroulaient tout à tait bien,

l'Empire pouvait même sauter d'un coup au premier rang dans la course aux explosifs nucléaires.

Delcroix ne voyait pas cet événement du même œil que ses proches voisins. Son optique était différente, à plusieurs titres. Car si l'expérience réussissait, elle marquerait pour lui le début d'une belle période de tracasseries. Si elle ratait, il y aurait aussi des ennuis, mais qui seraient d'un autre ordre.

L'obscurité ambiante était propice à la réflexion et chacun des assistants s'efforçait de réprimer l'angoisse qui étreint invariablement ceux qui sont témoins d'une explosion atomique, si blindés fussent-ils.

Tous avaient collaboré à la mise au point d'un des éléments du dispositif, chacun d'entre eux avait apporté sa contribution à l'engin, parfois d'une façon très indirecte. mais néanmoins positive. La réussite signifiait d'abord une victoire personnelle, et ensuite un formidable accroissement de prestige pour l'Empire.

Sur l'écran illuminé apparut enfin une image et, d'un même mouvement, tous les spectateurs se penchèrent en avant.. La camera de télévision devait être installée sur une plage de la côte, en face de l'île de Montebello, car le paysage était assez désolé. La mer à l'avant-plan puis, derrière, au loin, un rivage sur lequel se dressaient des constructions indéfinissables.

Une vedette rapide traversait le champ de vision et fonçait vers la droite dans un grand jaillissement d'écume. Un haut-parleur se mit à égrener des paroles...

- Avis aux patrouilles navales et aériennes... Évacuez la zone 3, évacuez la zone 3...

Dans le bureau transformé en studio, les respirations se faisaient plus saccadées. Kempsey se pencha vers Delcroix.

- Je préfère y assister ici, confia-t-il. Sur place, j'aurais tendance à craindre que la bombe dépasse nos espérances...

- Dans ce domaine l'optimisme a besoin d'une grande distance. répondit l'ingénieur.

La voix anonyme continuait:

- Évacuez la zone 4... Évacuez la zone 4. Heure H moins trois... Heure H moins trois...

La mer, à présent, était déserte. Un palmier ondulait sous le vent du large, dont le haut-parleur rapportait fidèlement les rafales.

Certains allumaient une cigarette, d'autres éteignaient celle qu'ils venaient de porter à leurs lèvres. Si un coup de sifflet avait retenti dans le bureau, la plupart des assistants auraient sauté au plafond tellement leurs nerfs étaient tendus.

Sir Killway se caressait sans arrêt la moustache, Kempsey fourrageait continuellement dans sa chevelure.

Coplan ne bougeait pas Mais ses mains étaient réunies et décolorées aux jointures.

Le haut parleur annonça :

- Ajustez les lunettes spéciales. Rappelez-vous les consignes. Heure H moins trente secondes...

Un silence total envahit la pièce Sur l'écran l'image devint plus nette comme si on venait de régler la distance focale.

Heure H moins 10... Moins 5... 4... 3... 2... 1...!

Un bref éclair emplit l'écran d'une lumière fulgurante et les spectateurs clignèrent involontairement des yeux. Cet éclat aveuglant s'éteignit presque aussitôt et fit place à une calotte de fumée qui avait soudain surgi en plein ciel, au sommet d'une colonne d'énergie pure. Et contrairement à toute attente, ce gigantesque coussin se déforma en un Z qui, issu d'un cratère dans le sol, s'étirait à une hauteur phénoménale.

Alors seulement vint le fracas. Une explosion fantastique ébranla l'atmosphère du studio, faible image de ce que devait être la détonation réelle.

A peine s'apaisait-elle qu'une seconde déflagration secoua les assistants et les prit au dépourvu.

Sur l'écran, l'image tremblait : le sol qui portait la camera automatique était parcouru de vibrations qui se prolongèrent pendant de nombreuses secondes. A la fin l'image redevint nette. Le nuage s'était encore amplifié et il développait d'inconcevables volutes...

Ni Kempsey, ni Coplan, ni les autres ne parvenaient à détacher leurs regards de ce cataclysme.

Et pourtant c'était fini...

En un sens, pour Francis, ça ne faisait que commencer.

Le lendemain, dans le monde entier. les journaux arboraient des manchettes sensationnelle. L'explosion de Montebello venait de modifier l'équilibre politique et militaire du globe. Partout s'étaient étalées des informations qui, la veille encore, étaient « top secret ». On révélait de nombreux détails sur les circonstances qui avaient entouré la naissance de ce fameux nuage en Z qui intriguait. les sommités scientifiques américaines et russes.

A Paris, le Vieux acheta son journal comme d'habitude et attendit d'être dans son bureau pour prendre connaissance des nouvelles.

Lorsque ses yeux eurent parcouru en diagonale les quelques lignes d'information réelle et les trois colonnes de commentaires exultants dus à la plume de chroniqueurs à l'imagination fertile, il sortit sa pipe et entreprit de la bourrer. Il oublia de l'allumer des qu'il l'eut fourrés en bouche, se leva et alla ouvrir la porte du bureau adjacent.

- Moray !

L'inspecteur vint aussitôt.

- Vous avez vu ?

- A Coplan de jouer maintenant. Vous recevez régulièrement l'Australian Times ?

- CN21 me l'envoie tous les jours par avion.

- Ne perdez pas la rubrique de vue, hein !

- Aucun danger.

- Bon A part ça les Anglais viennent de marquer un point, vous ne trouvez pas ?

- Et pas un petit... Ce n'est pas encore ça qui va faire remonter les actions de la France en politique internationale. Nous avons plutôt bonne mine.

Le Vieux songea à allumer sa pipe. Il tira quelques bouffées avec application puis laissa tomber :

- Coplan est là-bas. M'est avis que dans quelques jours, c'est eux qui auront bonne mine.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE VII

Francis en avait marre d'être Delcroix et le moment était venu d'un peu activer les choses. Maintenant qu'il savait que ses renseignements étaient bons, il ne restait plus qu'à les transmettre. Mais c'était ça le plus difficile.

Au laboratoire, régnait une certaine excitation : la jubilation des collègues n'était pas encore calmée. Ce qui s'expliquait d'ailleurs car, toute autre considération mise à part, la réussite de l'expérience allait se traduire d'une façon concrète par une sérieuse prime.

Delcroix s'associait à la bonne humeur ambiante et vaquait à ses travaux avec sa diligence coutumière.

- Ce soir, déclara-t-il à la cantonade, j'offre une tournée générale de citrons pressés. Ses camarades s'empressèrent de lui serrer les mains avec une gratitude emphatique et par inadvertance, Delcroix laissa tomber son crayon à bille. Il se baissa pour le ramasser. se releva d'un geste vif... et se flanqua la tête contre un coin d'établi.

« Aie ! J'en ai trop mis ! », pensa-t-il. Et sous l'effet de la douleur insupportable qui lui vrillait la boîte crânienne, il s'évanouit.

Il se réveilla quelques secondes plus tard, au milieu d'un cercle de visages consternés. Il s'ébroua et tenta de se remettre sur pied. On l'aida. Un léger filet de sang coulait dans son col.

- Conduisons-le à l'infirmerie. proposa une âme charitable.

Le médecin de l'établissement examina la plaie avec une grimace.

- Vous avez la tête dure, mon ami. Le cuir est arraché, mais l'os n'a rien. Quelques points de suture, un sparadrap et il n'y paraîtra plus.

Une demi-heure après, Delcroix regagnait le laboratoire, un joli quadrillé de toile rose sur l'occiput.

Ses collègues s'informèrent, un peu anxieux, mais il les rassura d'un rictus confiant. Puis le travail reprit.

A quatre heures et demie, le microscope protonique eut une défaillance et Delcroix dut enlever un des capots. Il vint facilement à

bout de la panne, et quand le microscope fut remis on état, l'ingénieur se rendit à la toilette.

Bouclé dans un w.-c., Coplan entreprit de décoller lentement le sparadrap. C'était de la bonne marchandise et il tenait bien. La figure crispée, une légère transpiration dans les paumes, Francis souleva, millimètre par millimètre, la toile adhésive. A aucun prix ça ne pouvait se remettre à saigner... On ne croirait jamais à quel point les cheveux répugnent à être arrachés, surtout par touffes !...

Au bout de trois minutes, il avait soulevé une bonne moitié du pansement, ce qui ne suffisait pas. Pas de sang, sinon de petits caillots bien roulés. Bon, il continua.

A la fin, le sparadrap ne tint plus que par le bout. Délaissant alors son opération chirurgicale, Francis s'essuya rapidement les mains à son mouchoir et sortit de la poche de sa blouse une minuscule enveloppe, grande comme la moitié d'une feuille de papier à cigarette. Ce dérisoire emballage contenait LE secret de l'Empire Britannique ... Francis introduisit délicatement l'enveloppe entre la blessure et le pansement, puis rabattit la gaze et les bandes de toile adhésive. Il appuya fortement sur les extrémités pour bien les recoller à son crâne. Soulagé, il respira un bon coup.

Il sortit du w.-c. et se lava les mains. Il en profita pour vérifier, dans la glace, si l'ordonnance de son pansement ne trahissait rien d'insolite. C'était le cas de le dire: tout était au poil.

A cinq heures, l'équipe du laboratoire G-12 plia bagages. Un des collègues de Francis lui jeta :

- Ça tient toujours, le citron pressé ?
- Et comment ! répondit Delcroix, dont la belle humeur ne semblait pas entamée par sa petite mésaventure.
- Partons tous ensemble !

Une joyeuse effervescence régna quelques instants dans le local et, peu après, toute l'équipe se présenta devant la grille.

Le factionnaire déposa sa mitraillette pour effectuer la fouille, tandis que l'autre soldat conservait son arme et ne quittait pas le groupe des yeux.

- Dépêche-toi, Hé, Sherlock Holmes ! Plaisanta un des techniciens. On a soif : Monsieur paye la tournée...

Il désignait Delcroix. Celui-ci grimaça un sourire et se tâta le crâne.

- Vous vous êtes fait mal ? s'enquît la sentinelle.

- Un peu...

- Les échantillons de métaux ne lui suffirent pas, continua le joyeux drille. Faut-il encore qu'il éprouve la dureté de son crâne contre les coins de table...

Une hilarité générale salua cette boutade. L'ambiance était à la rigolade et le soldat y succomba lui-même.

- Bon. Ça va. Filez...

Il retira la clef de son ceinturon et ouvrit la grille.

Les libations ne se prolongèrent pas plus d'une heure. Coplan se dit qu'il collerait ces tournées sur sa note de frais, question de faire plaisir au Vieux. Sans faire de détour par chez lui. il se rendit directement au Centre culturel. En partant le matin, il avait emporté des bouquins et les avait laissés dans la voiture. Si un flic quelconque avait inspecté la bagnole dans le courant de la journée, il pouvait en déduire que Delcroix avait l'intention de se rendre à la bibliothèque.

Dès qu'il arriva au premier étage, Ginette Michel l'accueillit avec son sourire habituel, un sourire ravissant de jeune fille bien sage. L'idée avait souvent traversé l'esprit de Coplan que, s'il n'y avait eu Hannah et s'il n'eût été inopportun d'afficher une liaison avec cette fille. il lui aurait volontiers raconté l'histoire du grand méchant loup.

- Je viens en chercher d'autres, dit-il en déposant sur le comptoir trois gros ouvrages.

- Vous savez quoi, ou vous préférez chercher ? demanda la bibliothécaire en désignant les rayons bourrés de volumes.

- Je vais choisir mais. au préalable, je voudrais me laver les mains. Où ...est la toilette ?

- Au fond à gauche.

- Merci, dit Francis.

- Tiens ! s'étonna Ginette quand il se retourna, vous êtes blessé ?

- Oui. Je suis tombé sur la tête...

Il s'éloigna et revint une dizaine de minutes plus tard. Il entra dans la grande salle et fureta dans les rayons, sortant un bouquin, le remettant. Le choix semblait ardu... Finalement, presque au hasard, Delcroix choisit deux romans et les « Mémoires de Machiavel ». Il retourna au comptoir et renoua la conversation avec Ginette.

- Quand repartez-vous en France ? S'enquit-il.

- J'ai mon visa de sortie, tout est en règle, mais ça ne dépend pas que de moi...

- Un bon conseil, dit Francis avec un clin d'œil imperceptible. Lisez « Les Caractères » de La Bruyère et ne remettez pas au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

- Je vais le lire à l'instant, dit Ginette d'une voix enjouée en sortant de son comptoir.

- Francis lui tendit la main.

- Au revoir. Et bon voyage !

- Merci...

Aussitôt que Coplan eut tourné les talons, Ginette Michel alla chercher, le volume indiqué. Elle le feuilleta d'un air distrait en regagnant sa place. Entre les pages 122 et 123, une petite enveloppe était glissée. Ginette s'en empara et la fourra dans son sac. Quand Coplan arriva chez lui. Hannah était d'une humeur massacante.

- D'où viens-tu ? fit-elle d'un ton acide dès qu'il entra.

Francis était plutôt patient, mais ce genre d'accueil avait le don de lui faire monter la moutarde au nez en moins de deux.

- De chez ma grand-mère, dit-il en lançant ostensiblement sur le divan les bouquins qu'il ramenait.

- Ah! J'y suis... Monsieur s'est attardé avec sa charmante compatriote.

- Écoute, ma jolie, tu ne vas pas me bassiner toute la soirée non ? Maintenant change de figure ou je repars. Tu saisis ?

Avec une souplesse essentiellement féminine, elle tenta un rétablissement.

- Tu n'es pas gentil... Tu aurais pu me téléphoner au moins.

- C'est juste convint-il. Radouci, mais j'ai préféré me dépêcher... J'avais offert un verre à mes collègues pour fêter la réussite de l'événement et tu sais comment vont les choses On discute et puis

on est épaté de voir l'heure. Je voulais passer par la bibliothèque avant de revenir pour ne pas avoir à ressortir après... et voilà...

Ondulante comme une panthère, Hannah vint se couler près de lui et lui passa la main dans les cheveux. Elle accrocha le sparadrap.

Aie ! fit Francis en repoussant sa maîtresse. Fais attention...

- Mais qu'est-ce que tu as mon pauvre chéri ?

- Deux fois rien. Une petite blessure. Mais cette bande adhésive fait plus mal que la plaie.

- Veux-tu que je te l'enlève ?

- C'est trop tôt dit Francis.

Et il le pensait Car l'enveloppe qu'il avait transmise à Ginette Michel ne contenait que la moitié des micro-films. L'autre moitié, il la trimbalait toujours sur sa tête Elle était destinée à Jefferson Ries qu'il devait contacter le lendemain.

CHAPITRE VIII

Ginette Michel quitta le Centre Culturel vers 22 heures 10 et descendit Queen Victoria Avenue, encore pleine de passants. Au moment de bifurquer vers l'arrêt de l'autobus à impériale, elle se ravisa.

Elle chercha des yeux un taxi en maraude et ne tarda pas à en héler un. Elle jeta son adresse au chauffeur et s'installa confortablement, jambes croisées, sur les coussins.

A une cinquantaine de mètres d'intervalle, une puissante limousine Chrysler noire démarra lentement, avec une souplesse silencieuse de fauve, et se glissa dans le trafic.

Le taxi traversa la ville et parvint dans les faubourgs. Ginette se sentait plutôt énervée. Elle savait que ce qu'elle portait dans son sac était plus dangereux qu'une couvée de cobras. Si un agent lui transmettait une enveloppe de micro-films à convoier d'urgence quelque jours après Montebello, on pouvait facilement établir une corrélation entre ces deux faits. Plus vite elle serait hors d'Australie, mieux ça vaudrait. Depuis deux ans, elle n'avait

strictement rien eu à faire pour le Vieux... Et si quelque chose se mettait à bouger, c'est qu'il y avait de l'électricité dans l'air.

Ginette jeta un coup d'œil par la vitre arrière. Plusieurs paires de phares brillaient et se déplaçaient à des allures diverses. Autant pour se distraire que par mesure de prudence, Ginette observa les véhicules qui suivaient et dont certains, animés d'une plus grande vitesse, rattrapaient son taxi et le dépassaient.

La jeune bibliothécaire habitait Wales Alley, un coin de banlieue ni plus désert ni plus fréquenté que les autres. Le taxi n'en était plus très loin. Le chauffeur, un vieux type paisible, conduisait bien à l'aise, aussi soucieux de son moteur que de son confort personnel.

Ginette s'avisa, avec un léger choc au cœur, qu'une grosse voiture maintenait invariablement une distance égale avec son taxi. Elle voulu en avoir le cœur net.

- Accélérez, ordonna-t-elle au chauffeur.

Indifférent, celui-ci appuya sur le champignon en se disant que sa cliente était un peu loufoque... On était à deux cents mètres de l'adresse indiquée...

Après avoir légèrement rapetissé dans le lointain, la limousine noire rappliquait et rétablissait l'écart.

Ginette sentit ses paumes devenir plus moites. Elle se mit à réfléchir activement... Semer ses poursuivants, il ne fallait guère y compter. Pas question non plus d'attirer l'attention de la police... Au fait, c'était Peut-être la police. Non...La bagnole était un Chrysler et les services australiens n'utilisaient que des Bentley. Et puis, ils n'auraient pas mis des gants, les flics, ils lui auraient sauté dessus tout de suite.

Alors qui? Elle devait prendre une décision. Son domicile était à deux pas...

- Je ne rentre pas immédiatement, faites un léger détour ! jeta-t-elle au chauffeur.

- O.K. Miss.

Du moment que ça allongeait la course... Le taxi vira pour s'engager dans une voie latérale, moins fréquentée.

« Ce n'est pas à moi qu'ils en veulent, se dit Ginette, mais aux documents que je transporte... »

Elle ouvrit son sac, fiévreusement, et songea une seconde à dissimuler la petite enveloppe dans le taxi même. Avec le numéro de la plaque, on pourra toujours les récupérer après.

La Chrysler se rapprochait insensiblement. Quelque chose allait se produire. Et si Ginette remettait au chauffeur un mot adressé à M. Paul Delcroix ?

La jeune femme fouilla dans son sac, chercha une enveloppe, un stylo, et se mit à griffonner quelques mots. Une crainte terrible s'insinuait en elle, elle avait l'impression de vivre un cauchemar. Ses cheveux lui collaient sur le front.

Le taxi roulait dans un doux ronronnement de moteur. Le chauffeur prit à nouveau sur la droite, question de ne pas s'écarter trop.

Un bref coup de klaxon l'invita à se garer pour céder le passage.

Quand Ginette voulut commander au chauffeur de regagner la ville, mais c'était trop tard.

La Chrysler dépassait lentement le taxi et le coinçait contre la bordure du trottoir. Le Chauffeur se mit à invectiver les occupants de la limousine, mais le canon luisant d'un automatique sécha les paroles dans sa gorge. Pour éviter le choc des deux véhicules, il dut freiner brutalement.

Ginette était collée contre son dossier comme si elle avait espérer s'y enfoncer, les bras raides, les mains griffant les coussins.

Tout se passa très vite. De part et d'autre, les deux portières du taxi s'ouvrirent pour livrer passage à des hommes. La jeune femme fut garrottée par des mains solides et un tampon de chloroforme étouffa le cri qu'elle allait lâcher. Quant au chauffeur, il essayait vainement de se dégager de son siège en proférant des jurons. Il eut tout juste le temps de voir émerger de l'ombre une silhouette mince et reçut en plein front un coup de crosse fulgurant. Il s'effondra, le menton retenu par le volant, tandis que du sang s'écoula sur ses genoux.

Ginette se tendit comme un arc pour échapper à l'odeur du chloroforme, mais son effort fut brisé par les doigts d'acier qui l'immobilisaient. Elle sombra dans un sommeil d'épouvante.

Luc Blay, un petit mec australien du genre fil de fer aida son collègue à transporter le corps de la Française dans la Chrysler, puis

Il revint au taxi et l'inspecta, prit le sac sous son bras et ramassa un stylo qui traînait sur le plancher.

- Le chauffeur, qu'est ce qu'on en fait ? demanda-t-il d'une voix traînante.

- Tue-le, dit une voix venant de la limousine. Faut pas qu'il aille raconter l'histoire...

Le petit mec s'approcha du bonhomme évanoui, son automatique sur la tempe et pressa la gâchette. Le chauffeur bascula et ses paupières se relevèrent sur un regard vide.

Blay remit tranquillement l'automatique sous son aisselle et grimpa dans la Chrysler, qui démarra instantanément.

- Ni vus ni connus, dit-il en jetant un dernier regard par la vitre pour s'assurer que l'enlèvement n'avait pas eu de témoins.

- Du bon boulot, confirma l'autre, un gars mieux en chair, mais qui avait une authentique gueule de tueur.

- Ça sera plus difficile de rentrer que de la kidnapper ! Dit Blay.

- Des clous, dit le gros avec confiance. On choisira le bon moment.

La Chrysler semblait suivre un itinéraire contournant la ville. Évidemment, quand on trimbale un femme endormie il vaut mieux ne pas s'arrêter devant un signal rouge alors qu'un flic se tient sur le bord du trottoir.

- Elle est pas mal foutue, constata Ray en promenant une main maigre et crochue sur le corps de Ginette.

- T'excite pas, maugréa l'autre.

- L'est anesthésiée, dit Blay en guise d'excuse, sans toutefois détacher les yeux des jambes splendides qu'il dévoilait jusqu'à mi-cuisse.

- C'est moi le responsable, dit le gros. Bas les pattes. Si c'est toi qui la garde tout à l'heure, démerde-toi. C'est plus mes oignons. Mais pour l'instant, pas d'histoires.

Blay se renfonça dans son coin, de mauvaise humeur. C'était pas tous les jours qu'il pouvait faire ce qu'il voulait à une même pareille. Si seulement le gros n'avait pas été là...

La Chrysler fonçait, tous phares allumés, dans la nuit. Le conducteur avait l'air de se désintéresser éperdument de ce qui se passait dans son dos. Ou bien il était muet.

Au bout de vingt minutes, l'allure ralentit. Le gros se redressa un peu en voyant qu'on approchait.

La voiture roulait le long de la mer et le bruit du ressac dominait celui, feutré, du moteur. La limousine noire s'arrêta non loin d'une villa qui se dressait à vingt mètres de la route. Les phares s'éteignirent.

Le gros examina le paysage. une expression de méfiance sur sa face obtus. Aucun pinceau lumineux ne balayait les ténèbres.

- Allons-y ! décida-t-il.

Par mesure de précaution le conducteur resta au volant et laissa tourner le moteur.

Le gros et Blay sortirent Ginette endormie de la voiture: le premier la prit sous le aisselles et Blay saisit ses jambes. Ensemble et d'un pas précipité, il traversèrent la route et marchèrent jusqu'à la villa. Quand le chauffeur constata qu'ils y avaient pénétré sans encombre, il coupa l'allumage et extirpa de son piège et claqua la portière. Il glissa une cigarette entre ses lèvres et s'en fut rejoindre ses collègues.

Klug reçut la bande avec une impatience rageuse.

- Vous avez fait du tourisme, ou quoi ?

- Non, patron ! dit le gros, interloqué. Mais elle nous a emmenée en balade. Ça a pris un peu plus de temps.

Klug n'accorda qu'un coup d'œil distrait à la jeune femme.

- Son sac ?

- Voilà, patron ! dit Blay.

Klug fouilla brutalement et il tomba en arrêt sur une enveloppe dont l'adresse avait visiblement été écrite à la hâte : M. Paul Delcroix.

Il vérifia le contenu de l'enveloppe et son œil expert découvrit d'emblée ce qu'il cherchait. Pas un muscle de son visage ne bougea quand il empocha le tout.

- Elle en a pour quelques heures à roupiller, dit-il en désignant Ginette. Qu'on la colle dans la chambre du haut. Blay montera la garde.

S'adressant au conducteur, il ajouta :

- Je reviendrai demain pour interroger la petite.

Avant de tourner les talons, il s'informa :

- Pas de pépins ?
- On a du bousiller le chauffeur de taxi, dit le gros d'un ton d'excuse.

King explosa :

- Pourquoi, bande de ballots ?
- Il aurait pu parler.
- Et dire quoi ? Qu'il avait assisté à un kidnapping ?... Et alors.

Une fois la fille relâchée, les flics n'avaient plus rien contre nous. C'est pas elle qui serait allée se plaindre. Maintenant, ce cadavre va les exciter.

Ivre de colère, il marcha de son pas lourd vers la porte.

- Vous allez la sentir passer pour la prime, dit-il. Et je ne parle pas du reste.

Penaud, le gros le suivit. Ils traversèrent à nouveau la route et montèrent dans la Chrysler. Klug pris le volant.

Dans le fond, il était beaucoup moins fâché qu'il n'en avait l'air. Mais ces ballots n'avaient pas besoin de se douter du coup qu'il venait de réussir grâce à eux.

Une sensation glaciale tira Ginette de sa torpeur. La première chose qu'elle vit, c'était un mince visage penché au-dessus d'elle et qu'un sourire sinistre éclairait.

Elle était couchée sur un divan. De l'eau très froide ruisselait sur sa face et coulait dans son corsage, mais, malgré cette fraîcheur, sa tête pesait plus lourd qu'un sac de charbon. Ses idées se remirent lentement en place.

- Où suis-je ? articula-t-elle enfin.
- Chez des copains. dit Blay en déposant le broc qu'il tenait à la main.

En moins d'une seconde. Ginette, réalisa toute l'étendue de la catastrophe. Les micro-films volés, des mois de travail anéantis, elle séquestrée et Delcroix qui ne savait rien.

Une rage désespérée lui barbouilla le cœur. Puis elle reprit le contrôle d'elle-même. D'une façon ou d'une autre, il fallait en sortir.

Récupérer les négatifs était hors de question. Ils étaient probablement déjà loin. Mais au moins sortir d'ici, prévenir Delcroix...

Blay la contemplait, une lueur bizarre dans l'œil. Ginette aperçut le regard qu'il abaissait sur ses jambes. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle était troussée jusqu'aux cuisses. Ce salaud s'était rincé l'œil pendant qu'elle dormait...

Un accès de colère la souleva, mais aussitôt elle réalisa qu'elle tenait peut-être une chance de salut...

Dans sa main gauche Blay serrait un automatique. Il suffisait de voir la gueule du type pour reconnaître en lui un tueur. Un de naissance. Et il avait beau être mince, il devait avoir la vigueur coriace d'un chat de gouttière.

- Alors, beauté ? dit Blay, la santé va mieux ?

Ginette se souleva sur un coude et ramena ses genoux vers elle, sans rabattre sa jupe.

Malgré ses airs malabars, le jeune Australien ne pu empêcher sa pomme d'Adam de faire un va-et-vient ; plus cette même laissait voir d'elle, plus on désirait en voir.

- Ça va, articula-t-elle, maussade. Mais je voudrais boire quelque chose...

Blay se détourna et alla remplir un gobelet d'eau toujours sans lâcher son automatique. Quand il revint vers le divan, Ginette avait largement échancré son décolleté et s'essuyait avec une serviette. Elle acheva l'opération tandis que Blay attendait avec le gobelet et fixait sur elle un regard trouble.

- Vous n'avez par l'air méchant vous ! Dit Ginette en arborant son premier sourire.

Le petit mec se dégela.

- Surtout pas avec une belle mère ! Dit-il en faisant sauter son automatique dans sa main d'un air négligent.

- Si vous ne m'aviez pas fait ce coup vache, vous seriez plutôt du genre qui me plaît. Bonsoir ! ajouta-t-elle en retournant paresseusement vers le mur avec l'intention visible de piquer un somme.

Confronté subitement avec une croupe dont les rondeurs féminines auraient coupé la respiration à un coureur de Marathon, Blay trouva que la température de la pièce avait monté de plusieurs

degrés. Mais comme les fenêtres étaient condamnées, il fallait trouver un autre système pour se rafraîchir les idées.

Il regarda sa montre, songea au type qui était de garde en bas. En deux enjambées silencieuses, il alla vers la porte et vérifia la fermeture. Il déposa son automatique sur la commode et revint vers le divan. Hésitant quelques secondes, il finit par coller avec décision sa main crochue sur le corps qui l'hypnotisait.

Ginette se retourna, somnolente.

- Alors, qu'est-ce qui te prend ?

Ce tutoiement exerça sur Blay l'effet d'un stimulant. Sans répondre, il se mit à caresser les longues jambes dont les bas pain brûlé accentuaient la ligne impeccable. Ses doigts se fauilèrent le long des jarretelles.

- Si c'est ça que tu voulais fallait le dire, fit Ginette en s'allongeant et en l'attirant vers elle.

Ce type en transpiration sentait mauvais. Lucide, quoique contractée, la jeune femme s'efforça de lui faciliter les choses. Agrippé à elle en une étreinte convulsive, Blay se mit à haleter.

Ginette gémit... Puis, quand l'homme manifesta les signes éperdus qui trahissent l'approche du bonheur, elle l'enlaça plus étroitement. Et quand le petit voyou sombra tout d'un coup dans un spasme, les ongles de Ginette s'enfoncèrent dans son cou et deux pouces durs comme des burins écrasèrent sa gorge juste sous la pomme d'Adam. En même temps, Ginette le mordait à la bouche et lui paralysait ainsi la tête.

Le cerveau en déroute, le cœur battant à une vitesse frénétique, le souffle bloqué, Blay tenta de se débattre, de se servir de ses mains. Il était immobilisé dans un étau de chair, incapable de faire un geste, rivé sur place par toutes les parties de son corps. Affolé, il se sentit faiblir et eut la même impression qu'il était enserré par les tentacules d'une pieuvre.

Cramponnée à lui de toutes ses forces, Ginette ne relâchait pas son étreinte: elle y mettait toute sa rage, tout son dégoût, toute sa haine.

L'autre eut un ou deux soubresauts et tenta en vain d'échapper à la strangulation. Mais, vaincu, il s'affaissa comme une chiffonnette. Pour

faire bonne mesure, Ginette enfonça encore plus durement ses pouces. Elle sentait qu'il partait, qu'il aller passer...

Quand elle fut certaine que ça y était, elle le rejeta d'un coup de rein, haletante, mouillée de sueur et tremblante comme une feuille. Elle regarda avec horreur. Il gisait, les yeux révulsés et la bouche en sang, les vêtements en désordre.

Elle se leva, alla vers la commode et trempa ses mains dans le broc. Le contact de l'eau la calma un petit peu. Derrière elle, elle entendit un choc sourd. Ses yeux s'agrandirent, sa bouche s'ouvrit... Elle tourna la tête et vit que Blay s'était effondré sur la carpe. Un immense soupir soulagea sa poitrine. Rejetant ses cheveux défaits en arrière, elle s'approcha du corps et le toucha du pied. Pas de doute, il était bien mort.

Mais où avait-il fourré la clef ?

Elle se pencha sur lui pour le fouiller.

Un pas rapide grimpait l'escalier et des coups vigoureux frappèrent la porte.

- Blay ! Qu'est-ce qui se passe ?

Un vertige s'empara de Ginette. Ses mains fébriles abandonnèrent le cadavre.

Les coups redoublaient.

- Blay ! non du Dieu, réponds moi !

La Française se glissa vers la commode et saisit l'automatique. Un formidable coup d'épaule fit sauter la porte de ses gonds et un homme trébucha dans la pièce. Un simple regard lui fit comprendre toute la situation. La prisonnière tenait un pistolet braqué sur lui.

- Lève les mains, dit-elle d'une voix blanche, hallucinée.

L'homme obtempéra. Il était grand, large comme un bahut normand. Avec la vitesse de l'éclair il se rua soudain sur Ginette. Celle-ci eut le temps de presser deux fois la détente avant que l'arme lui sautât de la main. Mais aucun coup n'était parti.

Le costaud ramassa le pistolet et vint vers elle.

- Abandonne, mignonne... Ces flingues-là, faut les connaître, c'est des spéciaux. Il a deux crans de sûreté. un pour le silencieux...

Les genoux de Ginette fléchirent, mais le type l'attrapa par la taille pour l'empêcher tomber.

- Tu l'as bien assaisonné, le copain... Une belle mort, si je comprends bien...

Précautionneux, il la ramena jusqu'au divan et repoussa du pied le corps de Blay. Il la fit s'asseoir, alla refermer la porte tant bien que mal et but goulûment à même le broc. Puis, grasseyante la bouche du revers du bras, il avança en dandinant vers la captive. Il examina comme une bête curieuse et finit par laisser tomber, d'une voix sourde :

- Au fond, je ne t'avais pas bien regardée... Tu n'est pas mal roulée. Il avait du goût, Blay.

Il renifla, se gratta le cuir chevelu.

- Moi, conclut-il, je ne déteste pas les risques. Je prends la suite. Et il la repoussa en arrière...

Pendant ce- temps-là, Klug était chez Ann Lexter et se servait du whisky. Le teint coloré, le cou très rouge, l'agent américain était dans un état certain de surexcitation.

Ann, assise sur son cosy, le regardait aller et venir dans la pièce, une cigarette dans une main et un verre dans l'autre.

- Tu vois, tordue, disait Willie avec sa politesse couturière; je t'avais bien dit que je me dégrouillerais seul. Et je te fiche mon billet que les tuyaux que je ramène sont d'un autre calibre que ceux que tu avais obtenus de Falls et que tu t'étais laissé voler.

- Mais c'est quand même moi qui t'ai donné l'idée, rappela-t-elle.

Klug avala de travers, il leva sur la fille des yeux humides, toussa et reprit son haleine.

- Toi, tu es plutôt culottée... Au lendemain de ton exploit, nous étions dans un beau pétrin et la mort de Falls n'était pas pour arranger les histoires. Et si l'idée ne m'était pas venue, à moi, que l'assassinat de Falls n'avait pas d'autre but que de glisser quelqu'un d'autre à sa place, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

- D'accord ! Mais si moi je n'avais pas émis l'idée que ce Delcroix ne pouvait écouler sa camelote que par le Centre culturel. je me demande pendant combien de temps tu aurais dansé autour de lui sans savoir par quel bout le prendre.

Klug haussa les épaules et marmonna :

- J'ai pris des risques dans cette histoire... fais un gros effort et tâche de me suivre: d'abord le Delcroix avait presque en permanence des gars de Scotland Yard à ses trousses. Je ne pas si c'était pour le protéger ou le tenir à l'œil, ça me mettait des bâtons dans les roues, car il n'agissait pas que je me fasse repérer non plus. Bon. Je ne pouvais pas kidnapper la fille à la bibliothèque chaque fois que Delcroix lui refilait des bouquins : c'est un truc que je pouvais risquer une fois, mais pas deux ; car si je loupais le coup, nous étions de nouveau dans le bain. Tertio, rien ne prouvait avec certitude que cette fille était dans la combine, ni, si elle l'était, qu'elle trimbalerait les négatifs sur elle. C'était là que tu m'as rendu service, sans le savoir. Ta stupidité m'a porté à croire que si cette fille était en cheville avec Delcroix. elle serait aussi gourde que toi. Tu saisis ? Or, le scénario s'est déroulé comme prévu, et j'avais donné des instructions précises à mes collaborateurs...

Ann ne répondit pas, et Klug continua, toujours aussi animé :

- Ils n'avaient qu'à attendre la réunion d'un faisceau de circonstances pour agir : si la première fois que Delcroix lui rendait visite après l'explosion, elle accomplissait à sa sortie de la bibliothèque la moindre chose qui sortait de l'ordinaire, il fallait risquer le paquet et lui sauter dessus. Or, au lieu de, prendre l'autobus, elle a préféré prendre un taxi et pour rentrer chez elle...

Klug haussa les épaules avec commisération et conclut :

- Les femmes sont presque toujours victime de leurs nerfs.

Ann vida son verre, puis s'informa :

- Et maintenant ?

- Maintenant ? Je vais d'abord cuisiner un peu cette petite, question de voir clair dans le tableau. De toute manière, je revendrai demain soir.

Son visage brutal se détendit légèrement.

- Il est même possible que je reste dormir, ajouta-t-il avec une expression équivoque.

Ann le regarda de travers.

- Te gêne surtout pas, dit-elle, sarcastique.

Klug changea de figure et le sang lui monta à la tête, il se pencha vers la fille et lui jeta d'un air mauvais :

- Tu ma dois bien ça, non ? A moins que tu ne préfères les cachots du F.B.I. ?

CHAPITRE IX

Quand Coplan se réveilla, le lendemain matin, il avait un peu plus mal au crâne que la veille et son premier geste fut de s'assurer si le sparadrap était bien en place.

Puis il se leva, s'habilla en sifflotant et se disposa à partir une demi-heure plus tôt que d'habitude. Hannah en fit la remarque :

- Tu pars delà ?

- Oui, dit-il, évasif. L'Austin est dans les pommes et il faut que j'aille par l'autobus...

Il ajouta en lui-même :

« Et toi tu commences à me casser les pieds... Je ne suis pas fait pour la vie conjugale ».

Il partit, après le baiser réglementaire. Par suite du décalage prévu au roulement, cette fois c'était un matin qu'il devait contacter Ries. Il entra au garage, mit le contact et l'Austin démarra comme une fleur. Cinq minutes plus tard, Coplan roulait vers le port.

Ries attendait devant un café-crème, caché derrière un journal.

Avant de prendre place à la table, Francis se rendit à la toilette et y resta quelques minutes.

Il en ressortit et vint serrer la main de l'agent soviétique. C'était le moins qu'il pouvait faire, car c'était la dernière fois qu'ils se voyaient.

- Alors ? demanda l'étrange personnage avec un soupçon d'anxiété.

- Réglé, dit Francis. Il y a des histoires qui valent une fortune. Si vous voulez que je vous en raconte une, commencez par me verser mes honoraires...

- Les gens sont souvent tendance à surestimer, dit Ries en mettant néanmoins la main à la poche pour en sortir une enveloppe qu'il glissa sous le journal étalé sur la table, et en conservant la main dessus.

- Ça compense ceux qui sous-estiment, émit Francis en tendant une main apparemment vide, paume en dessous, à son interlocuteur.

En échangeant la poignée de mains, Ries sentit un petit paquet adhérer à ses doigts. Francis saisit l'enveloppe qui gisait sous le journal, mit la main à la poche et sortit un paquet de cigarettes. Avant de s'en aller, il offrit une cigarette à Ries qui l'accepta.

Levant les yeux au-dessus d'une allumette enflammée, Ries prononça :

- Si l'histoire n'est pas bonne, je vous en raconterai une autre...
- Soyez tranquille, dit Francis. Vous serez très satisfait.

Il porta deux doigts au bord de son feutré gris clair et laissa Ries devant son café-crème.

Il était huit heures quarante.

Coplan retourna à son garage, y laissa la voiture, sortit et prit un taxi, jusqu'à proximité immédiate de l'usine.

Avant d'entrer à la *Gawler Steel*, il pénétra dans une cabine publique et forma un numéro qui figurait en première page du bottin. Mais avant d'ouvrir la bouche, il colla son mouchoir contre le micro. Le correspondant décrocha.

- Quartier Général de la Police écoute.
- Ouvrez vos grandes oreilles, dit Coplan d'une voix bizarre, aussi aiguë que celle d'un eunuque. Prenez note : ce matin, vers dix heures, allez rendre visite à un certain Mr Jefferson Ries, Trafalgar Street, N° 65. Coffrez-le et perquisitionnez : ce particulier détient, des secrets atomiques.

- Comment ? Comment ? rugit le flic à l'autre bout du fil. Qui êtes-vous ? Quelle est votre identité ?

- Si Vous ne suivez pas mon conseil, vous aurez des ennuis. Au revoir !

Crac ! Francis avait raccroché. Il marcha d'un pas décidé vers l'usine.

D'abord, il ferait renouveler son pansement, qui devait en avoir besoin. Et puis... la bonne vie ! Plus que quelques mois à tirer dans ce bled, sans le moindre souci. Les bons documents entre les mains de Ginette, en instance de départ ; les faux dans les mains de Ries et le type mis hors circuit maintenant qu'il avait rempli son office en confirmant à Moscou qu'il était bien en cheville avec le dénommé Delcroix. Du côté de Scotland Yard, plus de risques... Bref, la vie de château. Dans moins de cinq jours, le Vieux allait savoir exactement

pourquoi la bombe atomique anglaise avait émis un éclair et un nuage en Z.

Dans le courant de la matinée, au Q.G. de la Spécial Branch, l'inspecteur principal Roy Chaps écoutait avec attention l'affaire que lui relatait Banners, de la Sûreté. Il ne voyait pas où l'autre voulait en venir.

- Mais pourquoi me racontez-vous cette agression contre un chauffeur de taxi ? demanda-t-il enfin en fixant son interlocuteur d'un œil rond. Ça n'a rien à voir avec mon domaine, c'est strictement du vôtre...

- Écoutez, Chaps, je le sais aussi bien que vous, mais certains aspects de cette affaire m'incitent à penser qu'elle est en rapport avec autre chose. Récapitulons : un taxi d'Adélaïde file vers la banlieue. Bon. Arrivé dans la banlieue, il s'arrête, de travers, contre une bordure de trottoir. Le chauffeur a reçu un coup sur le front, puis une balle dans la tempe. Mais son portefeuille est intact, contrairement à ce qui arrive d'habitude. Total : son client l'aurait zigouillé pour le plaisir de revenir à pied ?

- Ça s'est déjà vu, dit Chaps. Crime de fou.

- D'accord ! Mais ce n'est pas tout. Le même soir, la bibliothécaire du Centre Culturel Franco Australien disparaît...

- Ah ?

- Oui. Elle a quitté le Centre à l'heure habituelle, mais n'est pas rentrée à son domicile. Ce matin, elle n'a pas reparu. Un coup de téléphone donné par un employé du Centre chez elle a révélé que, loin d'être souffrante, elle n'avait pas passé la nuit dans son lit. C'est pourquoi on nous a alertés.

- Bon, dit Chaps, mais quel rapport ?...

- Attendez, coupa Banners. Le taxi dont le chauffeur a été attaqué se trouvait, comme par hasard, à proximité immédiate du domicile de Ginette Michel. Comme il est peu probable que cette jeune femme trimbalait un revolver de 9 mm, qu'au lieu de payer elle aurait logé une balle dans le crâne du chauffeur, et qu'ensuite, celui-ci a stoppé sa bagnole dans une position qui suggère infailliblement

qu'il a été coincé contre le trottoir par une autre voiture, tout ça mis ensemble pourrait laisser supposer quelque chose.

- Un enlèvement ?

- Ça m'en a tout l'air. Et à partir du moment où se produit un enlèvement sur la personne d'une étrangère, j'ai tendance à penser que vos services ont intérêt à être tenus au courant.

- Hm ! grogna Chaps. Une Française, hein ? Vous n'avez pas l'impression que vous vous excitez un peu vite ? Pour une nuit passée hors de chez elle...

- D'accord ! S'il n'y avait pas te taxi...

- Permettez une seconde ? dit Chaps, en décrochant le téléphone.

L'inspecteur principal forma un numéro, attendit et demanda :

- Miss Hannah Wallis ?

- Inspecteur Roy Chaps à l'appareil. A quelle heure Paul Delcroix est-il rentré hier ?

- ...

- Vous a-t-il dit d'où il venait ?

- ...

- Ouais... A votre connaissance, cette demoiselle avait-elle une liaison ? Delcroix ne vous en a jamais rien dit ?

- ... Pas la peine de vous fâcher... Bon. Merci pour les tuyaux.

Chaps raccrocha et resta songeur. Sa pipe s'était éteinte et il tira vainement quelques petits coupe.

- Alors ? questionna Banners, impatient.

- Delcroix l'a vue hier, mais il était rentré chez lui bien avant l'heure de fermeture de la bibliothèque. Il avait des bouquins, et paraissait de bonne humeur. Mais notre indicatrice ignore si la Française avait une liaison.

- Peut-être Delcroix est-il mieux renseigné là-dessus ? Au Centre, personne n'a pu me donner autre chose que des informations vagues.

- Je vais m'en occuper, dit Chaps. En tout cas, tenez-moi au courant des indices réunis par vos hommes. On ne sait jamais...

A cet instant, la porte s'ouvrit et l'inspecteur Vane entra dans le bureau. Banners fit mine de s'en aller, mais Chaps le retint d'un geste de la main.

- Alors ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? demanda Chaps à Vane.

Ce dernier souleva son feutre pour se gratter le front d'un air perplexe.

- Une escouade s'est rendue à Trafalgar Street pour épingler ce Ries, mais il n'était pas là. J'ai laissé deux hommes devant l'immeuble.

- Il est rare qu'un coup de téléphone anonyme apporte vraiment quelque chose, dit Chaps.

- Aucun renseignement sur ce Ries dans nos dossiers, en tout cas dit Vane. J'ai vérifié, qu'est-ce que vous diriez d'une perquisition clandestine ?

- Pas encore. Attendons que le type entre chez lui ! Nous pourrons, toujours, l'emmener sous un prétexte quelconque. Nous déciderons après l'avoir interrogé. A propos, Vane, ce n'était pas vous qui étiez chargé de pister Delcroix, hier ?

- Non ! dit Vane. C'était Dufflings, pourquoi ?

- Vous avez lu le rapport de Dufflings ?

- Oui. Rien de spécial. Delcroix s'est tapé quelques verres avec des copains, puis il est allé au Centre Culturel et est rentré chez lui en droite ligne. C'est mon tour aujourd'hui. J'irai l'attendre ce soir.

- Pas la peine, je m'en charge. Allez au cinéma, dit Chaps.

- Du neuf de ce côté ? demanda Vane en élevant les sourcils.

- Non ! Mais Banners vient de me raconter un fait divers...

D'ailleurs, voilà de quoi il s'agit.

Et l'inspecteur principal répéta le récit que venait de lui faire le délégué de la Sûreté.

Quand, après une honnête journée de travail, Paul Delcroix sortit de la Gawler Steel Ltd, ce soir-là, il fut courtoisement abordé par l'inspecteur Roy Chaps.

- Vous avez deux minutes, monsieur Delcroix ?

Malgré le visage souriant et l'air patelin du flic, Coplan sentit tout de suite que quelque chose clochait.

- Mais certainement, inspecteur, ravi de vous rencontrer...

- Si nous allions prendre un verre, proposa Chaps.
- Avec plaisir. Vous avez une préférence ? Coplan songea un instant à l'emmener chez lui, puis il y renonça. Chaps n'avait pas besoin de voir le degré d'intimité qui l'unissait à Hannah.

A peine les deux hommes s'étaient-ils installés devant un scotch que Chaps ouvrit les hostilités.

- Vous connaissez bien la bibliothécaire du Centre Culturel Franco-Australien, Monsieur Delcroix ?

Coplan éprouva un léger creux au niveau de l'estomac. Pourtant ses cils ne frémirent pas et ce fut d'un ton à peine étonné qu'il demanda :

- Ginette Michel ? Oui, je la connais. Charmante fille... Elle va repartir en France, paraît-il.

- Oui, dit Chaps. Vous la fréquentez beaucoup ?

- Pas précisément. Je la vois quand je vais chercher des bouquins, sans plus. J'avoue, d'ailleurs, que j'aimerais la connaître mieux...

Chaps sourit.

- Avait-elle... Heu... un fiancé, monsieur Delcroix ?

Ce Chaps commençait tout doucement à porter sur les nerfs de Francis. Que tenait-il dans la manche ?

- Je l'ignore totalement, inspecteur. Je n'étais pas au courant de ses affaires de cœur...

- D'accord !... Bien sûr... Mais enfin je présume qu'en galant homme vous avez dû lui faire un brin de cour, hein ? Vous n'avez jamais eu la sensation que son attitude indiquait l'existence... disons d'un ami ?

- Non, dit Coplan d'un ton parfaitement sincère. Mais en quoi cela peut-il vous intéresser ?

- Elle n'est pas rentrée chez elle cette nuit. Le regard de Chaps était rivé sur celui de Coplan. Celui-ci sentit sa gorge devenir sèche, mais ses yeux gris n'exprimèrent rien d'autre qu'un étonnement poli.

- Vous l'avez vue hier soir, monsieur Delcroix ?

- Oui... J'ai effectivement fait un saut jusqu'à la bibliothèque, avant de rentrer chez moi.

- Elle ne vous a pas touché un mot de ses projets pour la soirée ?

- Non, pas le moindre. Pensez-vous qu'il lui soit arrivé quelque chose ?

- J'ai certaines raisons de le craindre. J'espérais que vous auriez pu m'aider.

- Elle a fait une fugue ?

Chaps bourra sa pipe, prenant son temps, puis il laissa tomber :

- Ou elle a été enlevée.

Les pensées de Coplan chavirèrent. Deux secondes. Son pouls s'était légèrement accéléré : il était passé de 68 à 72. L'œil de Chaps était braqué sur les traits de Francis. Celui-ci réprima l'envie d'allumer une cigarette. Pas maintenant. Son expression trahissait une simple surprise, mais un travail fantastique occupait ses méninges.

« Minute, se dit-il. Ce flic le fait peut-être au bluff. Il essaie peut-être de me coller une émotion. Où veut-il en venir?... »

- Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? s'enquit-il d'une voix très naturelle où ne perçait qu'un intérêt très relatif.

- Le fait que personne n'a plus eu de ses nouvelles depuis vingt-quatre heures, qu'on a retrouvé un taxi vide près de chez elle et que le chauffeur avait une balle dans la tête.

Chaps avait plutôt l'air de soliloquer que de répondre à Francis. Il alluma sa bouffarde avec application, puis reprit :

- Vous comprenez, monsieur Delcroix, la mort de Marcus Falls nous a rendu prudents. Aussitôt qu'il se passe quelque chose d'anormal dans les relations d'un ingénieur de la Gawler Steel, nous dressons les oreilles. En l'occurrence, nous les dressons davantage encore parce que cet enlèvement touche une relation du remplaçant de Marcus Falls. Vous me suivez ? C'est votre sécurité qui est en cause.

- Certainement, inspecteur, dit Francis avec un empressement qui n'était pas feint.

Une idée fulgurante venait de lui traverser l'esprit. Il ajouta :

- Mais je ne sais absolument rien sur cette jeune femme. J'ai échangé avec elle des propos assez amicaux, chaque fois que je lui rendais visite à la bibliothèque, mais nos relations se sont toujours limitées à cela. Je profite d'ailleurs de l'occasion pour vous avouer

que la mort non élucidée de mon prédécesseur m'a toujours un peu inquiété... Mettez-vous à ma place !

- Parfaitement, dit Chaps d'un ton encourageant. Il n'est jamais agréable de sentir planer une menace confuse sur sa tête.

- Êtes-vous sûr que je suis bien gardé, que je ne cours aucun risque ?

- Vous êtes pratiquement l'objet d'une surveillance constante, monsieur Delcroix. Mais il faut nous aider...

- Je veux bien, moi... Mais comment ? Ce Falls avait-il été en relation avec Ginette Michel ?

Chaps secoua négativement la tête. Francis, apparemment excité, poursuivit :

- J'espère que vous n'avez jamais découvert qu'une personne s'intéressant à Falls s'intéresse aussi à moi ? Qui fréquentait-il, ce singulier personnage ?

L'inspecteur principal réfléchit quelques secondes avant de répondre, puis il prit son parti.

- Autant vous mettre en garde, monsieur Delcroix, on ne sait jamais... Si une femme blonde, avec un léger accent américain, essayait de vous contacter d'une façon ou d'une autre, signalez-moi la chose sans tarder.

- Comment s'appelle cette femme ?

- Son nom est Ann Lexter, mais ça m'étonnerait qu'elle se fasse connaître à vous sous celui-là.

Francis fit semblant de fouiller sa mémoire, comme pour se demander s'il n'avait jamais été en présence d'une femme présentant ces caractéristiques. Quoique son pouls battît à coups précipités, il parvint à demander d'un ton négligent :

- Où habite-t-elle ?

- Melbourne Road, 632.

- Ça ne me dit rien, dit Francis, apparemment soulagé.

- Ce serait regrettable, s'il était arrivé quelque chose à Ginette Michel. J'ai beaucoup de sympathie pour elle...

Chaps le regarda sur le côté, mais ne dit mot.

Il appela ensuite le garçon pour payer. Coplan murmura :

- Je vous reconduirais volontiers en ville, inspecteur, mais ma voiture est en panne.

Chaps faillit dire : « Je le sais », mais il se retint à temps.

- Non, merci, dit-il, j'ai encore à faire dans les parages. Au revoir, monsieur Delcroix...

- Au revoir, inspecteur.

Coplan rentra chez lui dare-dare, la tête en feu. Décidément, la vie de château commençait bien... Ginette kidnappée, les micro-films en balade, Scotland Yard à ses trousses pour le « protéger »... Et cette gourde d'Hannah qui l'espionnait jusque dans son propre plumard. Évidemment, c'était elle qui avait raconté à Chaps qu'il avait vu Ginette la veille... Et cette gourde qui s'imaginait benoîtement qu'elle le surveillait sans qu'il s'en doute depuis son arrivée... Ça n'avait pas duré trois jours, qu'il s'en était aperçu ! Le jour où une femme pensera à enfiler des gants pour examiner la serrure des valises de son amant n'est pas prêt de sonner... Le plus comique, c'est que ça avait contraint Francis de planquer son G.P. dans le sommier de la chambre d'Hannah.

Francis devait d'ailleurs aller reprendre son arme. Les choses se mettaient plutôt à chauffer. L'inspecteur Chaps lui avait rendu un satané service. Deux services par le fait. Primo, en lui signalant que Ginette était en difficulté. Secundo, en laissant au moins un indice : l'adresse d'une fille qui avait été en cheville avec le dénommé Marcus Falls. Car ça ne faisait pas un pli, les deux affaires étaient liées : Falls n'avait pas été descendu par les Russes, Ries en était certain et avait expliqué pourquoi. Ce n'était pas non plus lui, Francis, qui avait allongé le bonhomme. Ni Scotland Yard, qui l'aurait plutôt coffré. Alors, qu'est-ce qui restait ? Les Américains.

Cette Ann Dexter devait avoir des choses à raconter. Et si elle n'était pas d'accord, Francis s'arrangerait bien pour la faire changer d'avis. Un boulot en deux temps : remettre la main sur les micro-films et récupérer Ginette. Mais d'abord les micro-films... Il n'était plus question de recommencer tout le travail, ce n'était plus possible, les éléments étaient dispersés.

« Nom de Dieu ! se dit Francis avec une rage subite. Je m'étais promis que le Vieux aurait la marchandise dans cinq jours. ET IL L'AURA ! »

CHAPITRE X

Quand Delcroix rentra à Kooringa Road, Hannah ne mit pas longtemps à s'apercevoir qu'il était de mauvaise humeur. Rien qu'à la façon dont il claqua la porte et dont il lança son feutre dans un fauteuil.

Elle leva sur lui des yeux de biche avec l'espoir de le ramener à de meilleurs sentiments.

« Petite garce ! songeait-il à part lui, je t'ai supportée parce que tu me fournissais l'occasion de saper Scotland Yard d'une manière inédite, mais aujourd'hui tes fonctions vont te valoir des désagréments. »

- Et ta voiture ? demanda innocemment Hannah.

- Réparée, dit Francis. Mais tu me tapes sur le système à vouloir toujours connaître le moindre détail des choses qui me regardent.

- Parce que je t'aime, Paul !...

Tu parles. La rosse !...

- Eh bien, apprend à m'aimer autrement et respecte mon système nerveux. Tu es exaspérante, à la fin... C'est comme hier soir, tu as encore jugé bon de m'attaquer sur le chapitre de Ginette Michel. Mais, dans le fond, de quoi tu te mêles ? En quoi ça te regarde ?

Francis abordait un domaine sur lequel les femmes se montrent généralement chatouilleuses, même et surtout quand elles n'en ont pas le droit. Et il le savait.

Hannah se releva brusquement comme si un serpent l'avait mordue.

- Si tu as envie de flirter avec elle, dis-le franchement, au moins, déclara la jeune journaliste avec un visage renfrogné.

- Ce n'est pas toi qui me l'interdiras ! répliqua-t-il, agressif. D'abord tu m'as assez collé au train et je considère qu'il ne serait pas mauvais que tu réoccupes tes appartements, compris ?

L'œil mauvais, Hannah vint vers lui de sa démarche souple et ondulante. Pour la première fois, Francis s'avisa qu'elle avait quelque chose de canaille dans son allure, et ceci fit taire ses derniers scrupules. Au point où il en était, il n'avait plus à tergiverser sur le choix des moyens.

- Je ne te conseille pas de m'y contraindre, tu m'entends, dit Hannah d'une voix sifflante. Je resterai ici autant qu'il me plaira, tu saisis ?

- Non, dit Francis.

Et, d'un crochet fulgurant, il envoya sa maîtresse au tapis. Elle s'écroula sans avoir eu le temps de pousser un soupir. Francis alla ouvrir la porte, traversa le palier et ouvrit aussi celle de l'appartement d'Hannah. Ceci fait; il revint sur ses pas, prit dans ses bras le corps flexible de la belle endormie et la transporta dans l'appartement voisin. Il l'étendit sur le lit et ramena les couvertures sur elle, puis il lui jeta un coup d'œil expert.

« Elle en a pour un bon quart d'heure, estima-t-il. Quand elle se réveillera elle se mettra à chialer, elle ne s'apercevra de mon départ que dans une bonne demi-heure et elle croira que je suis fâché... »

Il fouilla à tâtons sous le sommier et extirpa son G.P., emballé dans un chiffon. Il l'essuya soigneusement, vérifia le chargeur, enleva le cran de sûreté, puis empocha le pistolet.

Refermant en silence la porte de la chambre, il retourna dans son appartement et, de sa trousse de voyage, retira le stick à raser. Il ne s'en servait jamais, d'abord parce qu'il préférait la crème et ensuite parce que dans le stick, qui était creux, se trouvait un petit assortiment d'ustensiles devant lesquels aucune porte n'avait jamais résisté plus de trois minutes.

Pour parfaire le scénario, Francis prit une feuille de papier et griffonna quelques mots :

« Je dîne dehors. Et si Ginette est libre, je sors avec elle ».

Il déposa son message bien en évidence, sur la petite table du living.

« Ils auront placé un type en faction pour ma sécurité devant l'immeuble, se dit Francis, et ils savent que d'ordinaire, une fois rentré chez moi, je ne sors plus. Comme Hannah veille ensuite sur ma santé, ils sont rassurés. Je n'ai donc qu'à sortir d'un autre côté. »

Ce raisonnement impeccable ne se heurtait qu'à une petite difficulté, c'est que le building n'avait pas été prévu par l'architecte pour faciliter les sorties clandestines. L'étroite courette cimentée qui se trouvait à l'arrière du bâtiment ne communiquait avec la rue que par une porte métallique dont le concierge avait la clef.

Quant à l'échelle de secours, elle courait le long du pignon latéral et aboutissait à quelques pas de l'avenue. Là où un type veillait, probablement...

Heureusement, l'obscurité tombait. Francis se décida : les solutions n'étaient pas tellement nombreuses, il y en avait tout juste une.

Ouvrant la fenêtre de sa petite cuisine, Coplan respira l'air frais du soir. Aux alentours, les gens avaient tiré les rideaux et la lumière filtrait par les interstices.

Francis se hissa avec agilité sur l'appui de fenêtre et, de là, au risque de se rompre cent fois le cou, il s'agrippa au gros tuyau du vide-poubelle et colla son corps au conduit. Malheureusement cette espèce de cheminée n'offrait pas beaucoup de prise : c'était lisse comme du marbre et presque trop large pour se cramponner solidement.

Les mâchoires serrées, le front se couvrant de sueur, Coplan resta un moment sans bouger, le regard plongeant dans le vide. Une bonne quinzaine de mètres...

« Si j'amorce mal ma descente, se dit Francis, je file jusqu'en bas et je me ratatine sur le toit de béton du garage. Allons-y mollo. »

Il desserra imperceptiblement l'étreinte de ses jambes et la renoua quelques centimètres au-dessous. Puis il glissa les mains et les coudes. Il descendit lentement, par trente centimètres à la fois, mais, à mi-chemin, il sentit une crampe naître dans son bras gauche. La sueur lui mouilla les omoplates. S'il lâchait maintenant, il allait irrésistiblement se casser la figure sept mètres plus bas. Et ce n'était certes pas le moment. Il pensa au Vieux et contracta ses muscles.

Prenant ses risques, il accéléra volontairement la descente. Ce tuyau était interminable, il semblait devenir de plus en plus gros... Brusquement, et malgré l'effort désespéré qu'il fit pour se maintenir, Francis relâcha sa prise et se sentit filer comme une flèche.

Collant ses mains sur le conduit, ses genoux et ses semelles raclant la surface de pierre, il dégringola les trois derniers mètres, atterrit sur le toit plat et s'abattit en arrière. Il eut un réflexe de parachutiste, arrondit le dos et rentra la tête sur la poitrine. Roulant deux ou trois fois sur lui-même, il s'arrêta enfin, haletant. Son

chapeau gisait à deux pas de lui, ses paumes brûlaient et la crosse de son G.P. lui avait sûrement infligé un beau bleu à la fesse, mais à part ça, tout allait bien.

Francis respira plusieurs fois, méthodiquement, pour se décontracter. Ensuite il se releva prudemment, l'œil aux aguets pour voir si ses exploits acrobatiques n'avaient pas eu de spectateur imprévu. Tout était calme. On entendait les voitures passer dans l'avenue et le léger brouhaha qui émane toujours d'une ville.

Coplan marcha jusqu'au bord du toit, celui qui donnait sur la petite rue de derrière. Personne en vue, ni à droite ni à gauche. Il s'accrocha à la gouttière, se laissa descendre en douceur le long de la façade et sauta légèrement en arrière. Cette fois, le contact fut moins rude. Fléchissant sur les jarrets, il se retrouva debout sur le trottoir.

Avant de se mettre en route, il épia la ruelle. Le type devait être dans l'avenue...

D'un pas silencieux et rapide, Coplan gagna le coin de la rue mais, au lieu de tourner vers Kooringa Road, il bifurqua dans l'autre sens, vers Ceylon Road. Il héla un taxi et grimpa dedans en indiquant au chauffeur :

- Melbourne Road. N° 600 !

Mieux valait ne pas descendre exactement en face du cottage. Francis alluma une cigarette avec soulagement, et se mit à songer à son plan de bataille. La même question lui revint une fois de plus à l'esprit : pourquoi avait-on lessivé Marcus Falls ? Ou bien ce type avait fait quelque chose qu'il n'aurait pas dû faire, ou bien il n'avait pas fait quelque chose qu'il aurait dû faire ; les deux étaient possibles. Dans la première hypothèse, il avait pu être nettoyé par n'importe qui, mais dans la seconde les Américains lui auraient fermé la bouche de cette façon si le type, après un moment de faiblesse, avait refusé de travailler pour eux. Les deux explications étaient valables, mais qu'on retourne le problème de n'importe quelle façon, c'était toujours du côté des Américains qu'on retombait...

Il n'y avait qu'à foncer dans cette direction. D'autant plus qu'à vue de nez on n'en voyait pas très bien une autre... Si quelqu'un, qui avait été antérieurement en cheville avec Marcus Falls, soupçonnait son successeur d'être en cheville avec un autre, il pouvait aussi

arriver à la conclusion que cet autre devait être Ginette Michel. Ce qui expliquait l'enlèvement.

Le taxi s'arrêta à l'endroit indiqué. Francis n'avait pas oublié de s'épousseter un peu et il était frais comme une rose quand il paya le chauffeur. La voiture repartit en sens inverse.

Il faisait plus noir là que dans Adélaïde... Les cottages n'étaient pas alignés le long du trottoir mais un peu en retrait. Chacun était entouré d'un jardin avec quelques arbres.

« Excellente disposition », estima Francis.

Il s'approcha d'une allure très naturelle du numéro 632. Une voiture stationnait devant, feux allumés. Une visite ?

Coplan s'engagea dans la petite allée de ciment qui conduisait à la porte d'entrée. Il jugea plus prudent de faire passer son G.P. de sa poche-revolver à sa poche intérieure.

Au lieu de sonner et de s'introduire sous un prétexte quelconque, il fit le four du cottage. De la lumière brillait au rez-de-chaussée, mais de lourds rideaux voilaient les fenêtres. Évitant de faire crisser le gravier, Francis essaya quand même de plonger un regard dans la grande pièce donnant sur l'arrière. Une mince ouverture, à la jonction de deux rideaux, lui en donna l'occasion.

Il aperçut tout juste deux pieds chaussés finement, posés sur le tapis devant un gros fauteuil. Deux autres pieds, d'homme ceux-là, allaient et venaient dans la pièce.

Ils étaient donc deux là-dedans. Au moins deux. Ceci doublait les risques, mais doublait aussi les chances, en principe. Car le gars qui se baladait à l'intérieur en savait peut-être aussi des choses ?

Des pas de femme se faisaient entendre, du trottoir de l'avenue. Francis- resta dans l'ombre jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés, puis il contourna le cottage. L'idée qu'il allait plus ou moins jouer son va-tout l'effleura : et s'il se fourrait le doigt dans l'œil jusqu'au coude ?

Il avisa une fenêtre à guillotine, entrouverte. Il souleva davantage la partie coulissante, tendit l'oreille... Seul le bruit de la conversation qui se déroulait dans le living venait jusqu'à lui. Il s'introduisit dans la pièce, une petite cuisine encombrée. Saisissant son G.P. dans la main droite, il alla vers la porte, les sens aux aguets.

- ...Il n'y a plus rien à en retirer, elle est têtue comme une mule, disait une voix d'homme, éraillée et vulgaire. Mais comme elle est dans un bel état...

- Je vois ça d'ici, interrompit une voix de femme. Tes collaborateurs n'ont pas dû s'emmerder...

- Ça n'a rien à voir...

Le cœur de Coplan accéléra un peu son rythme. C'était toujours pareil quand il passait à l'action et que ça allait faire du dégât. Francis ouvrit brutalement la porte et entra dans le living.

Prompt comme l'éclair, Klug leva la main vers son aisselle, mais la voix de Coplan s'immobilisa :

- Bouge pas, petit frère, j'ai l'index nerveux... Demi-tour, face au mur. Et toi aussi, la blonde !...

Ann contemplait le nouveau venu, les yeux ronds et la bouche ouverte. Ce particulier avait quasiment la même taille et la même carrure que le type qui lui avait subtilisé les documents de Falls. Pourtant, la voix n'était pas la même.

- Plus vite, beauté ! commanda Francis d'un ton sec.

Ann obéit promptement, mais Klug, soufflant de colère, plongea avec une rapidité foudroyante vers les jambes de son adversaire dans l'espoir de le plaquer au sol. On ne joue pas aussi vite du revolver qu'on le prétend, et c'est bien là-dessus que comptait l'Américain.

Au vrai, cette attaque brusquée prit plutôt Coplan au dépourvu, mais il réagit avec une vélocité qui en disait long sur l'état de ses réflexes. Dès que Klug eut effectué sa détente, Francis recula d'un pas et envoya la pointe de son soulier à la rencontre de la figure du trop zélé joueur de rugby. Et quoi qu'il n'eût pas l'intention de trop l'abîmer, sa chaussure s'écrasa sur la figure de Klug avec une force accrue par l'élan même de l'agent du F.B.I. Celui-ci étreignit le vide et tomba de tout son poids, à plat sur le plancher, en gigotant comme un marsouin qu'on tire de l'eau.

Voyant que l'inconnu se baissait pour asséner un coup de crosse final sur la tête de Willie, Ann en profita pour passer à l'attaque. Elle attrapa un vase à portée de la main et le lança avec furie vers la nuque de Francis. Celui-ci vit arriver le projectile et s'écarta un dixième de seconde avant qu'il n'arrivât à destination.

Deux durs, pas l'ombre d'un doute ! Et du métier, ça se sentait tout de suite. Il y avait du bon... Pas la peine d'y aller par quatre chemins : pour interroger ce couple de mignons, il aurait fallu les lier d'abord sur une chaise électrique avec des câbles aussi gros que ceux du pont de Brooklyn.

Klug se secouait comme un chien enragé, malgré la bûche qu'il avait ramassée sur la calebasse. Il tenta de nouveau de sortir son flingue, mais Francis lui bloqua le poignet d'un coup de talon qui fit hurler l'autre comme si on lui arrachait quelque chose d'essentiel. C'était néanmoins insuffisant et, avant de s'occuper de la femme, Coplan ajouta un second coup de crosse, plus sec et plus dur, sur la tempe du bagarreur impénitent.

Il attrapa sur lui un paquet de chair parfumée lancé comme par une catapulte et trébucha sous le choc. La femme lui plantait ses ongles dans la figure et cherchait à lui crever les yeux. Francis la cueillit d'un crochet du gauche au foie et la belle tigresse ouvrit des yeux exorbités, cherchant éperdument sa respiration.

Pour parfaire le travail, il ajouta un uppercut qui lui fit claquer la mâchoire. Cette fois, la mignonne s'allongea au tapis.

Malgré le sang qui lui coulait le long de la joue, l'Américain voulut encore se remettre à quatre pattes. Il était plus coriace qu'un buffle, celui-là, et plus dangereux. Pour l'endormir définitivement, Francis lui balança à toute volée son pied. L'autre sembla avoir compris : il s'affala avec grâce sur le côté, un filet rouge dégoulinant sur son menton.

Francis le soulagea de son revolver, à toutes fins utiles. Plus question d'interroger ces deux spécimens, ils étaient ratatinés pour un petit temps...

D'abord les micro-films. L'Américain n'avait certes pas été assez idiot pour les amener dans la maison d'une fille déjà vaguement compromise par la mort de Falls. Peu probable qu'il les ait sur lui, même s'il était bien le responsable de l'enlèvement de Ginette Michel. Mais la fouille apporterait peut-être le bout du fil qui déviderait l'écheveau.

Francis vida les poches du bonhomme, méthodiquement, l'une après l'autre, et en transvasa le contenu dans les siennes, y compris une ficelle et un mégot. L'examen du portefeuille le renseigna sur

l'identité du personnage : Klug William. Transports Maritimes ». Passeport américain, bien entendu. Carte de résidence australienne. Adresse : Cromwell Street 986. Pas de micro-films, évidemment. C'eût été trop beau. En tous les cas, si ce type les possédait, ce n'était que depuis vingt-quatre heures et il ne pouvait pas les avoir planqués bien loin...

Les doublures des vêtements ne contenaient rien, le cuir du chapeau non plus. La seule chose à faire était d'effectuer d'urgence une perquisition au domicile de ce type ; Coplan avait tout ce qu'il fallait pour ça : les clefs de la voiture, les clefs de l'appartement, l'adresse... Pas une minute à perdre.

Avant de s'en aller, Coplan arracha les fils du téléphone, puis il repartit par la fenêtre de la cuisine.

Il fit le tour du cottage, à pas comptés. Rien d'anormal dans le secteur... Cette bagnole tombait bien, au fond...

En roulant vers l'appartement de Klug, Francis pria le ciel de ne pas s'être trompé dans ses déductions. Une bonne blague, si jamais il avait flanqué une raclée à deux paisibles citoyens !... Non. Il aurait pu douter si les autres s'étaient contentés de jeter les hauts cris et de le faire à l'indignation, mais cette résistance automatique, concertée, acharnée, ça sentait son agent secret d'une dizaine de lieues.

Vingt minutes plus tard, Coplan se trouva devant le building où Klug habitait. D'instinct, il évita l'ascenseur et préféra s'appuyer les sept étages par l'escalier recouvert de caoutchouc mousse, en lisant les plaques au passage. Manque de pot, Klug logeait au septième. Pas moyen d'aller plus haut. Appartement 3. Francis examina le trousseau de clés et essaya deux Yale. Zéro. Il avait envie de recourir à ses instruments personnels, mais fa chance lui sourit. La troisième clé fit jouer la serrure.

Il entra, l'automatique de Klug dans la main gauche. S'il y avait un pépin, autant tirer avec ce flingue-là... De la main droite, il chercha un interrupteur et le trouva. Avant de l'actionner, il referma la porte derrière lui.

Personne. Francis entama alors ses investigations à fond de train : tiroirs, placards, dessus de meubles, dessous de tables, tapis, penderie, WC, tout fut passé au peigne fin et à la loupe. Pour peau

de balle. Coplan commençait vraiment à s'énervé. Il vida les moindres boîtes, découvrit un appareil photographique et l'ouvrit en se fichant de voiler le film qui s'y trouvait, visita l'intérieur du poste de radio, explora les lustres, décrocha les tableaux. Et soudain, à l'instant où il se disposait à défoncer un emballage de carton qui était supposé contenir un kilo de sucre scié, cette denrée alimentaire lui donna une idée. Rien ne ressemble plus à un coffre-fort qu'un frigo. Coplan avisa ce banal ustensile et l'ouvrit : à part du rosbif froid, un plat de mayonnaise et une bouteille d'apéritif on n'y voyait rien de particulier. Seulement, restait le bac à glace, dans le freezer. De l'index Francis fit pivoter la petite porte intérieure en aluminium qui masque ce compartiment. Il n'y avait pas de bac à glace... Et comme cette ouverture béante était suffisamment obscure pour qu'il fût impossible de regarder dans le fond, Francis y introduisit la main. Le bout de son majeur toucha une petite enveloppe, sèche et froide. Ses doigts s'en emparèrent avec un frisson qui n'était pas dû à la température intérieure du frigo.

C'est à peine s'il osa jeter un coup d'œil sur l'enveloppe, tant il craignait d'être déçu. Il y jeta un coup d'œil. Victoire ! Les micro-films étaient dedans ! Les vrais, les authentiques !

Sa tension nerveuse s'affaissa subitement. Le boulot était terminé, il ne restait plus qu'à filer...

Il se détourna pour rejoindre le hall et la porte d'entrée. Un léger craquement, imperceptible pour des sens moins aiguisés que les siens, le prévint qu'il y avait quelqu'un derrière cette porte !

Le temps de la bagarre était passé. Une seule chose comptait désormais : acheminer les films. Et sauver Ginette, accessoirement...

Sans hésiter, Coplan fila vers la porte-fenêtre de la chambre à coucher, se délesta du pistolet de Klug et de ses autres objets, lança le tout sur le lit et s'engagea sur la petite plateforme de l'échelle de secours. Refermant la porte-fenêtre derrière lui, il dévala en trombe les degrés de l'échelle métallique.

CHAPITRE XI

Il était minuit et demi. Coplan se retrouva dans la rue et se dépêcha vers un stationnement de taxis. Il indiqua l'adresse d'un restaurant car il éprouvait un besoin intense de se ravitailler. Ses performances athlétiques et les émotions qui les avaient accompagnées avaient fait naître en lui une fringale sensationnelle.

Toutefois, le calme soudain d'une promenade en voiture l'incita à dresser un petit bilan. Ce Klug était un gars qui récupérait vite, et qui comprenait rapidement. S'il était arrivé cinq minutes plus tôt, la bagarre était inévitable et l'un d'eux serait resté sur le carreau. Sans doute que, délesté de son automatique, Klug avait voulu être prudent. Au lieu de pénétrer en trombe dans son appartement, il était resté quelques secondes sur le palier pour définir sa stratégie. Quelques secondes de trop...

Restait Ginette. Où cette pauvre fille pouvait-elle être séquestrée ? En un sens, elle ne courait pas un danger réel, car Klug avait tiré d'elle tout ce qu'il espérait et les agents secrets n'assassinent pas pour le plaisir. Ce qui n'empêche qu'il fallait la retrouver, dès que les micro-films seraient en lieu sûr. A ce propos, Francis échafauda diverses possibilités, mais il finit pas se rallier à la plus simple, celle qui, en définitive, offrait à la fois le plus de confort et le plus de garanties.

En descendant du taxi, il s'engouffra dans le restaurant et se commanda une entrecôte épaisse de trois doigts, avec une bouteille de bordeaux. En attendant qu'on le serve, il demanda de quoi écrire.

Il prit une enveloppe sans firme et inscrivit comme adresse :

Monsieur Paul Delcroix, a. b. s. Consulat de France, Adélaïde.

Dans le coin supérieur gauche, il porta la mention : « Aviser le destinataire, ne pas faire suivre ». Au dos, comme expéditeur, il indiqua : Mr. Tartempion, Instruments de Physique, Kensington Road, Adélaïde. Sur la feuille de papier à lettres il griffonna quelques lignes où l'expéditeur supposé vantait les mérites de la micro-photographie et annonçait un échantillon joint.

Francis rappela le garçon et lui demanda où se trouvait la boîte postale la plus proche. Elle était à deux pas. Comme l'entrecôte n'était pas encore à point, Francis en profita pour aller jeter sa lettre à la boîte.

Oui ! En cas d'ennuis ultérieurs, la marchandise était désormais en lieu sûr, à l'abri des investigations d'Hannah, d'une éventuelle perquisition ou d'une fouille.

L'âme en paix et l'esprit serein, Coplan s'attaqua à belles dents à son morceau de viande. Il y a des moments où la vie est belle, même quand le « bordeaux » n'est qu'une piquette sans nom, tout juste bonne à pétrifier des buveurs de coca-cola.

Après le repas, Francis s'acquitta d'une autre tâche. Il reprit l'écritoire et adressa un texte d'annonce à l'Australian Times : J. Musicien nat danoise cherche eng. dans orch. tournée Europe. Exc. réf. Sven Kersen. Postbox 798. Adélaïde. »

Il joignit un billet d'une livre à ce message, puis il savoura son café en fumant une délicieuse cigarette.

Dans la matinée du lendemain, l'inspecteur Roy Chaps se dissimulait derrière un écran de brouillard artificiel dans son bureau et Vane avait toutes les peines du monde à distinguer ses traits. Le second participait d'ailleurs activement à l'entretien du nuage à l'aide d'un cigare d'une longueur étonnante.

- Je considère que ça commence à sentir le roussi, émit Chaps en faisant allusion à tout autre chose qu'au cigare de son subordonné. Ce Ries a disparu comme par enchantement et ça ne m'emballa pas. Il ne pouvait quand même pas se douter qu'un coup de téléphone anonyme le désignait à l'attention de la police...

- Pourquoi pas ? dit Vane. Ni vous ni moi ne savons ce qui se cache derrière cette affaire. Et si ce type est prudent de nature, il a peut-être remarqué des promeneurs insolites dans les parages de son domicile.

- Ça m'étonnerait, grogna Chaps en fumant comme une locomotive. Ou bien c'est que vos types ont vraiment l'air de ce qu'ils sont...

Vane souleva son feutre pour se gratter. Sa main gauche déposa le cigare dans un cendrier bourré.

- Et la petite Française ? demanda-t-il. Vous avez vu Delcroix hier soir ?

Chaps réfléchit avant de répondre.

- Il n'a pas l'air de la connaître particulièrement. Vous voyez ce que je veux dire ? Cette histoire de Falls le tracasse, entre nous soit dit. Mais il a été incapable d'apporter le moindre indice. Il avait vu Ginette Michel la veille, mais il l'a quittée sans qu'elle lui ait dit quoi que ce soit sur la façon dont elle comptait terminer sa soirée.

- Et après votre entretien, vous l'avez filé ?

- Mm. Il est rentré directement chez lui. Je suis resté dans les environs pendant une demi-heure, puis j'ai téléphoné pour la relève. Il n'a plus bougé hier soir. Hannah Wallis n'a rien signalé d'anormal.

Le téléphone tinta. L'inspecteur principal rapprocha son fauteuil du bureau et décrocha :

- Roy Chape... Salut, Banners. Quoi de neuf ?

- Vous dites ?

D'un geste sec, Chaps avait détaché sa pipe de sa bouche et la déposait à côté de lui. Sa main droite errait fiévreusement sur le bureau, en quête d'un crayon.

- Attendez... le prends note.

Vane surveilla d'un œil intéressé le griffonnage haché de son chef. Pour une fois, Chaps avait l'air excité.

- Merci, Banners. Qu'on laisse tout en place, nous arrivons...

Chaps raccrocha et se tourna vers Vane pour donner libre cours à son ahurissement.

- Elle est bien bonne... Vous savez ce que me téléphone Banners ?

- Non, dit Vane.

- On a retrouvé Ries. Mort.

- Nom de Dieu... laissa tomber Vane. Où est-il ?

- Encore sur le lieu du crime. De nouveau un chantier de construction. Ça ne vous dit rien ?

- Oui, dit Vane. Falls...

- Exactement. Je vous fiche mon billet que ces deux affaires sont liées... Allons-y !

Les deux inspecteurs quittèrent le bureau avec une précipitation qui contrastait singulièrement avec leur calme antérieur... Une Bentley attendait dans la cour. Ils s'y engouffrèrent et le chauffeur démarra en actionnant la sirène.

- Trafalgar Street, en quatrième ! commande Chaps.
- Tiens ! s'étonna Vane. Près de chez lui ?
- A cent mètres à peine...

Quand la Bentley arriva sur place, des constables durent lui frayer passage car la foule s'était rassemblée autour des palissades. Les deux détectives bondirent hors de la voiture. Un sergent les attrapa au vol et les conduisit vers le corps.

Un long cadavre au visage émacié gisait entre deux piles de sacs de ciment. La balle était entrée dans la nuque et était ressortie par le cou, laissant une vilaine blessure rouge foncée.

- Vous avez retrouvé le projectile ? demanda Chaps au sergent tout en se baissant pour fouiller les vêtements.

Le policier exhiba une balle, dont Vane s'empara pour l'examiner.

- Hm, fit-il, c'est bien ça : 7,65. Beaucoup de chance qu'elle sorte du même pistolet que celle qui a liquidé Marcus Falls... Le labo nous renseignera.

Chaps cherchait avec fébrilité.

- On lui a tout laissé, n'est-ce pas ? s'enquit-il d'un air rogue.

- Oui, confirma le sergent. L'ouvrier qui a découvert le corps a prévenu un constable, celui-ci a prélevé le portefeuille pour voir l'identité de la victime et, dès qu'il a vu qu'il s'agissait d'un homme recherché par la police, il a remis le portefeuille en place et n'a plus quitté le corps. Il a appelé un collègue au sifflet pour nous faire prévenir...

L'inspecteur principal explorait toutes les poches, examinait le moindre papier. Finalement, il se releva :

- S'il portait des documents, dit-il, il ne les a plus à l'heure actuelle. À moins qu'il ne les ait bouffés. Vane, accompagnez le corps en ambulance et faites pratiquer une autopsie immédiate. Je vais effectuer une perquisition chez ce particulier. On ne sait jamais...

Les agents dispersèrent les curieux qui obstruaient l'entrée du chantier et qui regardaient avidement, de loin, les démarches des représentants de la loi. Un brancard porté par deux infirmiers en longue blouse blanche pénétra dans l'enceinte. Feu Jefferson Ries fut allongé dessus et une couverture fut jetée sur lui.

De sa forte carrure, Vane ouvrit la route au funèbre convoi. Des flics se tenaient de part et d'autre. Le brancard fut glissé dans l'ambulance, Vane monta et le véhicule se mit en branle. En passant, Vane jeta au conducteur de la Bentley :

- Attendez le boss !

Quand Coplan sortit de l'usine ce même soir, son premier soin fut d'acheter un numéro de l'Australian Times pour vérifier si son annonce était insérée. Il ouvrit d'emblée le journal à la sixième page et son regard parcourut de haut en bas les colonnes réservées aux demandes d'emploi. Ses yeux rencontrèrent le texte qu'il avait posté la veille. Satisfait, il revint aux premières pages pour lire les titres des informations.

Soudain, ses sourcils se froncèrent et son expression se fit plus attentive. En petits caractères gras figurait la mention : « Un crime mystérieux » et, en dessous, en beaucoup plus grand, le titre : UN CADAVRE DANS UN CHANTIER. Avant même qu'il eût vraiment lu le texte, le nom de Jefferson Ries l'avait frappé de plein fouet.

Se contraignant au calme, il entreprit de lire l'article en entier. En fait, le reporter ne racontait pas beaucoup, sinon qu'un ouvrier avait découvert un cadavre dont le cou était percé par un coup de feu. Les premières constatations de la police faisaient remonter la mort vers neuf heures, la veille. Rien de plus, mais étiré en trente lignes.

Repliant pensivement sa gazette, Coplan mit son Austin en marche. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ? Ries lessivé une demi-heure à peine après qu'il l'avait quitté... Vingt minutes au maximum après le coup de téléphone passé à la police... Rien à dire, ces gens-là étaient bien organisés. Falls, Ries, à qui le tour ?

Francis stoppa devant un bureau de poste, mis son journal sous bande et l'expédia par avion à Mr. Moray, 6, rue Damrémont, Paris. Puisque Ginette était hors circuit, il devait bien s'en occuper lui-même. Le Vieux lirait cette annonce. Il saurait ce qu'elle voulait dire et prendrait des dispositions en conséquence.

Francis retourna chez lui, à Kooringa Road.

Hannah l'attendait, souriante et affable comme si rien ne s'était produit la veille au soir. Il faut dire que Francis avait une manière bien à lui de désarmer les rancunes féminines. Après le traitement, la patiente était rompue et ravie. Au point que si on la laissait faire, elle était prête à reconnaître tous ses torts et à s'accuser, en plus, des péchés d'Israël.

Coplan, qui n'était plus d'aussi excellente humeur, s'efforça du moins de ne pas jeter un nuage sur les retrouvailles. Aimable et galant comme il pouvait l'être quand c'était spontané ou indispensable, il prit la jeune journaliste dans ses bras et l'embrassa de bon cœur.

Franchement, il était plutôt content de rentrer chez lui, de retrouver une atmosphère presque conjugale et, en tout cas, tranquille et familière.

« Mon vieux, tu vieillis ! » se prévint-il.

Évidemment, on pouvait considérer les choses sous cet angle, mais il n'en restait pas moins que le climat d'Adélaïde était en train de se vicier à une allure record. En moins de trois jours, les événements avaient pris une tournure assez peu conforme aux prévisions. Francis sentait se préciser des menaces sur sa tête. Au moins trois : l'héritage de Falls, l'héritage de Ries et un coup vache de Klug. Sans compter que Ginette était en carafe, que les micro-films étaient toujours en Australie et que Scotland Yard était en piste. Un joli tableau.

- Tu parais soucieux, mon chéri ? dit Hannah qui se mordit aussitôt les lèvres en se disant qu'elle allait soulever une nouvelle tempête.

Mais, contrairement à ses appréhensions, Francis ne releva pas cette nouvelle preuve d'indiscrétion.

- Il m'arrive de songer à la France, dit-il. Un petit coup de cafard, comme ça, en passant...

- Tu ne te plais pas en Australie ?

- Mais si, mignonne. J'adore ce pays si paisible, si ordonné...

- Bien sûr, agréa Hannah avec un soupir, notre vie manque un peu d'imprévu. Nous sortons si rarement...

Francis comprenait à demi-mot.

- Si ça te chante, proposa-t-il, nous pouvons nous permettre un peu de bon temps ce soir...

- Oh chic ! s'exclama la jeune femme en se levant d'un bond, sincèrement ravie.

- Va te préparer, lui dit Francis.

Elle ne se le fit pas dire deux fois et se précipita vers la salle de bains. On l'entendit manipuler les robinets avec une vigueur juvénile, tandis qu'elle se mettait à chanter.

Coplan se laissa tomber dans un fauteuil et ne servit un verre de whisky, quelque chose de sérieux. Il n'en prenait pas souvent, car ça lui faisait le même effet que de l'oxygène liquide dans un avion à réaction. Dans les circonstances présentes, il en avait plutôt besoin.

Allumant une cigarette, il évalua ses chances et fixa les grandes lignes de ses prochaines démarches. La sonnerie du téléphone le tira de sa méditation.

- Mr. Paul Delcroix ? C'était la voix de Klug.

Oui, madame, dit Francis.

- J'ai une excellente affaire à vous proposer...

- Ça m'étonnerait. En tout cas, je ne peux pas l'écouter pour le moment.

- Vous n'êtes pas seul ? s'informa Klug.

- Non. Je suis sourd-muet.

- Vous auriez tort de croire à une plaisanterie, dit Klug.

- Je sais que vous n'avez pas le sens de l'humour. Mais je vous rappellerai moi-même, tout à l'heure.

- O.K., grogna le type du F.B.I. Formez MAI 17-65.

- D'accord. Ne vous excusez pas. Bonsoir, madame.

Francis raccrocha et Hannah montra le bout du nez.

- Qu'est-ce que c'était ?

- De la publicité par téléphone, dit Francis. De la réclame pour de nouvelles chaussettes spéciales pour célibataires.

Elle haussa les épaules et retourna achever sa toilette.

Ils partirent à pied. Le type qui était de faction devant l'immeuble s'en alla. Puisque le client sortait avec la copine, elle se chargerait de le tenir à l'œil pour le restant de la soirée. Mais, mû par un dernier scrupule et craignant de se faire sonner les cloches, il se ravisa. Il emboîta le pas au couple en se disant qu'il ne téléphonerait au Q.G.

qu'après avoir vu où les deux pigeons allaient casser la graine. Comme ça, il aurait la conscience tranquille.

Delcroix et Hannah Wallis choisirent un cabaret-restaurant assez luxueux, au centre de la ville. La chère, la qualité des attractions et de l'orchestre étaient nettement en rapport avec le prix du menu. Francis adressa un remerciement à feu Jefferson Ries, dont les largesses allaient lui permettre de tenir dignement son rang dans cet établissement de grande classe.

Hannah, très en beauté, manifestait sa joie et Francis se mit au diapason. Le vin (authentique, celui-ci) vint soutenir l'ambiance et les deux amants oublièrent même que depuis plusieurs mois ils jouaient ensemble au chat et à la souris.

Après le dîner, ils dansèrent, tendrement enlacés. D'autres convives admiraient avec une certaine envie ce couple si bien assorti qui profitait de la vie...

Vers onze heures du soir, Hannah était à peu près ronde comme une bille. Elle s'alanguissait sur l'épaule ferme comme un roc de son Paul chéri. C'était ce moment qu'attendait Francis pour passer son coup de fil à l'ami Klug.

Il servit une nouvelle coupe de Champagne à la jeune Australienne et la pria gentiment de le laisser aller à la toilette.

Dans la cabine téléphonique insonorisée, Coplan forma le numéro du sympathique gentleman.

- Mr. Klug ?

La voix éraillée, teintée d'impatience, aboya dans l'écouteur.

- Ouais... C'est vous, Delcroix ?

- Soi-même. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Le ton de Francis était exaspérant, mais Klug devait avoir appris par cœur ce qu'il devait dire car, sans se fâcher, il sortit tout d'une traite :

- Rendez-moi ce que vous m'avez volé ou je vous mets dans le bain ; vous et Ginette. Elle, je la remets à la police avec une solide inculpation d'assassinat, car elle a descendu un de mes bonshommes, et j'ai des témoins à ne savoir qu'en faire. Contre vous, je dépose plainte pour coups et blessures, vol avec effraction et attaque à main armée. J'ai aussi des témoins et une arme qui porte vos empreintes. A vous de jouer...

CHAPITRE XII

Francis demeura quelques instants silencieux. Dans ce que disait Klug, il y avait une part de bluff. Mais une part seulement. Il y avait aussi quelques arguments très valables.

- Écoutez, Klug, votre calcul est mauvais. Beaucoup plus mauvais que vous ne le croyez. Primo, ce que vous comptez faire de Ginette Michel, je m'en moque. Secundo, quand vous m'aurez mené en prison, vous ne serez nulle part, et ce n'est sûrement pas cela qui vous ramènera les négatifs. Donc, soyons sérieux et discutons en copains. Nous possédons tous les deux quelque chose que l'autre aimerait avoir. Il y a peut-être moyen de s'arranger, en y mettant du sien ?

L'américain devait réfléchir. Ce Delcroix n'était peut-être pas insensible à certains arguments sous forme de chèques ou de bank-notes. Comme c'était un dur, on n'arriverait à rien par l'intimidation, mais on le convaincrait plus aisément par d'autres moyens. Le ton se radoucit.

- Je suis prêt à examiner une proposition de votre part, en prenant comme base que vous me rapportiez la marchandise. Quelles sont les autres modalités ?

- Il m'est difficile de vous raconter ça maintenant, répondit Coplan, je suis dans la cabine téléphonique du « Blue Star » et j'ai quelqu'un qui m'attend à ma table. Mais je peux venir chez vous dans une heure ou deux. Ça va ?

- D'accord. Amenez-vous.

- Encore un mot, Klug. Ne prenez pas la peine de vous entourer de vos gorilles. Je viens seul et sans arme. Si votre charmante amie Ann est là, ça ne me dérange pas, mais retenez que je ne discuterai pas un mot de cette affaire en présence d'autres témoins. Et je ferai le tour de votre cambuse avant d'entamer le sujet. Vous y êtes ?

- J'ai les mêmes principes, dit Klug en raccrochant.

Francis retourna à sa table ; l'histoire prenait tournure comme il l'entendait.

L'enthousiasme d'Hannah avait fléchi de plusieurs degrés en l'absence de Francis. Sa tête aussi, d'ailleurs. Elle semblait prostrée dans une demi-somnolence. Coplan entreprit de la ranimer. Il lui tapota les joues, lui servit une coupe de Champagne qu'elle vida avec avidité, et l'emmena sur la piste de danse. Un joyeux mambo électrisait les couples. Hannah fut galvanisée par le rythme et s'adonna avec une fantaisie adorable aux pas les plus sophistiqués.

- Vas-y, mon pigeon, se disait Francis en s'en donnant à cœur joie. Tu vas me fabriquer un alibi en plaques de blindage.

La soirée se poursuivit avec entrain. Les bouteilles succédèrent aux bouteilles et les yeux de la jeune journaliste rapetissèrent progressivement.

Vers une heure du matin, Francis estima que la fête avait assez duré et il ramena sa compagne à leur domicile. Hannah grimpa l'escalier comme une somnambule, charitablement aidée par son amant. Quand ils furent dans leur chambre, il n'eut que le temps de la déshabiller, elle s'effondrait entre ses mains. Il la mit au lit, éteignit la lumière et repartit séance tenante.

Il avait encore énormément à faire, cette nuit-là.

Il appuya sur le bouton de sonnette de l'appartement de Klug. Cette fois, il s'était offert l'ascenseur. Ce fut Ann qui vint ouvrir la porte.

Aussi aimable qu'une tigresse à laquelle on enlève à la fois son petit et un bifteck, elle s'effaça pour le laisser entrer.

A peine la porte était-elle refermée dans son dos que Francis sentit le canon d'un automatique lui entrer dans les reins.

- Lève les bras, lui enjoignit la blonde enfant en le fouillant avec dextérité.

Coplan obéit, excédé par ces précautions puériles.

- J'ai dit que je venais sans arme, dit-il d'un ton méprisant.

Ann dédaigna de lui répondre, baissa son revolver et désigna d'un signe de tête la porte du salon.

Francis entra sans frapper. Klug était debout, massif, avec la gueule d'un bouledogue qui vient de payer ses contributions. Plus

petit d'une bonne tête, il dut lever les yeux pour examiner le visage de Delcroix. Cet examen n'altéra pas la chaude cordialité de sa physionomie. D'un mouvement bref, il montra un siège.

Coplan s'assit et se croisa les jambes, comme quelqu'un qui a le temps :

- C'est vous l'orateur, dit Klug.

- Je vous apporte une bonne nouvelle, dit Francis. On m'a fauché les micro-films.

L'agent américain lui lança un regard de commisération.

- Si c'est tout ce que vous avez trouvé, je vous plains.

- Écoutez, Klug, je ne suis pas venu pour plaisanter et je crois que vous ne saisissez pas la situation. Je vous répète que je ne suis plus en possession des négatifs. Et je vous jure que ça m'empoisonne deux fois plus que vous : j'avais de quoi négocier avec vous pour gagner un peu d'argent et sortir Ginette de vos pattes et il ne me reste plus rien.

- Si c'était vrai, vous auriez mieux fait de ne rien me dire, fit Klug. Vous affaiblissez votre position.

- Je ne suis pas naïf à ce point-là. Si je vous en parle, c'est pour des raisons faciles à comprendre, même par vous.

- Allez-y, vous me passionnez !...

- Tâchez de me suivre. J'ai réuni patiemment, en courant les plus grands risques, une documentation unique sur la bombe atomique anglaise. J'ai photographié des notes prises en cours de travail et j'ai la formule de l'alliage qui a servi au tamper, c'est-à-dire, en d'autres termes, que j'ai l'explication du nuage en Z et du rendement supérieur de cette bombe. Bon. Je n'avais pas réuni ce trésor pour vos beaux yeux, vous vous en doutez un peu. Vous kidnapez Ginette, qui devait convoier la marchandise, et vous me volez le fourbi. Là-dessus, je ne suis pas content, j'interviens et je récupère mon bien. Et comme c'est un truc qui brûle les pattes, je le refille séance tenante à un autre convoyeur. Lequel se fait descendre et faucher la documentation. Vous y êtes ?

- C'est pas mal imaginé, convint Klug, mais la preuve ? Si vous essayez de m'endormir en me racontant une belle histoire pour récupérer la petite à l'œil, c'est loupé.

- Je ne vous avais jamais pris pour Newton, Klug, mais j'avais un vague espoir que vous verriez les choses sous leur angle vrai...

- Et quel est cet angle, selon vous ?

- Des preuves, je vais vous en donner. Vous avez un journal ?

Klug secoua la tête en signe de dénégation.

- Pas d'importance, vous en achèterez un. Vous lirez qu'un type nommé Jefferson Ries a été descendu dans un chantier. Ce type était mon convoyeur. Sa photo ne figure pas dans le canard, mais je vous donne son signalement...

Francis détailla les caractéristiques corporelles de son ancien collègue et souligna :

- Ce n'est pas à cause de sa beauté que ce type a été tué. Vous pouvez éventuellement vérifier le signalement à la morgue. Bon. Maintenant, quel est l'angle en question ? Moi, je suis rasé comme les blés, je ne sais pas d'où vient le coup et vous tenez ma copine. Vous ne consentez à la lâcher qu'en échange de quelque chose d'introuvable. En fait, au lieu de nous bagarrer, nous aurions peut-être intérêt à réunir nos forces, d'être alliés au lieu d'être adversaires. Nous pouvons nous disputer tant que nous voulons, mais pendant ce temps-là quelqu'un d'autre se débîne avec la marchandise. Quelle est votre opinion ?

Perplexe, Klug se grattait le nez. Le ton de son interlocuteur sonnait de façon convaincante. Raison de plus pour se méfier...

L'Américain essaya de se mettre dans la peau de Delcroix afin de mesurer les réactions qu'il aurait s'il était placé dans une situation identique à celle que venait de dépeindre l'ingénieur.

Au bout de quelques secondes, il dut admettre in petto qu'il aurait agi de même. Et pourtant il n'était pas encore sûr que cette visite ne cachait pas une manœuvre, une combine dont il ne pouvait apercevoir les ficelles. Dans un cas pareil, le meilleur procédé consiste à mettre l'adversaire en colère : c'est la meilleure façon de le faire se déboutonner.

- Allez vous faire foutre ! ricana Klug d'une voix calme. Je ne suis pas marchand de bobards. Débrouillez-vous comme vous pouvez, moi je m'en tiens à mon ultimatum.

- Vous me donnez une Idée, dit Francis.

- Laquelle ?

- C'est vous qui essayez de m'entourlouper. Vous avez tué Ginette et vous tentez de me bluffer. Et c'est vous aussi qui avez descendu Ries, comme Falls, et vous voulez me fermer la bouche en m'embarquant dans une combine, suspecte.

Klug sursauta. Un accès de rage le saisit.

- Vous mentez ! hurla-t-il. Votre Ginette est vivante et je n'ai jamais entendu parler de ce Ries. Quant à Falls, nous ne sommes pour rien dans sa mort. RIEN, vous m'entendez ?

- Vous criez assez fort pour ça, dit Francis. Reste à voir ce que la police en penserait si on lui donnait l'idée...

- Seulement, la chaise sur laquelle ce dernier était assis se renversa en arrière comme par miracle et Klug vint atterrir sur les pieds joints de Francis. Une détente sauvage projeta Klug contre le mur et sa tête résonna comme un gong.

Ann, qui s'était tenue très sage jusqu'alors, sortit soudain de sa passivité.

Son Colt à la main, elle s'élança, bras levé, vers Coplan qui, installé sur le dos dans une posture plutôt inconfortable, vit sa silhouette emplir le champ de vision. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était frapper, elle ne tirerait pas...

Il ramena ses jambes en arrière comme s'il voulait exécuter une culbute et son soulier toucha l'avant-bras d'Ann, sans grande vigueur, mais suffisamment pour le faire dévier. Néanmoins, comme une furie, la fille parvint à placer un coup du canon de l'arme dans les côtes de Francis. Celui-ci grimaça de douleur, mais il put quand même se redresser sur les genoux. Ann revenait à la charge: Francis agrippa sa cheville dans une poigne de fer et projeta la tête en avant. Son front buta contre une chair élastique et chaude et la femme se renversa.

Sautant sur ses pieds, Francis arracha brutalement le Colt de la main désespérément crispée de l'amie de Klug. Ce dernier sortait précisément de l'inconscience. Soufflant comme un phoque, il calculait son élan. Sans attendre, Coplan lui sauta dessus à pieds joints, en pleine poitrine.

L'Américain essaya de parer le choc, mais une charge violente de Francis lui coupa la respiration. Un vase vint se fracasser contre

le mur à trois centimètres de la tête de Coplan : une délicate attention d'Ann.

Francis ne perdait pourtant pas de vue la raison principale pour laquelle il était venu. Il pouvait amocher ses adversaires, mais non les réduire au silence : il fallait que l'un ou l'autre lui révèle l'endroit où était détenue Ginette Michel.

Coplan se retourna vers Ann et lui allongea du revers de la main une gifle terrible qui fit tressauter sa chevelure blonde.

- Où est Ginette ? demanda Francis d'un ton qui annonçait d'autres désagréments en cas de refus.

Ann lui lança un regard venimeux et voulut lui cracher dans la figure. Coplan lui saisit le bras et le tordit cruellement.

- Parle, garce, ou je te casse la patte...

La jeune femme ne put réprimer un gémissement : la douleur était tellement aiguë que ses nerfs flanchèrent.

- Parle, vite ! répéta Coplan.

Il jeta un coup d'œil au-dessus de son épaule pour s'assurer que Klug était toujours hors combat. Une demi-seconde trop tard. L'agent américain lui dégringolait dessus avec une force terrible. Les deux hommes roulèrent à terre, renversant une table et tout ce qu'elle portait. Klug, cette fois, avait le dessus et ses deux poings volèrent comme des massues. Coplan fut gratifié de deux crochets à la mâchoire, qui n'étaient pas faits pour améliorer son esthétique. Un voile noir obscurcit un instant sa vue mais, d'un geste instinctif, il ramena les bras pour protéger sa figure.

Haineux, Klug cherchait un angle pour placer un coup vache. Son poing droit fila en arrière et revint comme une bielle.

Un fracas inattendu, à la porte du hall, freina son mouvement. Klug releva la tête et ses yeux s'arrondirent de stupeur. Moins que ceux d'Ann, agrandis par une terreur soudaine.

A l'entrée du salon se tenait un individu corpulent, un feutre marron sur la tête et un automatique énorme dans la main droite, à hauteur de la hanche. C'était Vane.

- Haut les mains, tous ! commanda l'inspecteur d'une voix métallique.

Bras levés, Klug se redressa en chancelant. Ann, incapable de se remettre sur ses jambes, obéit en restant à demi-étendue.

Francis s'ébroua. Le Colt de Klug était dans sa poche et ce n'était pas le moment de le sortir. Que signifiait cette intrusion spectaculaire ?

Sans quitter le trio des yeux, Vane demanda :

- Rien de cassé, monsieur Delcroix ?

- Non, ça va ! dit Francis en se relevant et en s'époussetant comme s'il accueillait l'entrée de Vane avec un soulagement véritable.

- Aidez-moi, dit Vane. Téléphonez à VIC 72-45 de ma part. Dites qu'on envoie un car pour emballer ces deux particuliers.

- De quel droit ? grommela Klug, vaguement ahuri.

- Bouclez-la. Vous ne vous doutiez pas un peu qu'on n'attendait qu'une occasion de mettre fin à votre petit trafic ?

- Quel trafic ? demanda Klug avec une parfaite ingénuité.

- Ne faites pas l'idiot, conseilla Vane. C'est moi-même qui vous ai fauché les documents que vous aviez soutirés à Marcus Falls. Votre petite amie doit s'en souvenir, non ?

Cette fois, la stupéfaction de Klug fut sincère. Au point qu'il en oublia de parler. Il lança un regard interrogateur vers Ann, comme s'il espérait malgré tout être détrompé, mais l'expression de la blonde lui retira tout espoir.

- Allez-y, monsieur Delcroix, insista Vane. Coplan réfléchissait à toute allure.

Il se rendit pourtant au téléphone et passa la communication que l'inspecteur réclamait. Ainsi, Scotland Yard même avait arraché aux agents américains les papiers qu'ils possédaient et ne les avait pas coffrés ?

Singulier, ça... Et Vane, pourquoi avait-il surgi à point nommé au moment où les choses de gâtaient ?...

- Filez à présent, monsieur Delcroix, intima Vane. Attendez-moi à votre domicile. Téléphonez demain matin à l'usine que vous êtes souffrant et que vous ne pouvez vous y rendre. J'arrangerai cela par la suite. Je passerai vers neuf heures.

- Entendu, dit Francis. Et merci pour votre intervention, il était moins une!...

- Ne me remerciez pas, c'est mon travail. Je suis responsable de votre sécurité. Mais pourquoi êtes-vous venu vous fourrer dans ce

guêpier ?

- C'est eux qui ont enlevé Ginette Michel... Je voulais la tirer de leurs pattes...

- Toujours la galanterie française ? sourit Vane. Nous reparlerons de tout ça demain. Filez vite...

- Bonsoir, dit Francis en vidant les lieux, après un dernier regard à Klug et à sa complice.

Ils étaient bien arrangés, ces deux-là. Ils avaient bonne mine, et il eût été exagéré de dire qu'ils étaient contents.

Quand Coplan arriva au rez-de-chaussée, il entendit au loin la sirène du car de police. Respirant avec délices l'air de la nuit, et se frictionnant pensivement le visage, il prit le chemin de Kooringa Road. Les choses ne se présentaient pas sous un jour très clair, en réalité.

La voiture de police vint se ranger devant l'immeuble et trois agents se précipitèrent à l'étage indiqué. Avec cette autorité caractéristique du flic dans l'exercice de ses fonctions, Vane prit la situation en mains.

- Fouillez ce gros lard, Summer ! indiqua-t-il à un des constables. Vous, Leeks, occupez-vous de la marquise. Et ne vous gênez pas, c'est une dure, je la connais. Vous, Huston, passez-leur les bracelets.

Ces opérations furent exécutées à la lettre en un clin d'œil. Klug essaya encore de regimber.

- Vous n'avez pas le droit de me coffrer, dit-il. Ça vous coûtera cher. Je suis un honnête commerçant et je connais à peine cette dame. Si elle a fait quelque chose, je n'y suis pour rien...

- Ouais, dit Vane. Épargnez votre salive, nous sommes mieux renseignés que vous ne pensez. Vous aurez d'ailleurs tout le temps de bâtir un scénario pendant le trajet. Tâchez que ça colle. Nous reprendrons la conversation dans quelques minutes. Allons, ouste !

Le groupe descendit les escaliers.

Sur les deux paliers du dessous, des gens effarés, les yeux clignotants de sommeil, regardèrent passer l'étrange cortège. Les échos de la bataille les avaient tirés de leur lit, frissonnants, et ils n'avaient osé entrouvrir leur porte qu'après avoir entendu la sirène de la police.

A demi-rassurés à présent, mais intrigués par ce remue-ménage insolite, ils échaafaudent des hypothèses abracadabrantes. En passant, les flics leur conseillèrent de rentrer et de se rendormir.

Klug et Ann furent embarqués dans la voiture cellulaire. Vane s'installa à côté du chauffeur et lui intima l'ordre de prendre le chemin du Q.G. de la Spécial Branch. Malgré son flegme, le policier en uniforme manifesta son étonnement en haussant les sourcils.

- On ne les emmène pas au poste ? S'enquit-il.

- Non, dit Vane. Ce sont des clients personnels. Je veux les coller au secret le plus absolu.

La voiture démarra et fonça dans la ville. Les rues étaient presque désertes. Le trajet fut couvert en quelques minutes.

Vane conduisit ses prisonniers au sous-sol. Un type en civil, mitrailleuse au bras, arpentait un long couloir brillamment éclairé sur lequel s'ouvraient, si l'on ose dire, les portes blindées des cellules aménagées à l'intention des espions.

Le gardien ne demanda rien. Il sortit un trousseau de clefs et, avec un manque total d'intérêt qui trahissait une longue habitude, il ouvrit la porte d'une cellule Inoccupée. Ann et Klug furent poussée à l'intérieur.

- Merci, dit Vane aux agents. Vous pouvez rentrer. Moi, j'ai encore quelques mots à dire à ces oiseaux.

Et il se fit enfermer avec ses captifs.

CHAPITRE XIII

Éveillée dans l'obscurité, Ginette se demandait combien de temps allait encore durer son calvaire. Blafarde, amaigrie, à peine couverte par une vieille couverture, elle essayait pour la centième fois de trouver une issue à cette affreuse situation.

Le plus terrible, c'était le soir, quand le grand venait lui apporter de quoi manger. Chaque fois il en profitait... Quand elle s'en était plainte à Klug, l'Américain n'avait rien trouvé de mieux que de rigoler... Quelle importance ça avait-il ? Elle n'avait qu'à parler,

expliquer comment et pour qui fonctionnait son réseau. Après, il la laisserait partir ; ça ne dépendait que d'elle...

Et les heures s'écoulaient, lentes, interminables, dans la villa du bord de la mer. Dire que Delcroix se berçait d'une fausse sécurité, qu'il imaginait que tout marchait bien, qu'elle avait déjà quitté l'Australie avec les micro-films.

Ginette ressassait sans trêve des plans d'évasion qui, aussitôt qu'elle les examinait de plus près, se révélaient impraticables. La seule arme dont elle eût pu se servir, la séduction, était émoussée. Le grand faisait quand même ce qu'il voulait. Il n'avait pas l'air de lui en vouloir d'avoir assassiné Blay, au contraire. On aurait dit que, pour lui, c'était un piment de plus...

Ils avaient emporté le corps de la petite gouape pour l'inhumer discrètement, sans doute. Les plages désertes ne manquent pas et le sable engloutit tout ce qu'on lui offre.

Ginette se retourna et chercha éperdument le sommeil.

Francis s'éveilla vers huit heures du matin. A côté de lui, Hannah dormait à poings fermés. Il prit garde à ne pas l'éveiller. Repassant mentalement les événements de la nuit, il estima utile de prendre quelques précautions.

Il se leva avec légèreté, enfila sa robe de chambre et esquissa une affreuse grimace. Sa tête était douloureuse, ses côtes faisaient mal quand il respirait et une courbature générale restreignait ses moindres mouvements.

Son premier soin fut de vider un grand verre d'eau fraîche et de se tapoter le visage à l'aide d'une serviette mouillée. S'essuyant les doigts, il revint dans la chambre à coucher et vérifia si le Colt de Klug était bien dans la poche latérale de son veston. Il y était, et pouvait y rester. Ce n'était pas de sitôt qu' Hannah irait effectuer un sondage. Le G.P. avait repris sa place sous le sommier de la journaliste, empreintes soigneusement effacées. Personne au monde, ou plutôt en Australie, ne pouvait prouver que ce pistolet, si on le découvrait un jour, appartenait à Delcroix. Vane pouvait venir.

Francis entreprit de faire sa toilette, A neuf heures, il décrocha le téléphone et appela la *Gawler Steel*. Dale Kempsey était là.

- Excusez-moi, monsieur Kempsey, dit Francis d'un ton fatigué (il ne devait pas se forcer beaucoup...) mais je ne me sens vraiment pas en état de prendre mon service ce matin ...

- Ah ? dit Kempsey, assez surpris, vous êtes souffrant ?

- Oui, dit Francis. J'ai de la température... Je ne sais pas très bien ce que c'est...

- Vous avez appelé le médecin ?

- Pas encore, mais je vais le faire.

- Bon. Reposez-vous. Et tenez-moi au courant aussitôt que vous connaîtrez le diagnostic.

- Naturellement, monsieur Kempsey. Ce ne sera rien, j'espère.

- Je vous le souhaite ! A bientôt, Delcroix !

Francis raccrocha, hésita entre une tasse de café noir et un verre de whisky. A la fin, il opta pour les deux.

Une cigarette compléta son traitement de convalescence. A neuf heures et demie, le timbre de la porte de l'appartement retentit. C'était Vane.

Coplan l'introduisit dans le living, mais l'inspecteur refusa de s'asseoir.

- Vous êtes prêt ? Accompagnez-moi, dit-il avec sa sobriété coutumière.

Francis le suivit, l'esprit en proie aux suppositions les plus diverses. Vane n'allait pas tarder à démasquer ses batteries et Francis tenait une histoire toute prête pour chaque éventualité.

Les deux hommes descendirent dans la rue. Vane avait sa voiture, une Jaguar grise. Le détective avait l'air fatigué. Ses traits creusés trahissaient les griffes d'une nuit blanche. Il n'était ni rasé ni lavé.

Cordial, Coplan s'informa :

- Éreinté, inspecteur ?

- Oui, avoua Vane avec un soupir en s'installant au volant.

Il réprima un bâillement et demanda :

- Et vous, Bien dormi malgré vos émotions ?

- Comme une fleur... Mais je ne m'explique toujours pas comment vous avez surgi hier au bon moment chez Klug ? Comment avez-vous deviné ?

- Nous ne devinons jamais rien, monsieur Delcroix. Votre ange gardien d'hier soir nous a téléphoné que vous « serriez au Blue Star avec Hannah Wallis. Normalement, votre protection aurait pu s'arrêter là, mais il se trouve que je suis un homme consciencieux et que j'ai pris la relève... Qu'est-ce qui a mené vos pas chez ce Klug, monsieur Delcroix ?

Le ton était poli, mais ferme. Francis sut que la partie s'engageait. Il se racla la gorge et débuta :

- Une raison toute simple. Quand l'inspecteur Chaps est venu me chercher, l'autre soir, à la sortie de l'usine, il m'a interrogé sur Ginette Michel et c'est ainsi que j'ai appris qu'elle avait été kidnappée. De fil en aiguille, nous en sommes venus à parler de Marcus Falls et de sa fin énigmatique. Comme je l'ai dit à Chaps, cette mort n'a cessé de me tracasser pour l'excellent motif que c'est moi qui ai pris sa succession. Bref, j'ai reçu hier soir, chez moi, un coup de téléphone d'un certain Klug. Ce dernier m'invitait à passer chez lui pour discuter une affaire en liaison avec l'enlèvement de Ginette Michel. J'y suis allé et...

- Sa version diffère de la vôtre, monsieur Delcroix. Je l'ai interrogé cette nuit.

Francis prit un air offusqué.

- Comment ? J'espère que vous n'allez pas ajouter foi à ce que vous a raconté ce forban ? Je vous affirme que les faits se sont déroulés comme je vous les expose !

Vane conduisait, les yeux fixés droit devant lui, le visage indéchiffrable.

- Klug assure que, la veille déjà, vous étiez allé chez Ann Lexter et que c'est là qu'il vous a rencontré pour la première fois...

- Inspecteur ! s'exclama Coplan. Qui, mieux que vous, peut savoir que je n'ai pas quitté mon domicile la veille ?

- Justement, dit Vane. Rassemblez vos souvenirs. Je sais que vous êtes sorti, mais j'ignore où vous êtes allé...

La réflexion de Coplan ne dura pas un dixième de seconde. Il répondit sans hésitation :

- Ou bien Klug ment, ou bien vous bluffez. Écoutez, Vane, il vaut mieux aller au fond des choses et je vais tout vous dire... Klug vous a-t-il avoué la raison pour laquelle il avait enlevé Ginette Michel ?

Vane hocha la tête en signe d'approbation mais ne desserra pas les dents.

- Eh bien, enchaîna Francis, alors je vais vous montrer pourquoi il ment. Je le soupçonne d'avoir été autrefois en liaison avec Marcus Falls, et il devait y avoir à cela une raison que vous connaissez peut-être... Toujours est-il que Klug a imaginé que, comme Falls, je devais me livrer à un petit trafic d'informations et que Ginette Michel était le canal par où j'écoulais la marchandise. Il s'est mis en tête de mettre la main sur cette marchandise et il a enlevé Ginette. Ne trouvant rien, et pour cause, il m'a téléphoné pour se livrer à un chantage. J'ai eu beau lui expliquer qu'il se trompait du tout au tout, il n'a pas voulu en démordre. C'est alors que les choses ne sont envenimées et que vous êtes intervenu. Et s'il continue à soutenir cette thèse, c'est-à-dire à prétendre que Ginette et moi sommes des agents secrets, c'est tout bonnement pour se défendre et se soustraire à une inculpation d'enlèvement...

Vane ne répondit pas tout de suite. La voiture sortait de la ville et s'engageait sur une grand-route. Francis s'en avisa brusquement et demanda :

- Où allons-nous ?

- Klug ne se trompe pas autant que vous l'affirmez, monsieur Delcroix.

Les paroles de Vane se détachèrent nettement sur le ronronnement du moteur de la Jaguar. Francis frémit, mais demanda d'une voix nullement altérée :

- Que voulez-vous insinuer, inspecteur ?

- Je n'insinue rien, dit Vane. Je sais. Je sais que vous êtes un agent secret, mais il est exact que Ginette Michel n'a rien à voir dans l'affaire...

Coplan se dit qu'il avait sous-estimé l'adversaire et que ses plans devaient subir une modification radicale. Le Colt de Klug était toujours dans sa poche latérale droite, à portée de la main.

- Qu'est-ce qui vous autorise à me traiter d'agent secret ? dit Francis avec raideur.

- Le fait que vous ayez transmis des microfilms à Jefferson Ries, monsieur Delcroix.

La main se Francis se crispa sur la crosse. Ce flic devenait encombrant et il en savait beaucoup trop pour sa santé. Mais avant de recourir aux grands remèdes, il fallait voir ce qu'il avait exactement dans la manche.

- Et... quelle preuve avez-vous de cette information sensationnelle, inspecteur Vane ?

Le détective se tourna légèrement vers lui, pour la première fois. Le ruban de la route s'allongeait à perte de vue, désert. Vane lâcha l'accélérateur et la voiture ralentit.

L'endroit se prêtait admirablement à un règlement de compte et le pouce de Francis bougea imperceptiblement pour dégager la sûreté de son automatique.

Vane débraya, passa au point mort et freina. La chaleur matinale s'appesantit aussitôt sur les deux hommes.

- Pas mal, dit Vane. Vous ne jouez pas mal, vous avez réussi l'examen. On peut se fier à vous... Maintenant, parlons peu, mais parlons bien. Delcroix, c'est moi qui étais le chef de Jefferson Ries et c'est pourquoi je sais que vous vous êtes acquitté de votre mission au delà de tout éloge. Seulement, peu après que vous ayez remis vos documents à Ries, un coup de téléphone est arrivé à la police. On m'a transmis la chose, bien entendu, et j'ai eu le temps de récupérer ces documents. J'ai été contraint de descendre Ries pour éviter son arrestation.

« Merde ! » jura intérieurement Francis, plutôt soufflé.

Son visage arbora une expression étonnée qui était sincère. Vane poursuivit :

- La nuit dernière, j'ai cuisiné Klug et j'ai acquis la conviction que ce type peut nous causer beaucoup de tort. Scotland Yard le ménage pour éviter des histoires avec les U.S.A. et parce que, au fond, il n'est guère dangereux. Or, s'il oriente les suspicions sur vous, ça va me compliquer la besogne. C'est pourquoi j'ai conclu un arrangement avec lui...

- Lequel ? Gardez-le au bloc ! Pour nous, l'essentiel est joué...

- Non, Delcroix. Tout n'est pas joué. Un homme placé dans votre situation peut encore rendre d'éminents services... Mon seul objectif doit être de minimiser toute cette aventure, cet enlèvement... Éviter que les enquêtes se prolongent, elles finissent toujours par faire

apparaître certaines choses. J'ai des moyens de classer l'affaire si Ginette Michel réapparaît et si elle raconte une histoire quelconque. Je peux neutraliser Klug en lui apprenant que c'est moi qui ai les films...

« D'accord, se dit Delcroix, ça colle au poil avec ma version... »

Puis, à haute voix :

- Vous devez savoir ce que vous faites, Vane... En principe, je n'ai pas d'objection, et, en réalité, je présume que je dois vous considérer comme mon chef de cellule ?

- Exactement, dit Vane. Et maintenant, en route !

- Vous ne m'avez toujours pas dit où nous allions...

- Bon ! dit Francis. Et Klug ?

- Il sera là.

- Comment ? Vous l'avez relaxé ?

- Bien sûr ! Je préfère qu'il soit n'importe où plutôt que dans un cachot de Scotland Yard !

- Et vous pourrez vous débrouiller pour expliquer tout ça à Chaps ?

- Fiez-vous à moi, conclut Vane avec un clignement d'œil et en remettant sa Jaguar en marche.

La voiture arriva bientôt en vue de la mer et emprunta la route côtière.

- Vous êtes sûrs qu'ils ne préparent pas un traquenard ?
s'informa Coplan.

- Pourquoi? Is ont lieu de croire que je peux arranger les bidons ou les enfoncer jusqu'à la gauche. Tout est prêt pour l'un comme pour l'autre. Klug n'est pas idiot, il choisira la prudence et le minimum de casse.

L'arrivée à la villa sembla confirmer les prévisions de l'inspecteur. Ginette, Ann et Klug étaient réunis dans le salon du bas, comme de vieux amis qui discutent le coup en buvant une tasse de thé. Sauf que Klug avait des bandes de sparadrap sur la figure et qu'Ann n'était pas maquillée. Ginette Michel ne paraissait pas en brillant état. Néanmoins, elle se dressa aussitôt qu'elle vit Francis et, spontanément, elle vint se jeter sur sa poitrine en sanglotant.

Coplan lui tapota affectueusement le dos. tout en souhaitant intérieurement que l'émotion ne l'incite pas à commettre une gaffe. Il

marchait déjà suffisamment sur la corde raide pour ne pas jongler davantage.

Vane s'était assis, comme chez lui. Il ouvrit les hostilités.

- Vous vous étiez complètement gouré, Klug, dit-il. Les films que détenaient Delcroix sont en ma possession. Il les avait remis à Jefferson Ries et non à Ginette.

- Quelle blague ! dit Klug, je les ai eus en mains, et c'est à Ginette que je les avais fauchés.

Coplan sentit son cœur s'accélérer, mais il intervint avec vigueur dans le débat.

- Qu'est-ce que je vous avais dit ? fit-il en s'adressant à Vane. Vous voyez bien qu'il n'en démordra pas...

- Si, dit Vane.

Sans savoir pourquoi, Ginette fut envahie par un froid mortel. Elle ne comprenait rien à la situation, mais son instinct la prévenait qu'un jeu obscur se déroulait dans cette pièce.

- Je vous ai relâché pour avoir Ginette, bluffa Vane. Mais maintenant qu'elle est récupérée, je vous conseille de modifier votre version des événements de la façon suivante : Ginette Michel est venue passer un agréable séjour dans votre villa, sur votre aimable invitation. Elle n'a jamais pris de taxi en sortant du Centre culturel, vous l'attendiez en voiture et vous l'avez courtoisement conduite jusqu'ici. Ni elle ni vous ne savez rien du crime perpétré sur la personne d'un chauffeur de taxi. Vous suivez ?

Les intéressés hochèrent la tête.

- Bon ! Paul Delcroix est son amant. D'un tempérament jaloux, il est venu vous demander hier soir quelques explications sur cette invitation inopinée, après que Ginette lui avait passé un coup de fil. Comme il s'est montré grossier, vous vous êtes bagarrés, je suis entré chez vous et vous ai embarqués. D'accord ?

Klug ne broncha pas. Il attendait la suite. Francis aussi.

- Voyant, après vos interrogatoires, qu'il s'agissait d'une affaire banale, je vous ai relâchés et pour éviter un incident, j'ai accompagné ici Delcroix qui voulait rechercher Ginette. Ça, c'est la version officielle, authentique. Si toutefois vous ne l'adoptez pas, et si vous désirez compliquer l'existence de M. Delcroix, je sors les documents qu'on a trouvés sur le corps de Ries et j'affirme sur mes

étoiles d'officier que je les ai trouvés sur vous. Et vous êtes bons pour dix ans de cabane... Qu'est-ce que vous en pensez ?

Coplan admirait sans réserve l'habileté de Vane, mais il se demanda si Klug n'allait pas découvrir un cheveu dans ce beau raisonnement.

L'Américain n'était pas homme à lâcher vite le morceau. Coriace comme il Tétait, il devait chercher le défaut de la cuirasse.

- Minute, Vane, dit effectivement l'agent du F.B.I. après avoir réfléchi. Ou vous êtes un imbécile, ou quelqu'un se paie votre tête...

Ces mots tombèrent dans un silence glacial et Coplan sentit que le dénouement approchait. Il savait ce que Klug allait dire et il ne pouvait l'en empêcher...

- Oui, dit Klug. Votre truc ne tient pas debout, et voici pourquoi : Delcroix m'a raconté qu'il avait remis ces films à Ries après me les avoir fauchés. Or, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, il a essayé de me posséder. Ries a été tué avant que Delcroix ne me les reprenne, donc vous ne pouvez pas les avoir trouvés sur lui ! Et si vous en avez trouvés, c'est que ce ne sont pas les mêmes...

Les yeux de Vane devinrent gris lorsqu'il se tourna vers Coplan.

Il n'y avait plus à hésiter. Avec une prestesse fulgurante que n'eût pas désavouée le plus habile prestidigitateur, Coplan sortit le Colt qu'il avait en poche et le braqua sur l'assemblée.

- Pattes en l'air ! commanda-t-il d'une voix dure. Ginette, fais les poches à l'inspecteur !

La jeune Française, stupéfiée, obéit cependant avec promptitude. Elle extirpa un Smith et Wesson de la poche intérieure de Vane et s'en servit aussitôt pour tenir Klug en joue pendant qu'elle le fouillait.

- Merci, dit Coplan, très sec. Viens de mon côté.

Ann était pétrifiée. Exténuée par une nuit de bataille et d'inquiétude, elle avait perdu tout ressort. Klug, qui s'était déjà fait abîmer deux fois le portrait par Francis, n'avait aucune velléité de combattre, d'autant plus qu'il perdait lui-même les pédales. Quant à Vane, il voulut jouer le tout pour le tout. Il bondit hors de son fauteuil vers Ginette, dans l'intention de s'en servir comme d'un bouclier.

Le Colt de Francis cracha deux fois et l'inspecteur s'affala de tout son long, une main à la poitrine et la bouche soudainement pleine de sang.

Son corps tomba avec un bruit mat tandis que se diluait un filet de fumée bleue.

- Passe-moi ton revolver ! ordonna Francis à Ginette.

La Française le lui tendit. Coplan fit passer le Colt dans sa main gauche et tint le Smith et Wesson dans la droite.

Ce pistolet tonna deux fois, coup sur coup.

Ann Lexter et Willie Klug, une balle en-plein front, chancelèrent avec une expression horrifiée et s'abattirent à leur tour.

CHAPITRE XIV

Ginette Michel contempla Francis, puis les trois cadavres. Tête penchée et bras ballants, elle paraissait au bord de la crise nerveuse. Coplan s'en aperçut et sa voix bien timbrée résonna dans le silence d'une façon apaisante :

- Il n'y avait pas d'autre solution. C'était eux ou nous...

Aussi calme que s'il se livrait à une besogne de laboratoire, il essuya méticuleusement la crosse et la gâchette des deux automatiques. Il procédait avec décision et rapidité. Tenant le Smith et Wesson par le canon enveloppé dans un mouchoir, il le déposa dans la paume de Vane, referma la main du détective dessus pour y poser les empreintes et replia l'index sur la gâchette. Puis il laissa la main se rouvrir et il déposa le pistolet à une dizaine de centimètres, comme s'il avait échappé au moment de la chute.

Ensuite, il procéda de même avec le revolver de Klug. Prenant un léger recul, il étudia la position des corps d'un œil critique. Ça pouvait aller. Heureusement que Vane avait bondi en direction de Ginette alors que celle-ci se trouvait devant Klug... On pouvait croire à présent que c'était vers l'Américain. Déplacer les cadavres eût posé de multiples problèmes, surtout à cause des traces de sang, mais la scène se présentait sous un aspect satisfaisant : les enquêteurs n'auraient aucune difficulté à reconstituer le drame.

- Viens, dit Francis, en tendant la main à Ginette.

La jeune femme, toujours prostrée, obéit docilement. Ils sortirent tous deux et Francis laissa la porte d'entrée ouverte.

Arrivé devant la voiture de Vane, Coplan réfléchit quelques secondes, contourna le véhicule sans y toucher et, finalement, s'en écarta. Il dut prendre une résolution, car l'expression soucieuse de son visage disparut.

Revenant vers Ginette, il la prit par la taille et lui dit :

- Réveille-toi, mon petit. La partie est gagnée. Un peu de marche ne nous fera pas de tort...

Et, sur un des bas-côtés de la route côtière, ils s'en allèrent en direction d'Adélaïde, caressés par le vent du large.

Coplan rentra à Kooringa Road quatre heures plus tard. Hannah était partie; sans doute avait-elle fini par émerger des vapeurs de sa cuite de la veille...

Maintenant qu'il avait bien en tête les éléments de son rôle et qu'il n'y avait plus qu'à attendre les événements, Francis sentit soudain peser sur lui une incommensurable fatigue.

Il se déshabilla, prit une douche très chaude, revêtit son pyjama et se glissa dans son lit. Pendant quelques minutes, ses pensées vagabondèrent, puis il sombra dans un sommeil de plomb.

Quand il se réveilla, le réveil marquait six heures. Hannah n'était pas encore rentrée, mais elle n'allait probablement plus tarder.

La bouche pâteuse et la tête un peu lourde, Francis se décida à se lever. Il avait trop chaud... Une idée soudaine lui traversa l'esprit et accéléra ses mouvements. Il sauta du lit, alla vers son pantalon et en retira le mouchoir.

Il se rendit à la toilette, s'y enferma et entreprit de déchirer le mouchoir en fines bandes qu'il évacua par le w.-c. Puis il ressortit et fourra dans son pantalon le mouchoir qui se trouvait dans la poche de son pyjama. Ceci fait, il procéda à sa toilette.

Il était encore le torse nu quand Hannah fit son entrée. La jeune journaliste vint l'embrasser d'un air maussade et limita son salut à un petit « Bonjour ! » dénué d'enthousiasme.

Francis fit semblant de ne pas s'en apercevoir et continua tranquillement de s'apprêter. Il s'habilla d'un complet gris perle, d'une cravate de soie bordeaux et, entièrement rafraîchi, en pleine

possession de ses moyens, il revint dans le living et alluma voluptueusement une cigarette.

- Alors, ma jolie, fit-il d'un air engageant, elle est passée, cette migraine ?

- Presque..., dit Hannah, boudeuse.

- Délicieuse soirée, au Blue Star, n'est-ce pas ? Très bien, ce cabaret...

- Je voudrais bien savoir où tu as passé la nuit ? éclata soudain Hannah en jetant bas le masque. Je me suis réveillée vers trois heures du matin, malade comme un chien, et tu n'étais pas là... Ton oreiller ne portait même pas la marque de ta tête !

Désinvolte, Francis aspira la fumée et la laissa filtrer par ses narines. Puis il affirma, sur un ton exaspérant de suffisance :

- J'avais besoin d'un peu d'air frais. Je ne suis pas habitué comme toi à l'atmosphère enfumée et empestée des établissements de nuit...

- Qu'est-ce que tu veux insinuer ?

- Rien ! Tu as l'intention de prolonger longtemps l'entretien sur ce ton-là ?

- Je le prolongerai tant qu'il me plaira.. Si tu crois toujours pouvoir t'en tirer avec des pirouettes...

- Bon ! dit Francis en se levant. Dans ce cas je sens que je vais m'offrir une sortie de célibataire.

- Écoute, Paul, je te parle très sérieusement : je ne veux pas que tu me quittes ce soir !

Delcroix arqua les sourcils et regarda la mince jeune femme avec commisération.

- Tu ne veux pas ?...

- Non, Paul. Reste ici...

Ces derniers mots résonnaient d'une façon autoritaire qui influença fâcheusement les oreilles de Francis. Indifférent, comme s'il n'avait pas senti la menace contenue dans les paroles de sa maîtresse, il se dirigea d'un pas tranquille vers le hall dans l'intention évidente de prendre son chapeau et de s'en aller.

- Paul, pour la dernière fois !

Il se retourna et lui adressa une grimace de dérision. Mais son expression se modifia insensiblement... Hannah, bien campée sur

les jambes, avait sorti un petit 6,35 et le braquait sur lui avec fermeté.

- Fais encore un pas et je t'envoie une balle dans la cuisse...
Méfie-toi, je vise juste !

Et soudain, contre toute attente, Coplan éclata d'un rire énorme, homérique. Sa joie était telle qu'il se battait le genou replié de grands coups de sa paume droite, chose qui ne lui arrivait que dans les moments d'intense jubilation.

- Eh bien, qu'est-ce qui te prend ? demanda Hannah assez désespérée, avec l'impression très nette qu'elle avait l'air ridicule.

Coplan s'efforçait, semblait-il, de reprendre son sérieux sans y parvenir. Toujours rieur, il revint vers elle et, avec une douceur déconcertante, il lui dit, la poitrine à 50 centimètres de la gueule du pistolet :

- Tire ! Fais-moi plaisir. Tire !

La main d'Hannah se crispa autour de la crosse bleu foncé, mais son index ne bougea pas d'un dixième de millimètre. Ses traits se mirent à trembler, les commissures de ses lèvres s'abaissèrent et, brusquement, un sanglot souleva ses épaules. Néanmoins, elle gardait les yeux fixés sur ceux de Francis. Ce dernier ne bronchait pas et attendait avec un sourire patient.

Il prit le revolver par le canon et le retira sans brutalité de la main de sa maîtresse, puis il le tourna vers elle et appuya sur la détente... Il y eut un « clic », sans plus.

- Tu vois, dit Francis, ces instruments ne sont aussi aussi dangereux qu'ils en ont l'air...

Hagarde, Hannah le dévisageait, en proie à une stupeur sans bornes, éperdue et terrifiée.

Coplan la prit par l'épaule et l'assit de force dans un fauteuil.

- Détends-toi, conseilla-t-il. Nous allons bavarder gentiment.

Il alla vers la petite table et servit deux verres de whisky. Il en tendit un à la journaliste, qui l'accepta d'un geste machinal. Francis but une petite gorgée et s'assit à son tour.

- Tu es bien mignonne et je t'aime beaucoup. Mais à côté de ça tu es casse-pieds et tu remplis mal tes fonctions. Tôt ou tard, j'en toucherai d'ailleurs un mot à l'inspecteur Chaps.

Hypnotisée, Hannah l'écoutait, incapable d'articuler le moindre mot.

- Oui, continua-t-il, dans ta spécialité tu es une gourde. Excuse-moi, mais il n'y a pas d'autre mot. La plus grande erreur consiste à sous-estimer l'adversaire. Or, tu aurais dû te douter qu'en ma qualité d'ingénieur j'ai l'habitude d'ouvrir les yeux. Le rôle que tu as joué à mes côtés pendant plusieurs mois nécessitait une prudence extrême ; or tu as accumulé les erreurs. Tu n'attendais pas cinq minutes après mon départ pour sauter sur le téléphone, tu fouillais mes tiroirs sans apercevoir les pièges que j'y semais à ton intention, tu manifestais à l'égard de mes mouvements une curiosité trop visible, bref, tu te faisais voir à tous les tournants. Ça ne m'a jamais gêné beaucoup, car j'ai l'âme pure et je suis un être sans mystère. Cependant, tu n'as jamais imaginé que je te rendais la pareille et que je pouvais à tout moment dresser l'inventaire du contenu de ton sac, de tes meubles et de ton appartement.

Francis but un deuxième petit coup et poursuivit, les yeux au plafond :

- L'inspecteur Chaps va venir m'arrêter d'un instant à l'autre et tu as reçu comme instructions de me retenir ici. Crois bien que je ne désire pas me soustraire à l'interrogatoire auquel va me soumettre ce sympathique fonctionnaire, mais comme j'estime qu'un revolver est toujours mal à sa place dans la main d'une jolie femme, j'ai jugé utile d'en retirer les balles cet après-midi.

Hannah se mit à pleurer, sans bruit, sans soupirs. Les larmes lui coulaient du visage et tombaient, goutte à goutte, sur sa robe, sans qu'elle fît rien pour les retenir. Elle n'avait rien à répondre à Paul Delcroix...

Francis consulta son bracelet, éteignit sa cigarette en l'écrasant dans un cendrier. Trop tard pour prévenir Dale Kempsey... Bah ! il saurait bientôt à quoi s'en tenir...

Hannah reniflait à petites secousses. Sa queue de cheval agrémentée du nœud rouge lui donnait maintenant un air misérable, accusant la minceur du cou et dégageant impitoyablement le visage, dévoilant les yeux rougis, les joues fiévreuses, la lippe puérile.

Le timbre vibra. Francis se dirigea vers la porte.

- Paul !

Il se retourna, étonné par l'angoisse qui perçait dans cet appel. Les pleurs d'Hannah redoublèrent soudain, malgré les efforts désespérés qu'elle faisait pour les tarir. Visiblement, elle essayait d'ajouter quelque chose.

- Paul !... Avant que tu ne partes..., je... voulais te dire que... je t'aime...

- Ça aussi, je m'en doutais, fit-il, les épaules lasses, tout en allant ouvrir.

Effectivement, l'inspecteur principal se tenait sur le seuil. Seul. Il fixa sur Coplan un regard dénué d'expression et prononça d'une voix terne la formule rituelle :

- Monsieur Delcroix, je vous saurais gré de bien vouloir m'accompagner.

- Je vous attendais, inspecteur Chaps. Je suis à vous.

Francis décrocha son feutre, l'assujettit avec soin et, avant d'emboîter le pas au délégué de Scotland Yard, il lança à la jeune journaliste :

- A bientôt, Hannah !

Les deux hommes descendirent.

Une Bentley noire attendait devant la porte et deux policiers occupaient le siège avant. La voiture s'ébranla et, durant le trajet, Chaps n'entama aucune conversation. Philosophe, Francis attendait... Il semblait prêter un intérêt particulier au spectacle de la rue.

Aussitôt que la voiture arriva dans la cour du Q.G., Chaps mit pied à terre et les deux agents vinrent encadrer Francis comme dans un ballet bien réglé. Le groupe se rendit dans le bureau de l'inspecteur principal.

Chaps s'assit, ouvrit un tiroir et en sortit une formule imprimée.

- Votre passeport, je vous prie...

Coplan le lui tendit du bout des doigts.

Chaps commença à transcrire l'identité du prisonnier et, après quelques minutes, il articula les mots sacramentels :

- Delcroix, vous êtes en état d'arrestation. Tout ce que vous direz dorénavant pourra être retenu contre vous. Vous n'avez aucune déclaration à faire ?

- Une simple question à poser, inspecteur. Quelle est l'inculpation ?

- Intelligence avec une puissance étrangère, laissa tomber Chaps d'une voix traînante. Je pense qu'il y en aura d'autres sous peu. Une d'assassinat, notamment.

- Bien ! dit Francis. Veuillez noter la déclaration suivante...

L'inspecteur eut un signe d'approbation et leva les yeux, attentif.

- Je proteste contre cette arrestation arbitraire qui ne saurait être étayée par aucun fait. Je nie formellement l'inculpation et regrette que mon arrestation se soit effectuée sans qu'on m'ait entendu au préalable. C'est tout.

Chaps avait scrupuleusement noté les paroles de Francis. Il avança le texte sur le bureau et dit :

- Inscrivez en dessous : « Lu et approuvé, je persiste et signe... » et apposez votre signature.

Coplan s'exécuta sans sourciller. Il repoussa la feuille en direction de Chaps.

- Je présume que la loi vous oblige à m'interroger dans un court délai pour me maintenir en détention ? s'enquit-il. Je vous serais obligé de ne perdre ni mon temps ni le vôtre et d'accomplir cette formalité le plus vite possible.

Chaps ne répondit pas. Il fit un signe aux deux agents. Ceux-ci passèrent prestement les menottes à Francis et l'emmenèrent.

Dans son étroite cellule aux murs blanchis (qui était précisément celle où Ann Lexter et Klug avaient été incarcérés la veille...) Francis soumettait son système à une impitoyable critique. Il n'était plus question de glisser sur une peau de banane, à présent.

Depuis qu'il avait abattu Vane, il comprenait des tas de choses. L'espion soviétique n'avait pas seulement descendu Ries, il avait aussi liquidé Falls, et pour des raisons qui apparaissaient actuellement avec une netteté aveuglante.

Vane avait mené son jeu avec une habileté presque diabolique. En éliminant Falls, il réalisait deux objectifs : primo, il privait les gens du F.B.I. de leur atout majeur. Secundo : en raflant les documents à Ann Lexter, il grillait cette fille et son ami Klug aux yeux du Yard, et en restituant à Chaps les négatifs pris aux Américains, il se mettait au-dessus de tout soupçon. En réalité, il sacrifiait un petit morceau

pour en avoir un gros, car son intention principale était, depuis le début, de remplacer, Falls par Delcroix, un agent à lui dont les tuyaux seraient plus intéressants encore, attendu qu'ils devaient venir après l'explosion de Montebello...

Vraiment, ce gars-là méritait un coup de chapeau. S'ils étaient tous du même calibre dans les services du Polit Buro, on n'avait pas fini de rigoler...

Une clef cliqueta dans la serrure. Chaps fit son entrée, accompagné de Banners.

- Je vous en prie, messieurs, dit Francis en désignant sa paillasse d'un geste large pour les inviter à s'asseoir.

- Une cigarette ? dit Chaps en tendant un paquet.

Coplan se servit. L'inspecteur et Banners bourrèrent leur pipe. Ensuite, Chaps ouvrit une serviette et en extirpa un dossier.

- Procédons par ordre, dit-il. Racontez-moi ce que vous avez fait ce matin avec l'inspecteur Vane.

- C'est très simple, dit Francis qui se souvenait de l'exposé impeccable de Vane et qui se l'appropriait sans scrupule. Vane est venu me chercher à mon domicile pour m'emmener dans la villa où se trouvait Ginette Michel. Il ne voulait pas que j'y aille seul, de crainte que je ne commette un éclat.

- Et d'où lui venait cette crainte, monsieur Delcroix ?

Coplan avoua que ses sentiments à l'égard de Ginette étaient plus vifs qu'il ne l'avait laissé entendre et répéta alors, presque mot à mot, la version que Vane avait qualifiée d'officielle à Klug, le matin même.

Chaps et Banners l'écoutèrent attentivement, en prenant des notes au passage, et quand Francis se tut, l'inspecteur posa la question suivante :

- Et que s'est-il passé après votre arrivée dans la villa ?

- Eh bien, les choses se sont déroulées le mieux du monde... Mr. Klug s'est un peu fichu de moi, Ginette aussi... Elle était stupéfiée d'apprendre que sa disparition avait fait tant de bruit, simplement parce qu'elle avait omis de prévenir le Centre culturel. Ma situation était plutôt déplaisante, je faisais figure de don Quichotte et j'ai coupé court. J'ai emmené Ginette avec moi et nous sommes partis

en réduisant les salutations au minimum. Elle est rentrée chez elle, moi aussi, et voilà...

- Ne simplifiez-vous pas à l'extrême votre compte rendu ? dit Chaps en tirant activement sur sa pipe.

- Non ! dit Francis, étonné. Pourquoi ? Vane a bien dû vous le dire, je suppose... Vous avez dû le voir depuis...

- Oui, agréa Chaps, je l'ai vu. Mais il était mort...

- Comment ! bondit Francis en proie à une stupeur indicible.

- Vous l'ignoriez ? s'informa Chaps d'un ton léger.

- Mais... mais quand je l'ai quitté il était solide comme vous et moi. Il lui est arrivé un accident ?

- Grave, opina Chaps. Deux balles dans le ventre.

- Non ? dit Francis. Et quand ça s'est-il produit ?

- Dans la villa... Vous ne le saviez pas ?

- Mais comment l'aurais-je su ? clama Francis avec indignation. Quand nous sommes partis, ils discutaient tranquillement, tous les trois...

- Je croyais vous vous aviez assisté à tout l'entretien, dit doucement Chaps, et que vous auriez pu nous renseigner sur les circonstances de cette hécatombe.

Coplan arquait les sourcils.

- Hécatombe ? Il y a eu d'autres tués ?

- Oui. Klug et Ann Lexter.

Coplan fixa sur les deux hommes un regard incrédule.

- Vous me montez un bateau ? Pourquoi, au nom du ciel, tous ces gens auraient-ils été tués ?

Chaps et Banners échangèrent un regard significatif.

Écoutez, Delcroix, ou bien vous jouez supérieurement l'idiot, ou bien vous êtes sincère, mais je penche plutôt pour la première hypothèse. Vous savez mieux que personne pourquoi ces gens « n'ont pas été tués » mais « se sont entretués ». Il y a une nuance...

- Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda Coplan.

Chaps ne répondit pas à sa question, il en posa une autre :

- Depuis quand vous êtes-vous livré à un travail clandestin au bénéfice d'une puissance étrangère, Delcroix ?

CHAPITRE XV

Coplan respira profondément. On n'aurait pu dire s'il était accablé ou soulagé. Il fixa ses deux interlocuteurs avec hésitation, puis il se résolut à parler :

- Trois jours après Montebello..., mentit-il.

A leur tour, Chaps et Banners poussèrent un soupir de soulagement. Ils avaient craint un moment de ne tirer aucun aveu de leur prisonnier.

- Continuez, monsieur Delcroix,, encouragea Chaps.

- Puisque vous me dites que Vane est mort, je n'ai plus aucune raison de me taire, dit Francis. J'avais espéré que vous ne me poseriez pas cette question, qui va singulièrement ternir la mémoire d'un de vos collaborateurs...

Chaps, qui ne s'attendait guère à ce préambule, fut quelque peu déconcerté.

- Expliquez-vous, dit-il d'une voix plus sèche.

- C'est une longue histoire..., dit Francis, les yeux dans le vague. Et j'ai passé les plus sombres moments de mon existence depuis que Vane s'est manifesté à moi sous un jour tout différent que celui sous lequel nous le connaissions... Je puis vous dire d'emblée que Vane était en Australie le chef des services d'espionnage soviétiques.

Malgré tout son flegme et une longue expérience professionnelle, Chaps bondit :

- Attention à ce que vous dites, Delcroix... Vous lancez là une accusation extrêmement grave, et qui me met personnellement en cause. Vous jouez un jeu dangereux, je vous préviens !

- Désolé, inspecteur, mais c'est moi qui suis incarcéré et non vous. Souffrez donc que je me défende sans plus ménager personne, maintenant que la menace constante qui planait sur ma tête a disparu.

Pour la première fois, Banners intervint.

- Votre devoir est de dire la vérité, Delcroix, sans haine et sans crainte. Continuez votre déposition.

- Rien de tout cela ne se serait produit, affirma Francis avec une colère rentrée, si ma soi-disant protection n'avait pas précisément été confiée à celui qui exigeait de moi, sous la contrainte, de lui fournir des renseignements ultra confidentiels. J'ai vécu dans une crainte perpétuelle, déchiré par l'alternative suivante : ou bien me plier aux ordres que me donnait Vane, ou bien être assassiné d'une balle dans le cou, comme Marcus Falls...

- Quoi ? sursauta une fois de plus Chaps. C'est Vane qui avait descendu Falls ?

- Il s'en est vanté auprès de moi, en tout cas, N'est-ce pas à lui que vous aviez confié l'enquête ?

- Si, avoua Chaps, désarçonné.

Les souvenirs lui revenaient en foule. C'était Vane qui lui avait dit que la balle était sortie d'une arme non répertoriée ; il était à Adélaïde au moment du crime ; c'était lui qui avait poussé à la nomination de Delcroix...

- C'est encore lui qui a liquidé Jefferson Ries, poursuivit implacablement Francis. Un hasard malencontreux a voulu que ce fût lui qui fut avisé d'un coup de téléphone anonyme...

- Comment savez-vous ça ? demanda Chaps, abasourdi.

- Parce que c'est moi qui l'ai donné... Je faisais mon possible pour éviter que ces renseignements sortent d'Australie... En dénonçant Vane, je signalais mon arrêt de mort, tandis que de cette façon il ne pouvait deviner d'où venait le coup !

Banners se grattait énergiquement la tête, très embêté. Cette histoire promettait de faire un beau raffut et les félicitations allaient pleuvoir dans les divers services...

- Vane et lui étaient de mèche... Mais quand Vane a su que Ries allait tomber dans les mains de la police, il a supprimé un complice encombrant...

- Un instant, dit Chaps en reprenant ses esprits. Vous nous racontez là une belle histoire, mais elle n'a qu'un défaut, c'est que vous n'avez aucune preuve pour l'étayer...

- Il ne m'appartient pas de les trouver, Chaps, c'est votre boulot. Vous avez tout en main pour ça : faites expertiser le pistolet de Vane et confrontez-le avec les balles qui ont tué Falls et Ries... à moins qu'il n'ait eu le temps de les faire disparaître et de les remplacer par

d'autres du même calibre. D'autre part, perquisitionnez chez lui, vous trouverez les documents que je lui avais remis, ou plutôt que j'avais donnés à Ries et qu'il a récupérés sur son cadavre.

- Je vais m'en occuper, promet Chaps avec détermination. Mais que venaient faire Klug et Ann Lexter dans cette combine ?

- Là, vous m'en demandez trop, dit Francis en levant les bras en signe d'ignorance. Tout ce que je peux faire, c'est d'émettre certaines suppositions...

- Lesquelles, par exemple ?

- Entre autres, qu'Ann Lexter aurait reconnu en lui l'homme qui lui avait volé les films remis par Falls, et que la bagarre de la villa ne serait qu'une sorte de règlement de comptes...

- Hm ! grogna Chaps. Je vérifierai. Mais tout cela ne change absolument rien au fait que vous avez soustrait frauduleusement des documents intéressant la défense de l'Empire. Il était de votre devoir de prévenir les autorités, quels qu'en soient les risques...

- Vous en avez de bonnes, dit Francis. Je me suis débrouillé comme j'ai pu. De toute façon, vous ne pouvez pas m'inculper de ça non plus.

- Et pourquoi ? demanda Chaps, suspicieux.

- Pour une excellente raison : c'est que les documents que j'ai transmis à Jefferson Ries étaient faux...

Les deux fonctionnaires contemplèrent le prisonnier avec des yeux exorbités. C'était bien la première fois dans leur carrière qu'ils tombaient sur un spécimen pareil... Un type tout calme, un ingénieur au passé sans tache, d'un naturel craintif, et qui, en toute tranquillité, avec la plus grande modestie, avait réussi à duper deux agents soviétiques de première force !...

Chaps abandonna.

- Il me faudra au moins quelques heures pour tirer tout ça au clair. Quand j'en aurai le cœur net, je verrai s'il est opportun de vous remettre en liberté.

Les deux représentants de la Couronne s'en allèrent, assez penauds.

Dès qu'ils eurent le dos tourné, Coplan se frotta vigoureusement les mains et esquissa quelques mouvements d'assouplissement. Revenu à l'immobilité, il s'avisa soudain qu'il avait tout de même

commis une erreur d'appréciation : il avait longtemps soupçonné les Américains d'avoir tué Falls. Et Ries l'avait cru aussi, d'ailleurs.

L'inspecteur principal en avait lourd sur le cœur. Cette guerre avait décidément changé bien des choses et le monde tournait à l'envers. Un type qu'on foutait en cabane révélait une importante affaire d'espionnage et accusait, avec raison semblait-il, un détective de Scotland Yard... On aurait tout vu...

Néanmoins, avec une conscience que n'entamait pas cette conjoncture paradoxale, il se livra à une enquête approfondie dans les délais les plus brefs. Il entendit la déposition de Ginette Michel, qui concordait en tout point avec celle de Francis. Il retrouva les balles qui avaient tué Falls et Ries : elles étaient marquées de la même manière que celles extraites de la tête d'Ann Lexter et de Klug. Une perquisition au domicile de Vane permit de retrouver les micro-films. Ces derniers furent acheminés à la *Gawler Steel* et Dale Kempsey put affirmer, après examen, qu'ils ne révélaient rien d'exact sur la métallurgie du Tamper. Une habile contrefaçon..., déclara le directeur, des ingénieurs étrangers n'auraient pas douté, de prime abord, de l'authenticité de ces films. Seule une explosion atomique aurait pu montrer que les données étaient fausses...

Sans se lasser, Chaps poursuivit ses investigations. Il soumit Hannah à un interrogatoire serré, mais la pauvre fille ne put que lui confirmer qu'elle n'avait jamais rien découvert de suspect, ni dans les agissements, ni dans les objets personnels de Paul Delcroix. A tout hasard, on fouilla l'appartement de l'ingénieur. Rien d'anormal.

Alors Chaps fit son examen de conscience : Delcroix lui avait exprimé ses craintes à diverses reprises en mentionnant toujours la mort de Falls ; et lui, Chaps, avait mis cela sur le compte de la pusillanimité, au lieu d'attribuer un autre sens à ce discret appel au secours. Il avait accordé à son subordonné une confiance aveugle dont il se repentait amèrement. Quant à Ann Lexter et Willy Klug, s'il avait eu la prudence de les coffrer au lieu de les laisser vagabonder dans la nature, ils ne seraient pas étendus pour le moment sur une table à la morgue.

Très embêtant, tout ça. Très.

La mort dans l'âme, l'inspecteur principal Chaps descendit vers les cellules afin de délivrer son prisonnier et lui exprimer ses remerciements.

Trois jours plus tard exactement, un avion des B.O.A. atterrissait sur l'aérodrome d'Adélaïde. C'était la dernière escale avant le point terminus de la ligne Londres-Melbourne. Les passagers étaient nombreux. Européens en majorité.

Les voyageurs furent soumis aux formalités habituelles. Parmi eux ne figurait qu'un citoyen de nationalité française. Son passeport indiquait : Moray, Jules. Profession : industriel. But du voyage : affaires. Durée probable du séjour en Australie : une semaine.

L'officier d'immigration administra un vigoureux coup de tampon sur la pièce d'identité et la restitua à son propriétaire. Courtois, celui-ci remercia et s'en fut à la douane. Ses bagages ne contenaient que des effets personnels et une serviette bourrée de documents commerciaux.

Moray descendit dans un des palaces d'Adélaïde, le Knight's. Avant de vaquer à ses affaires, il parcourut la ville en simple touriste. C'est ainsi qu'il apprit qu'il existait à Adélaïde un Centre culturel franco-australien. Il décida aussitôt d'aller le visiter.

Au premier étage, il fut accueilli par une jeune fille charmante, et celle-ci réprima avec une grande maîtrise la surprise qu'elle éprouva à rencontrer inopinément en Australie un industriel français qu'elle n'était pas censée connaître.

Moray s'enquit des heures d'ouverture de la bibliothèque et des conditions d'inscription. Toutefois, il n'emporta aucun livre.

Les jours suivants, il revint avec ponctualité, toujours à la même heure, pour se détendre des soucis que lui procuraient ses journées bien remplies.

Après son indisposition passagère, Paul Delcroix avait repris son service à la *Gawler Steel Ltd*. Kempsey s'était montré très compréhensif et avait d'ailleurs conclu à la nécessité d'un congé.

Les semaines qui avaient précédé Montebello avaient été exténuantes pour tout le monde.

Un soir cependant Kempsey convoqua l'ingénieur français dans son bureau. Son visage était empreint de gravité et l'entretien débuta en ces termes :

- Monsieur Delcroix, j'ai reçu aujourd'hui la visite de l'inspecteur général Roy Chaps. Ce dernier m'a mis au courant de... disons certains incidents qui ont marqué votre séjour dans l'usine.

Delcroix approuva de la tête sans rien dire et attendit la suite. Il ignorait dans quelle mesure Chaps s'était déboutonné et il ne désirait pas commettre d'impair.

- Je sais que vous nous avez rendu d'éminents services, monsieur Delcroix, et je tiens à vous féliciter personnellement de votre courageuse attitude en présence d'une situation aussi pénible qu'inattendue...

- Oh ! protesta Francis, je n'ai fait que ce que me dictait ma conscience et je suis certain que tout autre, à ma place...

Dale Kempsey lui coupa la parole d'un geste de la main et poursuivit :

- Non, monsieur Delcroix. Nous savons malheureusement qu'un autre n'a pas eu les mêmes scrupules... Mais paix à sa mémoire. Nous ignorerons toujours les mobiles qui l'ont incité, peut-être étaient-ils sordides, peut-être étaient-ils valables, il ne m'appartient pas d'en juger. Mais ceci dit, en tant que directeur technique de la *Gawler Steel*, je voudrais quand même vous poser une question qui, vous le comprendrez aisément, revêt pour moi la plus haute importance...

- Comment êtes-vous parvenu à sortir des laboratoires secrets une documentation photographique ?

Coplan réfléchit quelques secondes avant de répondre. Tant que les vrais micro-films n'étaient pas sortis d'Australie, sa mission n'était pas terminée. Il sourit.

- Les soldats préposés à la fouille manquent de psychologie et de compétence, Mr. Kempsey. Quand ils découvrent dans la poche d'un membre du personnel une enveloppe Kodak contenant des photos d'amateurs, ils examinent les photos, mais ils négligent de s'assurer si les négatifs correspondent bien aux épreuves positives...

- Grands dieux ! lâcha Kempsey, les bras a ciel. C'était donc aussi simple que cela ?

- Parfaitement, dit Francis d'un ton détaché.

Kempsey se leva, contourna son bureau et vint cordialement serrer la main de Delcroix.

- Vous me rendez un service inestimable... Que puis-je faire pour vous ?

- Je vous en parlerai d'ici quelques jours, Mr. Kempsey... Un vague projet se dessine en moi, mais il n'est pas encore au point.

- Quand vous voudrez..., conclut le directeur avec empressement.

Coplan quitta l'usine et rentra chez lui dans la petite Austin. Hannah, le visage rayonnant et nimbé de bonheur, l'attendait avec une impatience fébrile.

- Mon chéri, il y a une convocation du Consulat..., annonça-t-elle. Coplan prit un air étonné.

- Tiens ! dit-il. Que me veulent-ils encore ? Ça ne cessera donc jamais toutes ces corvées officielles ?

Il prit Hannah dans ses bras et frotta son nez contre celui de la jeune femme d'une façon affectueuse, puis il posa sur sa bouche un baiser brûlant, qu'elle rendit les yeux mi-clos.

- Écoute, dit Francis. Je fais un saut jusque-là pour voir de quoi il retourne et je te fixe rendez-vous dans le hall de l'hôtel Victoria d'ici une bonne heure... D'accord ?

- D'accord, fit Hannah d'un ton enjoué.

- Et nous passerons une adorable soirée, promit-il en s'en allant.

Il arriva au Consulat à six heures moins cinq, juste avant la fermeture des bureaux. Il déclina son identité et présenta la convocation. Un vieil employé le contempla avec mauvaise humeur au-dessus de ses lunettes. On dirait que ça fait partie des convenances, ils sont toujours de mauvais poil dans les consulats...

- Il est moins cinq..., crut-il bon de faire remarquer.

- Oui, dit Francis. Je suis en avance de quatre minutes.

Maugréant, l'employé consulta un fichier de correspondance et en retira une lettre au nom de Delcroix.

- Voici, dit-il. C'est un shilling.

Coplan paya et fourra la lettre dans sa poche sans l'ouvrir.

« Avec un peu de veine... » se dit-il, songeur.

Il remonta dans son Austin et mit aussitôt le cap sur le Centre Culturel. Quelques minutes plus tard il freinait devant la grande porte, retirait la clef de contact et montait quatre à quatre les escaliers qui menaient à la bibliothèque.

Il serra la main à Ginette Michel et lui demanda si les derniers numéros de Paris-Match étaient arrivés. La jeune femme opina de la tête et désigna la grande salle en disant :

- Ils sont à votre disposition.

Avant de choisir une place, Francis jeta un coup d'œil circulaire. L'heure du dîner approchait et seules deux personnes étaient attablées devant des collections de magazines. Coplan éprouva une vive satisfaction en apercevant une silhouette qui lui était familière, en dépit des lunettes cerclées d'or et des cheveux grisonnants.

Toutefois, apparemment peu pressé, il s'informa auprès de Ginette :

- Et votre retour en France ? La date n'est toujours pas fixée ?

- Mais si, dit-elle. Je pars mardi de la semaine prochaine, irrévocablement. Ma place est retenue.

- Bon, dit Francis. J'espère que vous m'accorderez encore une soirée avant cette séparation ?

- Très volontiers, monsieur Delcroix. Lundi, si vous voulez ?

- Je passerai vous prendre, dit Francis, et il se dirigea à longues enjambées vers la table des périodiques.

Il s'assit presque en face du monsieur à l'allure distinguée et se pencha sur un numéro de Paris-Match, tournant les pages comme s'il cherchait un article bien déterminé. A trois mètres de là, une vieille dame étudiait avec attention des modèles de haute couture adoptés pour la saison par les grandes maisons parisiennes. Un silence absolu régnait dans la salle.

Le monsieur distingué s'empara aussi d'un numéro de Paris-Match et l'éplucha avec soin.

- Pardon, monsieur, l'interrompit Delcroix, auriez-vous la bonté de me passer deux secondes la publication que vous consultez ? Une simple vérification... D'ailleurs, je vous cède celle-ci en échange.

Mr. Moray leva les yeux sur l'importun et son regard ne cilla pas.

- Faites donc, dit-il, en avançant la revue et en acceptant celle que lui tendait Francis.

Celui-ci se confondit en remerciements, feuilleta sans conviction le magazine et, après deux minutes, le restitua au lecteur obligeant. Il ne devait pas avoir trouvé ce qu'il cherchait car il manifesta sa déception d'une façon visible et poussa un profond soupir. Puis il salua l'autre monsieur d'un coup de chapeau discret et s'en alla.

Au passage, il prit la main de Ginette et la pressa d'une façon significative en disant :

- Alors à lundi, comme convenu...
- Promis. Au revoir, monsieur Delcroix...

Quand il arriva au rendez-vous avec Hannah, celle-ci vit tout de suite que quelque chose clochait. Prompte à s'alarmer, elle demanda :

- Tu es soucieux, Paul chéri... As-tu reçu de mauvaises nouvelles au Consulat ?

Francis eut une grimace pessimiste.

- Ne gâchons pas la soirée, dit-il. Nous en parlerons demain...

Et, au prix d'un grand effort, il parvint à masquer l'exultation qui lui dilatait la poitrine.

CHAPITRE XVI

Deux mois plus tard, un avion d'Air France venant d'Extrême-Orient ramenait Paul Delcroix à Orly. Coplan, d'excellente humeur, se prêta de très bonne grâce aux fastidieuses formalités et débarqua, trois quarts d'heure après, dans le hall de l'aérogare des Invalides.

Il récupéra ses bagages et sauta dans un taxi. Après avoir déposé ses valises à Cophysic, distribué de nombreuses poignées de main et promis dix rendez-vous qu'il oublia séance tenante, il se précipita chez le Vieux.

- Tiens ! c'est vous ? dit ce dernier comme si Coplan l'avait quitté quelques minutes plus tôt.

- Oui, dit Francis. Ça vous étonne ?

- Oui et non, dit le Vieux en consentant enfin à quitter du regard le dossier qu'il examinait avec une moue désapprobatrice. Vous avez fait bon voyage ?

- Plutôt... Comment va Moray ?

- Pas mal, merci. Il m'a remis un mot de votre part, il y a quelques semaines...

- C'était bien ça que vous vouliez ?...

- Vous savez, moi, je n'y connais rien, dit le Vieux en sortant sa pipe de sa poche et en se mettant à la bourrer. Mais il y en a qui sont contents, paraît-il...

- Ils auraient tort de ne pas l'être. Cinq personnes dorment sous terre à l'heure actuelle pour avoir trouvé ça très intéressant.

- Tiens ? Des morts subites ?

- Très.

Le Vieux tira sur sa pipe d'un air pensif.

- Vous n'étiez pas en très bons termes avec eux ?

- Avec certains, oui, dit Francis, en adressant un pieux hommage à la mémoire de Vane. Les autres se mêlaient de ce qui ne les regardait pas.

- C'est toujours imprudent, admit le Vieux. Comment avez-vous rompu votre contrat avec la *Gawler Steel* ?

- Ne vous en faites pas, je peux y retourner si c'est nécessaire. Je suis dans les petits papiers de la Direction, là-bas. Je suis supposé être rentré en France pour régler une affaire de succession. Je ne leur ai rien promis quant à un retour éventuel...

- Vous savez, dit le Vieux, j'ai une bonne surprise pour vous.

- Allez-y, je ne suis pas cardiaque.

- J'ai envie de vous confier un petit boulot tout ce qu'il y a de gentil, un travail de débutant...

- Je ne suis pas pressé, dit Francis. Nous parlerons de ça un autre jour. Comment va Delcroix ?

Le lendemain matin, au moment précis où il ajoutait un bâtonnet supplémentaire à la longue rangée qui altérait le blanc du mur de sa

cellule, l'ingénieur Paul Delcroix dut interrompre son geste car la porte s'ouvrait avec son brutal cliquetis métallique.

Le gardien qui se tenait dans l'encadrement annonça :

- 612 ! Bureau du directeur.

Delcroix se dressa sur ses pieds et fixa le gardien d'un œil interrogateur, mais déjà l'autre s'impatiait :

- Dépêchons !...

L'ingénieur sortit et passe: devant, deux hommes traversèrent des passages voûtés, des grilles, des couloirs ripolinés...

Quand il fut devant le directeur, Delcroix rectifia instinctivement sa tenue. D'un signe de tête, le chef de l'établissement congédia le gardien.

S'adressant ensuite au prisonnier d'un ton particulièrement poli, le directeur l'invita à s'asseoir.

- Delcroix, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : vous êtes libre.

L'ingénieur était devenu pâle comme un mort.

Sa gorge crispée se refusait à émettre le moindre son.

- Oui, confirma le directeur, je vais vous faire restituer vos objets personnels et, d'ici une heure, vous respirerez à nouveau l'air frais de la liberté.

- Mais..., dans ce cas..., pourquoi ai-je été incarcéré ? articula enfin le détenu, au comble de la surprise.

- Écoutez, Delcroix, retenez mon conseil. Évitez de poser des questions là-dessus, maintenant ou dans l'avenir. Vous êtes jeune, votre casier judiciaire est vierge, personne ne sait que vous avez été arrêté : vous avez donc toutes les chances de rebâtir votre vie. Nous fermerons les yeux sur certaines relations suspectes que vous entreteniez avant d'entrer ici, nous oublierons certaines... imprudences de votre part. Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Delcroix se taisait, partagé entre un sentiment d'indignation et la crainte de voir s'évanouir soudain l'éblouissante perspective de sa libération.

D'une voix neutre, presque confidentielle, le directeur continua :

- Retenez bien ceci : essayez de ne renouer avec aucune des personnes que vous connaissiez antérieurement ; quittez Paris et

allez vous installer où vous voulez. Si le hasard vous mettait en présence de quelqu'un qui vous poserait des questions indiscrètes, racontez une histoire, dites que vous avez été en sanatorium, etc. Bref, filez droit, sinon vous ne tarderez pas à refaire un séjour ici, et j'ai tout lieu de croire qu'alors ce sera plus long. Nous sommes bien d'accord ?

Delcroix hocha la tête en signe d'acceptation.

Le directeur appuya sur un bouton et se leva. Un gardien entra dans la pièce.

- Il est libéré, déclara le fonctionnaire en désignant le détenu. Conduisez-le au greffe.

Et c'est ainsi que l'ingénieur Delcroix se retrouva sur le pavé de Paris, avec ses valises, son manteau gris et un passeport neuf.

Il constata, par la suite, que ses vêtements portaient de légères traces d'usure.

S'il devina jamais les raisons de son aventure, il n'en souffla mot à âme qui vive.

FIN

Paris, janvier 1953.